BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

ISSN 1765-0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°94

KOURSK 1943
Les Tiger de la « Das Reich »

Yankee Melody
La guerre trépidante d'un tankiste US

De la Belgique à Cambrai
La *7. Panzer-Division* de Rommel en 1940

Alfredo Carpaneto
Une tête de mule (italienne) au combat

LES PANTHER DE LA NUIT

Un magazine des éditions Caractère

DERNIER COUP DE GRIFFE DE LA « CLAUSEWITZ » !

Batailles & Blindés n°94
Décembre 2019 / Janvier 2020
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

L 18284 - 94 - F: 6,90 € - RD

caraktère presse & éditions

DÉC. 2019
JANV. 2020

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Aérojournal n° 74

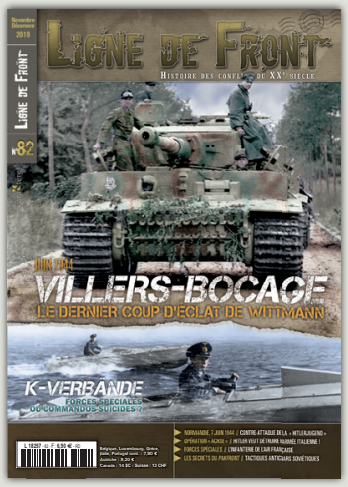
LES GUERRIERS DE L'HIVER
La force aérienne finlandaise

Batailles & Blindés n° 94

LES PANTHER DE LA NUIT
La *Panzer-Division* « Clausewitz »

Ligne de Front n° 82

VILLERS-BOCAGE
Dernier coup d'éclat de Wittmann



LOS! n° 47

OPÉRATION « TEN-ICHI-GŌ »
UN KAMIKAZE NOMMÉ *YAMATO*

Trucks & Tanks n° 76

STUG III KURZ
La genèse d'un mythe

AJ Hors-Série n° 34

MESSERSCHMITT Me-262

LDF Hors-Série n° 37

LA BATAILLE DES AFRDENNES
l'offensive allemande

Los! Hors-Série n° 22

Série les grandes Marine :
LA *KRIEGSMARINE*

BB Hors-Série n° 41

PANZERWAFFE *VS* ARMÉE ROUGE
Le choc des titans

Renseignements : Éditions Caraktère - Résidence Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

Chers lecteurs,

Vous tenez entre vos mains le dernier numéro de Batailles & Blindés pour l'année 2019. Nous avons fêté, il y a peu, le seizième anniversaire de cette revue, et vous, lecteurs, êtes aussi associés à cette réussite - car nous partageons une même passion, celle de l'Histoire militaire. Cette passion, c'est ce qui nous permet de vous proposer des articles toujours plus novateurs, et des idées, il y en a ! Dans ce numéro, vous trouverez un passionnant article de Michel Goya à propos de l'opération « Limousin » au Tchad, une des premières interventions françaises dans ce pays après l'indépendance. Enfin, nous allons parler *Panzer* pour retrouver le coeur de cible de notre centre d'intérêt ! Plusieurs témoignages cette fois-ci : celui du *Leutnant* Braun, qui décrit sans fard l'engagement de la *7. Panzer-Division* en Belgique et dans le nord de la France en 1940, et dont la lecture démontre que Rommel a décidément pris quelques libertés dans ses écrits ! Le second témoignage est celui de Joseph Parkyn, dont vous avez pu lire la première partie quelques numéros auparavant. Lui aussi aborde sans artifice la difficulté de la guerre côté américain, qu'on a trop tendance à présenter parfois comme une « promenade de santé ». Ces récits de premier ordre sont nécessaires pour nous, lecteurs du XXIe siècle, afin de comprendre « en direct » l'état d'esprit de ces combattants. Car la guerre n'est pas qu'un déplacement de pions sur une carte : c'est aussi le croisement de plusieurs trajectoires humaines.
Nous vous souhaitons une excellente lecture et de bonnes fêtes de fin d'année !

La rédaction

4 **ACTUALITÉS**
La Pologne va moderniser ses T-72
Le Danemark achète davantage de CAESAR
Le Service de Santé des Armées va recevoir des VAB modernisés…
Le premier drone terrestre russe jugé « non concluant »
Textron dévoile le robot de combat Ripsaw
Actualité du livre

12 **1969-1972 CONFLIT** — **La France en guerre au Tchad**
La victoire oubliée
En 1969, alors que le processus de décolonisation en Afrique est lancé depuis plusieurs années, le Tchad est confronté à une rébellion qui menace son équilibre. L'armée nationale n'étant pas en état de répliquer, la France est appelée à la rescousse.

20 **1944-1945 RÉCIT** — ***Yankee Melody***
La guerre trépidante d'un jeune tankiste américain (2e partie)
Joseph Parkyn est maintenant arrivé en France et fonce vers la Belgique avec la *2nd Armored Division*. Mais ce jeune homme va découvrir les pires aspects de la guerre lors de sa traversée de la France, de la Belgique puis de l'Allemagne... et ne sera plus le même en 1945.

28 **1943 UNITÉ** — **Tigres dans la steppe**
Les Tiger de la « Das Reich » à Koursk
La bataille de Koursk voit l'affrontement de plusieurs milliers de blindés, dont de nouveaux modèles chez les Allemands. La *SS-Panzergrenadier-Division* « Das Reich », elle, dispose de plusieurs Tiger réunis dans la *schwere Panzer-Kompanie*... qui va s'élancer à l'assaut des positions soviétiques.

42 **1945 BATAILLE** — **Les Panther de la nuit**
Dernier coup de griffe de la « Clausewitz » !
La *Panzer-Division* « Clausewitz » est la dernière unité blindée du *III. Reich* à voir le jour en avril 1945. Une dizaine de jours plus tard, montée de bric et de broc, elle est jetée contre les Britanniques au nord de Wolfsbourg et va combattre férocement, notamment avec ses Panther...

58 **1940 TÉMOIGNAGE** — **De la Belgique à Cambrai**
La *7. Panzer-Division* de Rommel en 1940
Le *Leutnant* Braun est *Bordführer* sur *Panzer IV* lorsque l'armée allemande envahit la Belgique et la France, le 10 mai 1940. Dans ce témoignage inédit, il aborde les difficultés au combat mais aussi la proximité de Rommel qui n'hésite pas à grimper dans son char au milieu de la bataille.

72 **1915-1945 BIOGRAPHI** — **Alfredo Carpaneto**
Une tête de mule (italienne) au combat
Italien de naissance, Alfredo Carpaneto va se faire remarquer pour son aptitude au combat notamment au sein de la *schwere Panzer-Abteilung 502*, où il va côtoyer le futur as Otto Carius. Mais c'est aussi une forte tête qui va rencontrer de forts problèmes avec la hiérarchie !

RETROUVEZ **BATAILLES & BLINDÉS**, **AÉROJOURNAL** ET **LOS!** EN NUMÉRIQUE
sur l'App Store Apple et Google Play.
Un magazine Caraktère en numérique, c'est l'ensemble des numéros, même ceux épuisés, disponibles à tout moment sur votre tablette ou smartphone.

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

Illustration de couverture : © Antonis Karidis / Caraktère 2019

Une lettre d'information accompagne votre magazine. Cette dernière est réservée aux abonnés et clients VPC.

Bataille & Blindés n°94 – Bimestriel // Décembre 2019 / Janvier 2020
ISSN : 1765-0828 / Dépôt légal (BNF) : à parution / Commission paritaire : 0924K86317

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
Résidence Maunier
3 120, route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 100 000 euros
RCS de Marseille B 450 657 168
redaction@caraktere.com
Rédaction : 04 42 21 62 63

Service Commercial :
Téléphone : 04 42 21 06 76
contact@caraktere.com
www.caraktere.com

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : L. Becker
Service commercial : E. Taurand
Direction Artistique : A. Gola
Infographie : N. Bélivier, M. Mioduszewska

Imprimé en Espagne par :
Rivadeneyra, Madrid
- Origine géographique du papier : **Allemagne**
- Taux de fibre recyclé : **sans fibre recyclées**
- Certification des papiers / fibres utilisées : **PEFC**
- Eutrophisation : **Ptot 0.021 kg/tonne**

Service des ventes et réassort :
À juste Titres - 04 88 15 12 41
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion - Avenue F. Van Kalken,
9 / 1070 Anderlecht – Belgique

LA POLOGNE VA MODERNISER SES T-72

Par Loïc Becker

Les forces blindées polonaises ne sont pas l'exemple même de l'uniformité. Si Varsovie dispose encore de beaucoup de matériels hérités de l'époque soviétique, les Leopard 2A4 et 2A5 côtoient les T-72… dont certains ont été modifiés par des usines d'armement polonaises, sous le nom de PT-91 Twardy. Mais même ces engins commencent à dater et c'est au cours d'un salon de l'armement en Pologne que l'annonce d'une nouvelle modification de ces blindés va avoir lieu. Objectif : moderniser la plupart des T-72 d'ici 2025.

À ce jour, les T-72 polonais sont du modèle M1, c'est-à-dire destinés à l'export pour les pays du Pacte de Varsovie par l'URSS et bénéficiant d'un blindage additionnel (certains ayant été produits en Pologne depuis 1983). À la chute de cette dernière, les versions M1K, c'est-à-dire de commandement ont été renommées T-72 M1D. Le PT-91 Twardy, de son côté, est une version « indigène » du T-72M1, avec un blindage réactif, un meilleur système de contrôle de tir (dont un chargeur automatique) et surtout une motorisation plus efficace. Cependant, les forces blindées polonaises alignent encore en 2019 188 T-72M1 et M1D et les différentes missions parlementaires soulignent la désuétude de ces blindés dans le cadre d'un affrontement moderne. Le marché de cette modification représente pas moins de 400 millions d'euros… et Varsovie envisage de transformer les T-72M1 en PT-16 et PT-17, qui sont respectivement des améliorations du PT-91 Twardy. Le PT-17, actuellement la dernière version, corrige certains défauts du PT-91 dans l'idée de suivre les évolutions technologiques de l'armement : nouveau canon de 120 mm ukrainien, armement télé opéré de tourelle avec une mitrailleuse de 7,62 mm, de 12,7 mm ou un lance-grenades de 40 mm, mais aussi un système d'imagerie thermique (coupé à un viseur laser) utilisable contre les blindés et tout appareil volant à basse altitude. De plus, le blindage bénéficie lui aussi du savoir-faire de Kiev puisque le PT-17 dispose d'un nouveau blindage réactif, notamment sur la tourelle et sur les flancs. La motorisation est aussi améliorée avec le remplacement de l'ancien moteur par une nouvelle version de 1000 chevaux et une nouvelle transmission, ces deux éléments provenant d'Allemagne. Enfin, les T-72 ne seront pas les seuls à bénéficier d'une « refonte » générale : le gouvernement de Varsovie a décidé de moderniser, d'ici 2020, 128 de ses 247 Leopard 2A4 en Leopard 2PL… là aussi avec un meilleur blindage et un armement supérieur. ■

Un T-72 polonais sur un polygone de tir. Son tube de 125 mm est capable de tirer des obus APFSDS et HEAT, et est de fait un adversaire encore coriace. ©Polish MND

Le PT-91 est destiné à moderniser les forces blindées polonaises, et la recette semble fonctionner puisque plus de cinq versions sont disponibles, dont une destinée à l'export. DR

LE DANEMARK ACHÈTE DAVANTAGE DE CAESAR

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

En mars 2017, le ministère danois de la Défense annonça son intention de commander 15 exemplaires du Camion équipé d'un système d'artillerie [CAESAR] auprès du groupe français Nexter, afin de remplacer les systèmes M-109, mis en service dans les années 1960. À l'époque, le K9 Thunder de Samsung Techwin et l'ATMOS (*Autonomous Truck Mounted howitzer System*) du tandem Elbit/Soltam Systems étaient en lice pour ce contrat.

Après avoir échoué, deux ans plus tôt, à décrocher le marché du renouvellement des véhicules blindés de combat d'infanterie (gagné par le tandem Mowag/General Dynamics avec le Piranha 5 8×8, ndlr), Nexter prenait ainsi une petite revanche.

Pour moderniser son artillerie, le Danemark avait donc opté pour le CAESAR 8×8. D'une masse de près de 30 tonnes, ce dernier a une capacité d'emport de munitions accrue par rapport au modèle mis en œuvre par l'armée de Terre française (30 obus au lieu de 18). En outre, il offre une meilleure protection à son équipage grâce à une cabine blindée de niveau 2A ou 2B.

Visiblement, les quinze CAESAR 8×8 commandés en 2017 ne seront pas suffisants pour les besoins exprimés par l'artillerie danoise. D'où la commande de 4 exemplaires supplémentaires, annoncée par Nexter, ce 28 octobre.

La Direction de l'Acquisition de la Défense et de l'organisation logistique du ministère danois de la Défense a « signé avec Nexter un contrat portant sur l'acquisition de quatre CAESAR 8×8 supplémentaires, le 11 octobre », a en effet indiqué le groupe français, pour qui il s'agit de « l'aboutissement de deux ans d'échanges constants et fructueux entre les équipes danoises » et les siennes.

« La force de l'offre de Nexter réside tant dans la participation au programme d'acteurs locaux comme HYDREMA, WEIBEL ou TEN CATE, que dans les performances exceptionnelles du CAESAR 8×8, sélectionné sur la base d'évaluations exigeantes menées en février 2017. Le système d'artillerie de Nexter répond ainsi parfaitement aux besoins danois de puissance de feu, de protection de l'équipage et de grande mobilité », n'a pas manqué de faire valoir l'industriel, qui se réjouit par ailleurs de « cette relation privilégiée avec le Danemark. »

Cependant, il y a deux ans, il avait été dit que la commande danoise prévoyait l'acquisition de quinze CAESAR et… de 6 autres en option. Apparemment, l'option aura donc été levée pour quatre exemplaires, lesquels devraient être livrés aux forces danoises en 2023. ■

Le CAESAR a notamment été utilisé dans les opérations françaises en Syrie et en Irak, où il a considérablement impressionné les autres belligérants, notamment les Américains, par ses excellentes capacités. DR

La version export du CAESAR adopte un style quelque peu différent des premiers modèles utilisés par l'Armée française, notamment le passage en 8x8. Nexter

LE SERVICE DE SANTÉ DES ARMÉES VA RECEVOIR DES VAB MODERNISÉS ... SEULEMENT POUR LES OPEX

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

Depuis 1976, le Service de Santé des Armées (SSA) utilise des Véhicules de l'avant blindé (VAB) en version sanitaire (VABSAN). Au moment de l'entrée en service de ces derniers, il était envisagé un conflit symétrique devant se dérouler dans une zone géographique définie (en Allemagne, ndlr). Et les soins basiques délivrés aux blessés, que l'on attendait nombreux, devait se faire à bord d'un VABSAN par des auxiliaires sanitaires. La durée du transport vers des antennes médicales situées « à l'arrière » ne devait pas excéder 15 km.

1

Avec les engagements en Afghanistan, puis au Mali, la doctrine du SSA a évolué (elle avait en réalité commencé à évoluer depuis le début des années 1980, avec le RETEX du conflit aux Malouines, ndlr). Les menaces aussi... contrairement aux VABSAN.

« Le VAB a connu plusieurs modifications en 1998 : boîte automatique, suspensions ou surblindage. Le conflit afghan conduisit à améliorer significativement la protection contre les IED (engins explosifs improvisés, ndlr), avec la création d'une version ULTIMA pesant 17 tonnes, soit 4 tonnes de plus que la version initiale. Ces évolutions n'ont cependant

2

1- Les premiers VAB sont entrés en service dans l'Armée française en 1976 et ont été instantanément déclinés en versions sanitaires. Sauf mention contraire, toutes photos DR

2- En tant que transport majoritaire dans l'Armée française, le VAB est engagé dans les opérations extérieures, notamment ici lors de l'opération « Tempête du désert ».

3 et 4 - Le VAB est décliné en plus de 20 versions dont certaines pour la guerre électronique, d'autres pour la défense anti-aérienne ou le combat anti-char, comme le VAB Mephisto. Sa polyvalence va lui permettre d'exister encore de longues années sous les couleurs françaises.

L'actualité de la défense
et de la sécurité, en partenariat avec :
zone militaire
opex360.com

3

4

concerné que les véhicules destinés à l'infanterie et au génie », rappelle un article de la revue *Médecine et armées*, parue en 2018.

Le renouvellement des blindés de l'armée de Terre, via le programme SCORPION, permettra au Service de santé des Armées de disposer de nouveaux véhicules, notamment des Griffon et des Serval. Mais cela ne se fera pas dans l'immédiat, le premier Griffon médicalisé étant attendu en 2023.

Aussi, pour répondre aux besoins les plus immédiats, en particulier sur les théâtres extérieurs, des solutions ponctuelles ont été trouvées, comme avec la médicalisation, au Mali, de Véhicules blindés de combat d'infanterie (VBCI) et de VAB Ultima, grâce à des kits sanitaires mis au point par la Section technique de l'armée de Terre (STAT) et le bureau emploi de la division opérations de la Direction centrale du SSA.

Et, dans l'attente du remplacement de l'ensemble des VAB, qui sera effectif en 2030, le SSA et l'armée de Terre ont lancé un programme de modernisation des VAB SAN. Il s'agit, explique l'article de *Médecine et armées*, de porter les VAB au standard ULTIMA « en termes de protection, de motorisation, de freinage et de rangements additionnels. » Ce qui a donné le VAB SAN CIED.

C'est dans ce contexte que, la semaine passée, le SSA a indiqué qu'un prototype de la version « évolution contre-IED » (EVOL CIED) du VAB sanitaire lui avait été présenté quelques jours plus tôt par Arquus.

Ce prototype a demandé deux ans de travail au SSA, à l'armée de Terre, à la DGA et à ARQUUS.

« Les évolutions sont très nombreuses et apportent aux équipes soignantes comme aux patients un niveau de protection adapté à la menace tout en leur offrant une meilleure ergonomie de travail. […] Plus qu'une amélioration de la protection, c'est une remise à niveau intégrale du compartiment médical qui a été opérée. Sièges anti-mine, interphonie, nouveau système porte brancard, électrification ou encore rangements complémentaires sont autant d'évolutions indispensables qui ont été implémentées sur cette version », explique le SSA.

Au total, 30 VAB sanitaires en version « EVOL CIED » seront livrés au SSA à partir de 2021. Ils rejoindront les quinze VABSAN CIED, dont les premiers exemplaires doivent être déployés au Sahel en 2020. ■

LE PREMIER DRONE TERRESTRE RUSSE JUGÉ « NON CONCLUANT »

Par Loïc Becker

En mai 2018, un étrange engin a fait son apparition en Syrie : l'Uran-9, un drone terrestre, sorte de « mini-char », dernier né de l'industrie militaire russe. Profitant de son intervention dans la guerre civile syrienne, Moscou a décidé d'y faire des essais avec ses nouveaux matériels. L'Uran-9, lui, a très vite montré ses limites, juste avant d'être retiré du champ de bataille.

« Les drones terrestres russes sont incapables d'effectuer avec succès des opérations militaires. » Le constat est tombé comme un couperet lors d'une conférence à l'académie navale de Kouznetsov (Saint-Pétersbourg) quelques mois après l'engagement de l'Uran-9 en Syrie. Pourtant, l'engin contrôlé à distance avait tout pour réussir et impressionnait considérablement sur le papier, notamment avec son canon de 30 mm 2A72, sa mitrailleuse de 7,62 mm, ses quatre missiles antichars 9M120 *Ataka* et ses douze RPO-A Shmel (lance-roquettes à munitions thermobariques). Ce projet s'insère dans un cadre plus large, puisqu'en 2015 Moscou avait décidé que d'ici 2025, 30 % de ses armements seraient contrôlés à distance… allant du T-72 entièrement robotisé au véhicule de transport d'infanterie MARS.

1

2

L'Uran-9 a pour rôle d'accompagner l'infanterie et les sapeurs en menant des missions de reconnaissance et d'appui-feu. Cet engin de 12 tonnes et de cinq mètres de long peut atteindre 35 km/h sur route et 24 km/h en tout-terrain. Mais pourquoi l'Uran-9, *a priori* taillé pour les conflits modernes, a-t-il fait si mauvaise impression en Syrie ?

Tout d'abord, ce sont ses capteurs thermiques et optiques qui centralisent le gros des critiques. Officiellement, l'Uran-9 est capable de détecter des forces adverses à environ 6 km ; or, en Syrie, il n'a pas été capable d'en détecter au-delà de 2 km. Pis, sa batterie de capteurs a été jusqu'à perturber le fonctionnement d'autres appareils de surveillance dans le secteur. De plus, le peu de stabilité de l'engin en mouvement gêne le tir et la transmission de l'ordre, des opérateurs signalant à plusieurs reprises que la commande de tir n'a pas été exécutée…

Cependant, un des principaux problèmes de l'Uran-9 est la portée du système de communication : prévue pour atteindre 3 kilomètres, la portée effective en milieu faiblement urbanisé n'est que de 400 mètres maximum. De quoi rendre vulnérable le soldat chargé de diriger l'engin ! Enfin, au contraire de ce qu'affirme le constructeur, l'Uran-9 est très sensible aux brouilleurs et autres ondes de communication, à tel point que certains opérateurs ont perdu le contact pendant près d'une heure et demi dans des zones fortement chargées en ondes. Bien sûr, les essais sur le terrain en Syrie ont surtout démontré l'incapacité de l'Uran-9, peut-être sorti trop tôt des chaînes de montage, mais aussi la dimension totalement nouvelle pour les industriels qu'est le combat *via* des drones terrestres.

Suite à la conférence de Saint-Pétersbourg, un officiel russe a déclaré qu'il faudrait « dix à quinze ans » pour que le développement de ces véhicules aboutisse… L'Uran-9 n'a peut-être pas été jugé satisfaisant mais il a indubitablement ouvert la voie à d'autres projets. ■

TEXTRON DÉVOILE LE ROBOT DE COMBAT RIPSAW

En partenariat avec Laurent Lagneau du site Zone Militaire www.opex360.com

Dans son roman « Oussama », publié en 2007, Norman Spinrad avait évoqué la place grandissante qu'occuperaient les robots de combats dans un avenir proche. Au regard de ceux qui ont été développés au cours de ces dernières années, on pourrait penser que nous sommes entrés dans l'ère décrite par l'écrivain américain, étant qu'il existe désormais des machines similaires à celles qu'il avait imaginées pour la surveillance des sites stratégiques sensibles.

Ainsi en est-il, pour ne prendre qu'une poignée d'exemples, du RoBattle qui, conçu par Israel Aerospace Industries, peut effectuer des missions autonomes de renseignement, de surveillance et de protection, ou encore du Guardium, développé pour effectuer des tâches similaires.

À l'occasion de l'édition 2019 du salon de l'*Association of the United States Army* (*AUSA*), Textron, via sa nouvelle filiale Howe and Howe Technologies, a dévoilé le Ripsaw M5, un robot chenillé affichant une masse de l'ordre d'une dizaine de tonnes.

Partant du constat que les blindés ne cessaient de prendre de la masse, ce qui les rend toujours plus coûteux à entretenir et plus difficiles à manœuvrer, l'*US Army* souhaite pouvoir disposer de nouveaux véhicules pouvant avoir, par exemple, la même puissance de feu qu'un char M1 Abrams mais avec 30 à 40 tonnes en moins.

Dans le cadre de son programme NGCV CFT (*Next-Generation Combat Vehicle Cross-Functional Team*), l'*US Army* a l'intention de se doter de trois classes de robots de combat (légers, moyens, lourds). Pour 2020, elle a demandé une enveloppe de 160 millions de dollars pour financer des recherches et des expérimentations à cette fin. Quant au Ripsaw M5, il ne répond pas encore à une fiche programme de l'*US Army*. Pour le moment, du moins.

Modulaire, avec une tourelle pouvant être armée et configurée au gré des circonstances, il a été conçu pour mener à bien plusieurs types de missions, allant de la protection de convois à la surveillance d'un périmètre, en passant par le déminage et… le contrôle des foules, grâce à des dispositifs non létaux, comme des balles en caoutchouc et des munitions de type MCCM (*Modular crowd control munition*).

Prévu pour être autonome en fonction des missions, ce robot, capable de rouler à plus de 60 km/h, est évidemment bardé de capteurs, afin de pouvoir lui donner (ainsi qu'à son opérateur) une « conscience de la situation » sur 360°. Mais son originalité réside dans sa capacité à emporter… d'autres robots.

En effet, le Ripsaw M5 pourra mettre en oeuvre le Skyraider, un drone quadricoptère captif qui permettra de fournir des images du champ de bataille en haute résolution, de jour comme de nuit. Cet appareil est fourni par FLiR Systems, tout comme le mini-robot terrestre dont il sera doté. Ce dernier, très mobile et pouvant manipuler des objets, entrera en piste quand il s'agira de mener des reconnaissances dans des endroits difficiles d'accès ou pour neutraliser des explosifs.

« Le champ de bataille est plein d'endroits vraiment terribles où les humains ont à effectuer des tâches qu'ils ne devraient pas être obligés de faire. Mais aujourd'hui, grâce aux avancées technologiques, nos véhicules robotisés peuvent voir ce qui se passe, détecter des agents chimiques, tirer sur l'ennemi… et faire équipe avec des humains pour déterminer le meilleur plan d'action », a récemment expliqué le général Ross Coffman, le directeur du programme NGCV-CFT, cité par Task & Purpose. ■

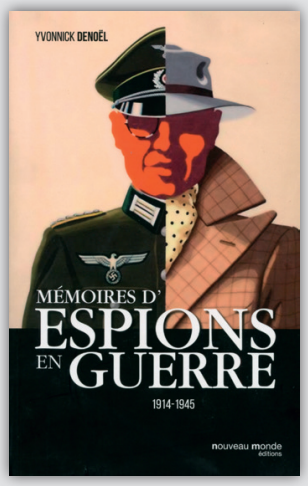
1- L'Uran-9, ici présenté sur son véhicule de transport lors du défilé de la Victoire, bénéficie de dimensions réduites mais loin de faire l'unanimité. Dmitry Fomin

2- Le premier exemplaire du Uran-9 exposé au public permet de distinguer son armement, notamment son canon de 30 mm. V. Kuzmin

3 et 4- L'apparition du Ripsaw M5 démontre l'intérêt que les armées modernes portent au drone. Cependant, aucun n'a encore donné réellement satisfaction sur le champ de bataille, et il faudra encore quelques années pour les améliorer... Textron

ACTUALITÉ DU LIVRE

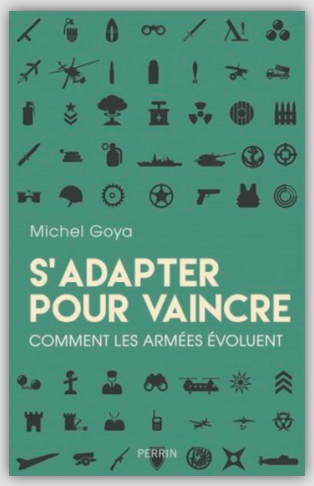
Par Loïc Becker



MÉMOIRES D'ESPIONS EN GUERRE
Yvonnick Denoël

S'il y a bien un concept qui a évolué en parallèle de celui de la guerre, c'est celui de l'espionnage. Connaître le nombre d'hommes de l'ennemi, son positionnement, ses déplacements… est déjà le premier pas vers une victoire – ou du moins vers une issue plus favorable à la bataille. Le développement des moyens de communication a été un allié majeur pour l'espion. C'est finalement durant la première moitié du XX[e] siècle que l'espionnage a pris un véritable envol : dépôt d'agents par avion derrière les lignes ennemies dès 1914, transmissions téléphoniques, interceptions de télégrammes… Et comment oublier l'élaboration de la machine Enigma, dont les travaux d'une équipe polonaise avant 1939 vont servir au cassage de ses codes ? Il existe peu d'ouvrages directs sur l'espionnage, et pour cause : un bon espion est avant tout quelqu'un qui ne laisse pas de traces ou sait habilement les camoufler. L'ouvrage d'Yvonnick Denoël est une synthèse habilement menée des « espions » des deux derniers conflits mondiaux : les « coups tordus » entre belligérants de 1914 à 1918, les (invariables) interceptions de communications de la seconde guerre, mais aussi les infiltrations d'agents… Tout est passé au crible et le panorama offert est très intéressant. Les nombreux témoignages d'agents (de toutes nationalités, certains inédits) dynamisent l'ouvrage et permettent de sortir des livres habituels sur l'espionnage.

Nouveau Monde, 2018
460 pages, 21 €
ISBN : 9782369426462



S'ADAPTER POUR VAINCRE
Michel Goya

On ne présente plus Michel Goya, qui a publié il y a un an *Les Vainqueurs*, où il explique en quoi c'est bien l'armée française qui a remporté la Première Guerre mondiale. Cet ouvrage demeure dans la même veine mais cherche à prendre de la distance avec ses objets d'étude. Les technologies et les tactiques étant sans cesse en mouvement, une armée se doit de « rester à la page » afin de continuer à mener des opérations ou résister à une invasion. C'est là le cœur de l'ouvrage : démontrer comment certaines armées ont innové pour survivre. Cependant, l'auteur traite très justement des innovations militaires depuis la fin du XVIII[e] siècle et seulement de certains belligérants – plusieurs tomes n'auraient pas suffi pour un panorama général. Ainsi, la première armée traitée est l'armée prussienne qui a connu (presque) cent ans de réformes pour arriver à être l'élément unificateur de l'Allemagne… Alors que le chemin était long, comme l'a dit Heinrich Heine à propos de la campagne de Napoléon I[er] de 1806 : « Napoléon souffla sur la Prusse, et la Prusse cessa d'exister. » Vient ensuite la description passionnante de l'élaboration des techniques de bombardement des Alliés sur le *III. Reich*, suivie par la place de l'arme atomique dans la Guerre froide – qui influence encore les relations internationales de nos jours. Une ouverture sur un sujet qui permet d'envisager les armées des trois derniers siècles sous un angle radicalement différent.

Perrin, 2019
432 pages, 24 euros
ISBN : 9782262081119

LA TRANCHÉE DES PONCIFS : LES MYTHES DE LA GRANDE GUERRE DÉCRYPTÉS
Elrick Irastorza

Les commémorations du Centenaire de la Première Guerre mondiale ont très certainement durablement marqué l'activité éditoriale française. Énormément de livres à ce sujet sont parus entre 2014 et 2018, de qualité variable et pour tous les publics, du passionné au novice. Cependant, un thème n'a pas manqué de faire tiquer les amateurs d'Histoire : celui des poncifs, particulièrement nombreux quand il s'agit de traiter la Grande Guerre. La faute à une mémoire collective inconsciente, jamais avare de « bonnes histoires » la plupart du temps faciles à retenir. Et finalement, à part à quelques occasions, le Centenaire n'a pas été mis à profit pour tordre le cou à ces poncifs… C'est très certainement ce qui a motivé le général Elrick Irastorza pour la rédaction de cet ouvrage ! Petit florilège : les Poilus sont partis la fleur au fusil ? Les civils ont été épargnés ? Les tirailleurs sénégalais sacrifiés de manière inhumaine ? Le Français de 1914, ce revanchard ? Autant de questions auxquelles l'auteur répond par la négative, avec à chaque fois une argumentation soignée. Si, pour vous qui lisez ces lignes, ce genre d'assertions est toujours vrai, alors le général Irastorza saura vous montrer que non, tout ce qui a été dit sur la Grande Guerre n'est pas gravé dans le marbre, et que les légendes ont encore parfois la vie dure…

Pierre de Taillac, 2019
400 pages, 14,90 euros
EAN13 : 9782364451513

RUDOLF HESS
Pierre Servent

Qui est Rudolf Hess ? Un naïf aux visées géopolitiques trop simples ? Ce hiérarque du *III. Reich*, obnubilé par Hitler, est surtout connu pour sa folle épopée aérienne qui se termine un soir de mai 1941 en Écosse. Depuis, énormément de suppositions ont été faites : quel était le but réel de Hess ? A-t-il été mandaté secrètement par Hitler pour ce projet (fou) de paix séparée avec le Royaume-Uni ? Au contraire, a-t-il agi de son propre chef, espérant récupérer l'estime du *Führer* ? Tant de secrets que l'homme a conservés jusqu'à sa mort à 93 ans dans la prison de Spandau, de Berlin, maintenue en état seulement pour lui dans ses dernières années. Bien sûr, son suicide a aussi fait couler beaucoup d'encre, certains y voyant un assassinat déguisé pour faire disparaître définitivement des secrets. Énormément reste à dire autour de Rudolf Hess, dont le personnage est parfois éclipsé par d'autres séides d'Hitler. Pierre Servent, dans cet ouvrage, revient sur la nature exacte de sa relation avec le maître du *III. Reich*, et brise certains faits jusqu'alors considérés comme acquis. C'est un panorama complet de cet homme mal connu qui est ici proposé ; la biographie se lit sans mal et s'inscrit dans une optique résolument nouvelle grâce à la recherche de nouvelles sources inédites. Il restera des incertitudes sur la vie de Hess et son attachement au *III. Reich*, mais cet ouvrage s'inscrit dans la lignée de ceux qui débroussaillent cette partie de l'Histoire.

Perrin, 2019
550 pages, 25 euros
ISBN : 9782262081638

LES CARNETS SECRETS DU GÉNÉRAL HUNTZIGER
Max Schiavon

Les 80 ans de la campagne de France approchent à grands pas, et le nombre d'ouvrages revenant sur cet événement ne cesse d'augmenter. Cependant, à rebours des « classiques » décrivant la campagne, cet ouvrage de Max Schiavon s'inscrit dans une dimension totalement nouvelle : la publication des carnets d'un des officiers généraux les plus controversés de cette période. Le général Huntziger prend la tête de la IIe armée à partir du mois de septembre 1939, jusqu'à celui de mai 1940, mais reste surtout connu pour les négociations des armistices avec les Germano-italiens au mois de juin. Ses carnets tenus de 1938 à 1941 permettent de comprendre les décisions de cet officier, mais aussi de connaître le point de vue intime – loin des déclarations de presse parisiennes – de cet acteur incontournable du conflit. Huntziger est-il un mauvais général ? Loin de là, mais il peine à saisir les nouvelles caractéristiques de ce conflit, et surtout il se compromet en suivant Pétain pour devenir son ministre de la Guerre. Sa signature est aussi apposée sur la loi du 3 octobre 1940 portant sur le statut des Juifs… Originaire d'une famille alsacienne, Huntziger va aussi beaucoup s'enquérir des conditions d'annexion de l'Alsace-Moselle, et cette implication se ressent dans ses carnets. Espérant secrètement un retournement de l'Armée d'Afrique – qu'il connaît bien – contre l'occupant allemand, Huntziger s'y rend en novembre 1941 mais périra dans un accident d'avion sur le retour. La plongée dans les carnets de cet homme permet de soulever quelques voiles sur des événements des années 1940-1941… loin des clichés habituels.

Pierre de Taillac, 2019
354 pages, 26,90 euros
EAN13 : 9782364451421

IRON CROSS : GERMAN MILITARY HISTORY 1914-45
Warners Group

Le monde de l'Histoire militaire anglo-saxonne est relativement mal connu en France, à part les grands ouvrages généraux et une ou deux maisons d'édition. Voilà cependant qu'au courant de l'été un nouveau magazine s'est lancé dans la langue de Shakespeare outre-Manche : Iron Cross. Dédié exclusivement à l'étude de l'Histoire militaire allemande de 1914 à 1945, ce nouveau magazine trimestriel (le numéro 2 est disponible depuis la mi-septembre) donne la parole à de nombreux experts reconnus pour traiter de sujets à la fois généralistes et précis. Dans ce numéro 2 se côtoient ainsi le journal de guerre d'un pilote de chasse allemand du premier conflit mondial, un article sur les plaques d'identification des soldats allemands jusqu'en 1918, un autre sur les participants de l'opération « Valkyrie »… Enfin, d'autres articles plus théoriques comme la *Wehrmacht* et le combat urbain, admirablement illustrés par des cartes et des photographies, contribuent à faire d'Iron Cross un magazine à suivre pour tout passionné d'Histoire militaire allemande. Mention spéciale pour l'article du Dr. Roman Töppel décrivant les conditions d'attribution de la *Ritterkreuz*, un sujet peu traité mais central pour qui s'intéresse à l'armée allemande de la Seconde Guerre mondiale. Le tout est rédigé dans un niveau d'anglais correct, c'est-à-dire compréhensible facilement pour qui est déjà familier avec la langue. Le prochain numéro d'Iron Cross s'annonce pour le 18 décembre, et il y a fort à parier que celui-ci ravira tout autant les amateurs d'Histoire militaire.

Warners Group, septembre 2019
132 pages, £8,99
ISBN : 9772632472005

La France en guerre au Tchad

Une colonne blindée de marsouins du 60e EBIMa fait une halte au cours de laquelle un point de situation doit être effectué. Le matériel est plutôt « vénérable » : Jeep Willys, mais aussi la Ferret Mk I, automitrailleuse britannique dont 200 exemplaires ont été achetés par la France au milieu des années 1950 en attendant la sortie de l'AML 60. ©ECPAD/France/Bonnet/RC35

LA VICTOIRE OUBLIÉE – 1969-1972

L'intervention au Tchad en 1968 mais surtout de 1969 et 1972 constitue la première campagne de contre-insurrection menée par les forces françaises dans un pays étranger mais aussi un des très rares exemples de réussite dans ce domaine. Conduite avec des troupes professionnelles réduites mais aguerries et une forte composante aérienne, l'opération « Limousin » consiste en la conjonction d'une série de raids de recherche et destruction des forces rebelles et une amélioration parallèle des capacités locales de sécurité et d'administration. Elle échoue dans le BET ou l'ennemi n'est que contenu mais réussit parfaitement dans le sud du pays. En 1972, les résultats sont jugés suffisants pour autoriser un repli des forces françaises.

Par Michel Goya

Profils couleurs : ©M. Filipiuk, Batailles & Blindés, 2019

Le 11 août 1960, le Tchad acquiert son indépendance. Le pays est pacifié mais cette paix est fragile. Grand comme deux fois et demie la France, le Tchad est découpé en trois zones très différentes entre le BET (Borkou, Ennedi et Tibesti) désertique et montagneux, le centre sahélien et le sud tropical où se concentre la majorité de la population. Ces espaces correspondent à d'anciens antagonismes ethniques et culturels qui se ravivent avec le départ des Français et la mauvaise gestion politique et administrative du nouveau pouvoir. Le développement d'une grande rébellion face à un gouvernement impuissant oblige ce dernier à faire appel à la France.

Au moment de l'indépendance et de l'arrivée au pouvoir de François Tombalbaye, l'unité nationale et le multipartisme sont à l'honneur mais ils font rapidement place autour à une concentration autoritaire des pouvoirs. En janvier 1962, Tombalbaye impose le parti unique et ne s'entoure que de membres de son clan sudiste Sara.

Cette politique gouvernementale suscite un rejet qui se double de celui des autorités locales, administration improvisée, sans formation, sans moyens et rapidement corrompue et népotique. Les taxes et les ponctions multiples excèdent les paysans et éleveurs, en particulier musulmans qui s'estiment plus spécifiquement touchés.

Les deux clichés de cette page
Afin d'acheminer au plus vite les troupes et le matériel nécessaires, des gros porteurs comme le C-160 (cliché du haut) sont utilisés. Cependant, la bête de somme de l'aviation de transport est alors le Nord 251, plus connu sous le sobriquet de Noratlas et reconnaissable grâce à sa configuration bipoutre. Les légionnaires en train de décharger leur barda font très certainement partie du 2e REP..
©ECPAD/France/Bonnet/R75 et ©ECPAD/France/Bacheley/R156.

LE DÉVELOPPEMENT DE LA RÉBELLION

Dès lors, les émeutes se succèdent. En janvier 1964, une première bande armée attaque la préfecture d'Am-Timan, au sud-est du pays. Le 18 octobre 1965, après la mise en place d'un emprunt obligatoire « amplifié » à leur profit par des administrateurs locaux, 300 paysans de l'ethnie Moubi massacrent une délégation ministérielle à Mangalmé. En décembre, ce sont vingt villages du Batha qui se soulèvent contre les autorités locales. La répression fait des centaines de morts et des milliers de gens fuient dans les pays voisins. Les pouvoirs de justice sont retirés aux chefs coutumiers.

La violence de la répression amplifie la révolte qui s'étend au BET que les Français quittent en janvier 1965. A leur suite, l'État tchadien ne peut y déployer que trois faibles compagnies d'infanterie venues du sud et une administration maladroite. En décembre 1966, le chef traditionnel des Toubous, le Derdé Oueddeï Kefdemi, s'exile en Libye avec un millier de partisans. Son fils, Goukouni Oueddaï, prend la direction des Toubous Tedas dans le Tibesti.

La jacquerie contre les abus de l'administration et les humiliations est rapidement récupérée par l'opposition politique exilée au Darfour soudanais. Le 20 avril 1965, Ahmed Moussa y forme le Front de libération du Tchad (FLT). En juin 1966, c'est au tour d'Ibrahim Abatcha de former le Front de libération nationale du Tchad (Frolinat). Bénéficiant de l'appui du Soudan et, plus modéré, de la Libye, l'organisation multiplie les attaques contre l'administration dans la province proche du Oueddaï. Les ralliements lui permettent de former une « 1ère armée », coalition de bandes qui s'efforce de chasser l'administration centrale en massacrant les collecteurs d'impôts et en détruisant ses bâtiments. Dans le vide et la désolation, accentués encore par la sécheresse qui sévit depuis 1966, des groupes de purs bandits s'ajoutent aux bandes du Frolinat et du FLT ainsi que, par contrecoup, des milices d'autodéfense. Malgré la disparition d'Abatcha, tué en février 1968, le désordre s'étend.

Au nord, Mohammed Tahar, un des lieutenants d'Abatcha, tente de rallier les Toubous. Le 5 mars 1968,

il organise une mutinerie de la garde nomade et s'empare du poste d'Aouzou. Il y a alors peut-être 700 combattants rebelles dans tout le BET dispersés en trois clans rivaux (Tedas du Tibesti, Dazas des palmeraies du Borkou, Zaghawas dans l'Ennedi) mais ils suffisent à tenir tête à l'armée nationale tchadienne (ANT). À l'été, la situation est telle dans le BET que le Président Tombalbaye fait appel une première fois à la France.

Les forces françaises sont alors présentes à Fort-Lamy (future N'Djamena) avec le 6e Régiment interarmes d'Outre-mer (RIAOM), composé du 60e escadron blindé de marine (EBIMa, armé d'automitrailleuses Ferret) et de la 6e compagnie parachutiste d'infanterie de marine (CPIMa) ainsi que de la Base aérienne 172 (BA 172) avec 6 avions de transport Nord 2501.

◀ Les terrains aptes à recevoir les avions de transport français ne sont pas nombreux au Tchad. Celui-ci, photographié depuis les airs à l'été 1969, sert très certainement à l'approvisionnement des troupes françaises du secteur. Les troubles au Tchad ne sont alors pas au plus haut, et la France est seulement en train de consolider sa présence dans le pays.
©ECPAD/France/Bacheley/R72

◢ Photographiée depuis les airs à l'été 1969, une patrouille motorisée française traverse une piste peu carrossable. Ces véhicules sont suivis depuis les airs par des hélicoptères servant à prévoir les possibles embuscades mais aussi à orienter les troupes au sol dans le cas du repérage d'un groupe rebelle.
©ECPAD/France/Bacheley/R139

L'ensemble représente 1 000 hommes, dont environ 150 en assistance militaire technique (AMT). La base dispose également d'un parc de véhicules susceptible de motoriser les renforts de la 11e Division d'infanterie en alerte *Guépard* en France. Fin août 1968, la force est renforcée par 8 chasseurs-bombardiers AD-4 Skyraider qui s'installent à Faya-Largeau et à Bardaï. Le 6 septembre, l'ANT appuyée par les forces aériennes françaises reprend le poste d'Aouzou sans combat tandis que la CPIMa s'installe à Zouar et Bardaï. La mission est comme terminée en novembre.

DÉGRADATION GÉNÉRALE ET NOUVEL APPEL À LA FRANCE

Cette première intervention française n'offre qu'un bref répit au gouvernement tchadien. Début 1969, Mohammed Tahar forme la 2e armée du Frolinat au nord juste avant d'être tué. Goukouni Oueddeï le remplace, secondé par Hissène Habré, du clan Daza. Cette 2e armée, qui ne coordonnera jamais son action avec la 1ère, représente en réalité plutôt une rébellion parallèle.

Dans le Centre-Est, le Frolinat compte désormais 4 000 combattants. Les forces de sécurité, de leurs côtés sont de moins en moins payées et équipées. Elles se désagrègent et se transforment parfois à leur tour en groupes irréguliers. Hors de la capitale, du sud du fleuve Chari, des préfectures proches du Lac et de Kanem et des agglomérations, l'appareil central s'est décomposé. Les attaques s'approchent de plus en plus de Fort-Lamy. Le 8 mars 1969, quatre pelotons de gendarmerie sont détruits dans une embuscade. La situation est alors très critique. Le 10 mars, Tombalbaye fait à nouveau appel à la France.

Un an après mai 1968 et en pleine campagne pour le référendum du 27 avril, le général de Gaulle hésite. L'appel de plusieurs chefs d'Etat africains le décide. La déstabilisation du Tchad pourrait avoir de graves conséquences sur l'ensemble de la région et mettre sérieusement en doute la crédibilité de la protection de la France en Afrique. Le 18 mars, la décision de l'intervention est prise. Dans l'esprit de tous, l'opération, baptisée « Limousin », doit rester la plus limitée et la moins visible possible. Seules deux compagnies du 2e REP en alerte *Guépard* sont envoyées au prétexte de renforcer la base de Fort-Lamy et de protéger les 6 000 ressortissants français. Elles forment l'état-major tactique (EMT) n°1 qui s'ajoute à celui formé par le 6e RIAOM.

Les routes et les pistes carrossables sont rares pour un théâtre d'opération immense et loin de la France. Le transport aérien s'avère donc essentiel. Il est fourni d'abord par le GMT 59 (Groupe Mixte de Transport n°59) qui regroupe cinq DC-3 Dakota, une dizaine de Nord 2501 et un ou deux C-160 Transall suivant les périodes. Le corps expéditionnaire dispose également de deux puis trois détachements d'intervention héliportés (DIH) composés chacune de six hélicoptères Sikorsky H34 Cargo et d'un H-34 Pirate armé un canon de 20 mm en sabord. Il peut compter sur six avions légers et trois hélicoptères Alouette II qui servent à l'observation aérienne ou au transport des blessés. L'Escadrille Légère d'Appui Aérien (EAA) 1/22 Ain dispose enfin de quatre à neuf avions d'appuis à hélice AD-4 Skyraider (4 canons de 20 mm et 3 tonnes de munitions). L'infrastructure opérationnelle est considérablement renforcée afin de permettre des projections sur l'ensemble du théâtre. Outre la BA 172 de Fort-Lamy, l'ensemble s'appuie sur les bases de Mongo, Abéché et Faya-Largeau qui accueillent en permanence un DIH et parfois une ou deux patrouilles de deux AD-4. Ce premier dispositif est complété par l'aménagement d'une vingtaine de petits aérodromes.

LA FUSION

Protégé par les deux premiers groupements français, l'axe d'effort principal du général Arnaud, délégué militaire au Tchad (DMT) est le renforcement des forces de sécurité tchadiennes. Il en existe alors trois types : les deux compagnies tchadiennes de sécurité (CTS) chargées de la sécurité personnelle du Président, les six compagnies d'infanterie formées à 80 % de Sudistes, mal équipées et très mal encadrées de l'ANT, les 700 gendarmes et la Garde nationale et nomade tchadienne (GNNT) aux ordres des préfets. L'armée de

l'air se réduit à 12 aéronefs dont trois DC-3 Dakota en état de marche. À l'exception d'un seul homme, tout le personnel navigant est français.
Une école d'officiers est créée à Fort-Lamy ainsi qu'un centre de recyclage à Moussoro. En complément, il est également fait appel aux écoles de Bouar, en Centrafrique, et d'Antsirabe, à Madagascar. Le Président Tombalbaye fait aussi appel aux Belges qui forment quatre compagnies de l'ANT au Zaïre.
Tout cela demande cependant du temps avant de porter ses fruits, alors que la situation est critique et que l'ANT est toujours aussi peu efficace sur le terrain. Une inflexion forte intervient en septembre 1969 lorsque le général Doumro, chef d'état-major de l'ANT, accepte la relève des cadres tchadiens incompétents par des Français le temps de former des remplaçants locaux.
Cela implique un effort français important en cadres. Au moment de l'intervention française, il y a 159 conseillers français au Tchad, nombre à peu près constant depuis l'indépendance. Ce nombre double au cours du premier semestre 1969 pour fournir l'encadrement des écoles puis celui des unités de combat. Le maximum est atteint un an plus tard avec 610 conseillers.
La France contribue aussi à l'équipement des forces tchadiennes avec, au total, la fourniture de 6 vieux avions de transport, 640 véhicules dont 5 automitrailleuses, 630 radios et 5 300 armes.
Au bout du processus, en 1972, l'ANT comprend 4 200 hommes et 12 compagnies de combat, la gendarmerie dispose de 2 000 hommes, les CTS représentent 1 000 hommes et peuvent intervenir dans les opérations. Au total, toutes les forces de sécurité tchadiennes représentent entre 10 000 et 12 000 hommes, formées et rééquipés avec notamment un total de 1100 à 1200 véhicules. L'ensemble, largement plus solide qu'en 1969, représente alors entre cinq et six fois la force résiduelle des rebelles.

LA LIGNE D'OPÉRATION ADMINISTRATIVE

Le second axe d'effort est administratif, le gouvernement français ayant conditionné son accord d'intervention à la mise en œuvre de réformes. Le ministère de la coopération forme la Mission pour la réforme administrative (MRA) sous la direction de Pierre Lami. Celui-ci obtient la création d'une inspection générale de l'administration, une plus grande diversification ethnique dans le choix des fonctionnaires et la reconnaissance d'un statut particulier des chefferies traditionnelles en matière de justice et de police. Il suscite cependant et surtout une grande inertie sinon une opposition affichée des ministères et des hauts-fonctionnaires tchadiens, gênés dans leurs avantages ou simplement réticents à cette nouvelle présence française quelques années seulement après l'indépendance. Les conseillers civils manquent de réels moyens de pression sur les préfets.
Plus efficace est l'action des dizaines de sous-officiers qui parcourent les villages pour essayer d'y satisfaire les doléances (puits, pistes, greniers à mil, dispensaires, soins médicaux, stations de pompage, etc.) et aider à la mise en place de milices de dix à vingt hommes. Les travaux d'infrastructure nécessaires aux opérations militaires, sur les aérodromes ou les routes du sud, sont également gérés par eux.
Lorsque Pierre Lami est remplacé en avril 1970 par Henri Paillard, les ambitions de la MRA sont revues à la baisse, se résumant de plus en plus à l'aide à la population. Cette action ne peut réellement s'effectuer que dans les régions sécurisées. Se faisant, elle contribue ensuite à son tour au développement de la sécurité. Pour autant, cette mission ne résout que partiellement les problèmes de fond. La population reste administrée par les mêmes fonctionnaires.

LES PREMIÈRES OPÉRATIONS MILITAIRES

Le 2e REP est motorisé au camp Dubut et engagé le 24 avril 1969 dans la province centre-sud du Guéra. Dès le 29 avril, la 2e compagnie tombe dans une embuscade. Mal organisés, les rebelles perdent plusieurs dizaines d'hommes sans aucune perte pour les légionnaires. L'EMT 1 est basé avec un DIH à Mongo, accessible par tous les temps aux aéronefs, et peut ainsi contrôler les axes principaux au centre du pays.

La mission générale consiste à « casser des bandes de 200 à 300 hommes » afin de les mettre à la portée des forces de sécurité tchadiennes et de faciliter la reprise d'une activité civile normale. Le mode d'action privilégié est la « nomadisation », c'est-à-dire la traque de l'ennemi par les avions légers et des sections isolées se déplaçant de village en village afin de trouver des indices de présence ennemie. Lorsqu'une bande ennemie est décelée, les unités sur place ont pour mission de la suivre ou de la fixer, le temps de réaliser un bouclage avec l'héliportage des éléments en alerte dans les bases.
Les combats sont cependant limités. Les rebelles évitent la confrontation avec les Français et la saison des pluies de la fin juin au mois de septembre réduit les mouvements. En quatre mois de présence, le 2e REP revendique l'élimination de 400 combattants ennemis. C'est tactiquement remarquable mais très insuffisant au niveau opérationnel pour changer le rapport de forces face à une rébellion qui dispose de 3 à 5 000 combattants, recrute en permanence et dispose de bases dans les pays voisins.
Dans le Nord, si les quatre garnisons de Faya-Largeau, Bardaï, Zouar et Fada sont tenues par l'ANT, le reste de la région est sous la pression des rebelles. Au début de septembre, la situation est telle qu'elle impose une opération de reprise de contrôle des palmeraies à l'ouest de Faya-Largeau. Toute la région est fouillée par la CPIMa, une compagnie du REP et une autre de l'ANT. Le 7 septembre 1969, les Français y déplorent leur premier soldat tué. Une semaine plus tard, le petit poste d'Ounianga-Kébir, doit être évacué avec l'aide du REP. Les palmeraies du nord, qui commandent une grande part du commerce avec la Libye, sont aux mains des rebelles. La situation dans le BET reste donc très délicate. Le 18 septembre, les deux compagnies françaises sont retirées du BET. Au total, les rebelles ont eu 41 morts, 15 blessés et 1 prisonnier, pour 1 mort et 4 blessés côté français.
Imaginée comme un « coup de poing » de quelques semaines, l'intervention française s'avère plus difficile et plus longue que prévue.

LA PACIFICATION DU SUD

Entretenant de très mauvaises relations avec les autorités tchadiennes, le général Arnaud est remplacé le 29 septembre 1969 par le général Cortadellas. Le nouveau DMT obtient la formation d'un état-major mixte franco-tchadien (EMFT) et devient commandant unique des forces françaises et tchadiennes sous l'autorité du Comité de défense co-présidé par l'ambassadeur de France et le Président tchadien.
Le 22 octobre 1969, deux autres compagnies du REP et une compagnie de marche de la Légion étrangère (CMLE) arrivent de métropole. Renforcé d'une compagnie de l'ANT, ce nouvel EMT 2 est mis en place à Fort Archambault (Sahr) et à Am-Timan au sud du pays tandis qu'une compagnie du REP et une compagnie de l'ANT forment l'EMT 4 à Abéché. Des petits états-majors mixtes de préfecture (EMMP) sont créés auprès des préfets afin de coordonner l'action de toutes les forces de sécurité. Le 6e RIAOM, de son côté, forme l'EMT 5, placé en réserve générale à Fort-Lamy tandis que l'EMT 3, formé essentiellement de l'ANT et d'une section du REP occupe le BET. Le contingent français est alors de 2 500 hommes dont 1 600 de l'armée de terre répartis entre cinq compagnies, l'escadron et l'assistance militaire. Un tiers des effectifs appartient à l'armée de l'Air dont les moyens sont également accrus. Grâce à ce surcroît de ressources et à la liberté d'action dont il dispose, le

Les deux clichés de cette page
Le Sikorsky H-34 est l'hélicoptère le plus représentatif des opérations aéroportées de la France entre 1954 et la fin des années 1970. La version S-58 est elle armée d'un canon de 20 mm et de deux mitrailleuses de 12,7 mm et principalement destinée à la lutte contre la guérilla. La robustesse de cet appareil en fait un excellent moyen de transport pour l'armée française, notamment en Algérie - où il gagnera son surnom de « ventilateur ».
©ECPAD/France/Bacheley/RC11 et ©ECPAD/France/Bonnet/R73

DMT décide de sérier les efforts. Le premier sera porté sur le sud pendant la saison sèche qui débute en octobre 1969. L'idée de manœuvre est de sécuriser progressivement les zones autour des centres administratifs. Une fois un secteur vidé de toute bande armée, les unités françaises se désengagent laissant le premier rôle aux forces territoriales sous les ordres des préfets.
Pendant toute la saison sèche, les unités françaises multiplient les opérations. Leur action est facilitée par les divisions de la rébellion. Le FLT et le Frolinat s'affrontent dans les préfectures de Ouaddaï et de Biltine jusqu'à la victoire définitive du dernier. Mais le Frolinat lui-même se scinde dans le Ouaddaï avec l'apparition du Frolinat Volcan. Les Maubis initiateurs de la rébellion ne tardent pas non plus à se couper du Frolinat et à négocier directement avec le gouvernement. Au début de 1972, la tribu arabe des Missirié fait à son tour allégeance au pouvoir et forme une milice.
Non seulement la rébellion est divisée mais ses forces sont fragmentées et peu mobiles, les recrues n'aimant ni s'éloigner de leur région d'origine, ni se mélanger avec d'autres ethnies. Dans ces conditions malgré un nombre total de combattants

supérieur au corps expéditionnaire français et aux unités opérationnelles de l'ANT, le Frolinat ne parvient pas à agir de manière coordonnée sur l'ensemble du territoire. Il peut mener des attaques locales mais pas d'offensive générale, laissant l'initiative opérative aux forces de manœuvre franco-tchadiennes.

Au fur et à mesure de la progression française, la MRA multiplie les projets d'aide à la population, remet en place une administration locale, y compris les chefferies traditionnelles des sultans. En décembre 1969, il est possible d'organiser des élections législatives avec une présence accrue des musulmans. Le maillage des forces de sécurité locales s'étend. En juin 1970, il y a plus de 60 milices villageoises alors que 20 sections nomades et 5 gendarmeries ont été reconstituées.

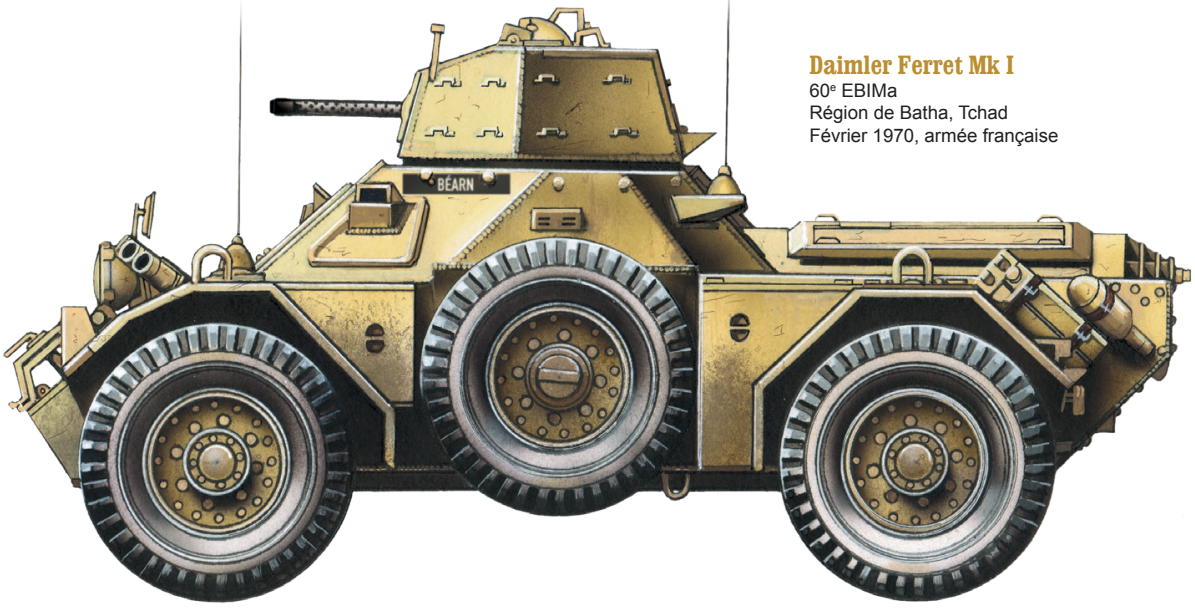
Le Frolinat perd progressivement le contact avec la population. En avril 1970, le 3e Régiment d'infanterie de marine (RIMa) relève un seul des deux EMT du REP et s'installe à Mongo, Biltine et Am-Imam, tandis que l'EMT 2 est déplacé à Ati et Bokoro, au milieu de l'axe central Fort-Lamy-Abéché. Le 3e RIMa continue la politique de nomadisation et de traque jusqu'à obtenir la fin des opérations militaires du Frolinat au moment de la saison des pluies. Avec la fin des bandes rebelles, sa mission évolue vers le soutien de la MRA avec l'aide aux populations, la formation des milices, dont le nombre dépasse la centaine à la fin de 1971, et l'incitation au ralliement. Une de ses compagnies est envoyée en renfort au 6e RIAOM.

LA CAMPAGNE DU BET ET L'EMBUSCADE DE BEDO

L'effort se porte ensuite au nord. En mars 1970, après l'opération « Améthyste » visant à nouveau à ratisser, sans grand effet, les palmeraies à l'ouest de Faya-Largeau, le DMT lance « Éphémère », destinée à reprendre le contrôle d'Ounianga-Kébir et de toute la dépression jalonnée de palmeraies de 15 à 40 km de large sur 160 km de long à l'extrême-nord du pays. Une unité de marche de l'EMT 3 composée d'une section du REP et de deux sections de l'ANT rejoint Ounianga-Kébir par la route sud le 23 mars. Pendant ce temps, la CPIMa est aérotransportée sur une piste à Gouro, 100 km plus à l'ouest, et converge vers la colonne de l'EMT 3 après avoir récupéré des véhicules disparates. Le contact est pris presque immédiatement avec la bande rebelle de 140 hommes, qui est refoulée et traquée dans la zone des lacs à l'est des palmeraies. Le 30 mars, l'opération est terminée. Avec 84 morts et 28 prisonniers, la bande rebelle est détruite ainsi qu'une grande partie de la palmeraie avec l'emploi du napalm. Les pertes franco-tchadiennes sont de sept tués, six Français et un Tchadien, et dix blessés. L'opération « Ephémère » est prolongée de l'opération « Basalte » dans le massif de l'Ennedi, moins importante et sans grand résultat.

En août 1970, la CPIMa est à nouveau déployée pendant trois mois dans le Nord pour effectuer des opérations de dégagement. Un premier commando est engagé dès le 7 août afin de dégager la route entre Ounianga-Kébir et Gouro. Il est sévèrement accroché et un lieutenant est tué avant d'être sauvé par l'intervention d'un autre commando de la CPIMa et des AD-4. C'est le dernier engagement d'une section française isolée dans le BET.

▲ Les rebelles n'ont pas les moyens de s'opposer aux troupes franco-tchadiennes. Les rares armes à feu sont des fusils de chasse ou des armes de guerre loin d'être efficaces. Si ce soldat français a capturé un arc et ses munitions, on peut toutefois douter que cette arme ait été utilisée contre le pouvoir central par des rebelles.
©ECPAD/France/Bacheley/R214



Daimler Ferret Mk I
60e EBIMa
Région de Batha, Tchad
Février 1970, armée française

En octobre, la compagnie reçoit l'ordre de nettoyer la ligne des palmeraies s'étendant au nord-ouest de Faya-Largeau. Le 11, l'unité se replie en camions sur Faya-Largeau. À 16h30, à mi-chemin entre Bedo et Kirdimi, alors qu'elle longe un mouvement de terrain rocheux, la compagnie est prise sous le feu d'une bande d'une centaine de combattants équipés de plusieurs mitrailleuses légères. Il faut plusieurs heures à la CPIMa pour se dégager. À la tombée de la nuit, les rebelles se replient après avoir perdu 30 morts. Les pertes françaises s'élèvent à 11 morts et 25 blessés dont un décèdera par la suite. L'évènement provoque une grande émotion en France et un violent débat politique. Beaucoup de Français découvrent alors que personne ne leur avait dit que leur pays était en guerre. Quelques jours seulement après l'embuscade de Bedo, l'opération « Picardie » est lancée dans l'Ennedi et surtout le Tibesti avec la CPIMa, renforcée d'un nouveau commando et d'un peloton d'automitrailleuses, ainsi que d'une compagnie tchadienne de l'EMT3. Du 21 au 24 octobre 1970, les postes de Mourso et Gabroa, qui ne peuvent plus être ravitaillés que par air dans le Tibesti, sont repliés sur Zouar, au sud du massif. Plus de 40 rebelles sont tués ou capturés. Les renseignements obtenus permettent de lancer dans la foulée un raid héliporté sur Goubone, base arrière rebelle à 70 km au nord-est de Zouar. Deux commandos et une section du 2e REP détruisent une bande d'une vingtaine d'hommes et prennent de nombreuses armes et documents. La dernière opération est lancée en novembre et permet de dégager Fada sans combat. Au terme de cette longue séquence, 20 soldats français ont été tués pour des résultats mitigés. Les rebelles ont peut-être perdu un cinquième de leur effectif mais rien de décisif n'a été obtenu. Les mêmes trois grandes bandes sont toujours présentes dans le BET. Le seul résultat tangible est la reprise des palmeraies de l'Ounianga mais il est très fragile.

L'OPÉRATION « BISON »

Au début de 1971, considérant qu'il s'agit surtout d'une question de moyens, Paris envoie des renforts et ordonne au général Cortadellas de reprendre l'offensive dans le BET. À Faya-Largeau, l'opération « Bison » réunit le 6e RIAOM au complet avec la CPIMa, le 60e EBIMa et la compagnie motorisée fournie par un renfort du 3e RIMa. La composante aérienne a été renforcée de la flottille 33-F de l'aéronavale, composée de douze HSS (H-34 version Marine). Il y a alors sur la base 1 000 soldats français et 350 tchadiens, 100 véhicules divers, 18 hélicoptères, 4 AD-A Skyraider et 6 avions de transport.
« Bison » se déroule en trois phases. Du 11 au 18 janvier, « Bison Alpha » consiste en un raid aéromobile de la CPIMa dans les palmeraies autour de Bedo au Nord-Ouest de Faya-Largeau. Le bilan est nul. Du 21 au 27 janvier, « Bison Bravo », vise les palmeraies au pied de l'Emi-Koussi, point haut du Tibesti. Un raid aéromobile est organisé le 22 sur Mayounga, contre une bande de 40 à 50 rebelles. Il s'effectue en deux temps : deux C-160 Transall se posent avec la CPIMa sur une grande plaque de basalte au sud de Gouro. La plaque est immédiatement transformée en base provisoire avec plot de carburant et antenne chirurgicale. Les dix hélicoptères venus à vide y font le plein et embarquent les commandos en direction de Mayounga, 50 kilomètres plus loin. Pendant ce temps, les C-160 repartent à Faya-Largeau chercher deux sections du 3e RIMa et le ravitaillement. Le raid héliporté lui-même ne se déroule pas bien, les premiers éléments étant surpris par l'ennemi. Le sergent-chef Cortadellas, fils du général, est tué dès sa sortie de l'appareil. La position des rebelles est très difficile à attaquer et ils parviennent à s'exfiltrer à la tombée de la nuit. Au total, deux Français ont été tués et trois autres blessés pour une douzaine de rebelles tués et trois prisonniers. « Bison Charlie », interrompue entre le 12 et le 19 février afin de favoriser des négociations en cours, se déroule du 9 février au 10 mars. Trois raids de fouille dans le Tibesti n'obtiennent aucun résultat.
Le 14 mars 1971, l'opération « Bison » prend fin sur un constat d'échec. Les bandes rebelles ont échappé aux attaques. La dernière grande opération dans le nord survient en juin 1971. Le 10, venue par la route la CPIMa installe une base provisoire à Bedo où elle est rejointe par un DIH. Les renseignements obtenus permettent de lancer une opération de bouclage héliportée 40 km plus au nord autour d'une bande de 150 hommes. Les rebelles parviennent à s'exfiltrer dans la nuit mais laissent 55 cadavres et 35 blessés graves. La compagnie parachutiste a perdu deux tués et six blessés.

▲ Des marsouins (leur losange de bras modèle 1945 est bien visible sur le soldat de droite) font un point de situation lors d'une patrouille. Ils sont revêtus du treillis « lézard » et leur silhouette ne diffère que peu des parachutistes français et autres troupes employées lors du conflit algérien.
©ECPAD/France/Bonnet/RC34

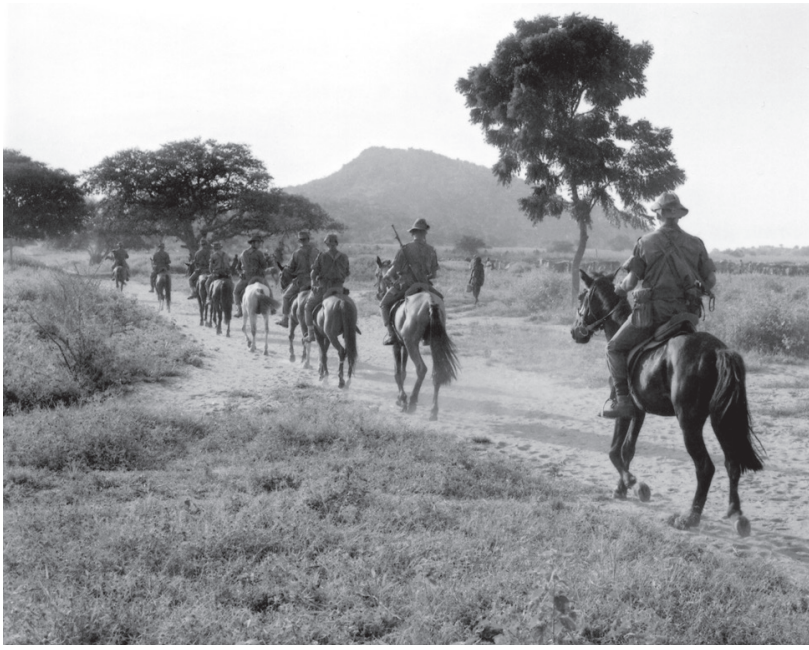
LES DERNIERS COMBATS

Au total, toutes les opérations menées dans le BET depuis septembre 1969 ont représenté plus des deux-tiers des pertes françaises de la guerre sans obtenir de résultats opérationnels. Avec un relief difficile avec une population faible et plutôt hostile, les renseignements sont rares et les bandes sont difficiles à accrocher. Les pertes rebelles sont conséquentes mais toujours remplacées, tandis que les forces paramilitaires ne peuvent, comme dans le Sud, consolider les résultats des opérations françaises.
En accord avec Paris, le DMT décide alors de se contenter d'appuyer et soutenir les garnisons de l'ANT et, selon son expression de « laisser les rebelles à leurs cailloux ». Les bandes toubous n'ont de toute façon aucune possibilité de mener des attaques plus au sud, dans une zone où le terrain et la population leur sont beaucoup moins favorables et où elles n'auraient aucune chance face aux Français.

À la fin du mois de juin 1971, le volume des forces françaises au sol est réduit au 6e RIAOM renforcé d'une compagnie du 3e RIMa. Trois groupements tchadiens, encore commandés par des Français, ont relevé les EMT français hors de Fort-Lamy. La situation paraît stabilisée, au moins jusqu'en février 1972 lorsque le Frolinat, après s'être rééquipé au Darfour avec l'aide libyenne, lance une bande forte de 320 combattants à l'intérieur du Ouaddaï. L'opération *Languedoc* est lancée pour la contrer. Le 12 février, la CPIMa et la compagnie motorisée du 3e RIMa sont déployées par sections le long de la frontière. Le 18, le gros de la bande rebelle est repéré et immédiatement encerclé. Les rebelles perdent 49 tués et 7 prisonniers, avant de se replier au Soudan. Les Français ont perdu trois hommes tués dans l'écrasement d'un avion léger.
Un an plus tard, du 2 au 9 mars 1972, ce sont trois compagnies de l'ANT, appuyée par les forces aériennes françaises, qui contrent la nouvelle offensive rebelles sensiblement au même endroit et selon le modèle de l'opération « Languedoc ». Les rebelles sont à nouveau repoussées avec pertes.

LE DÉSENGAGEMENT

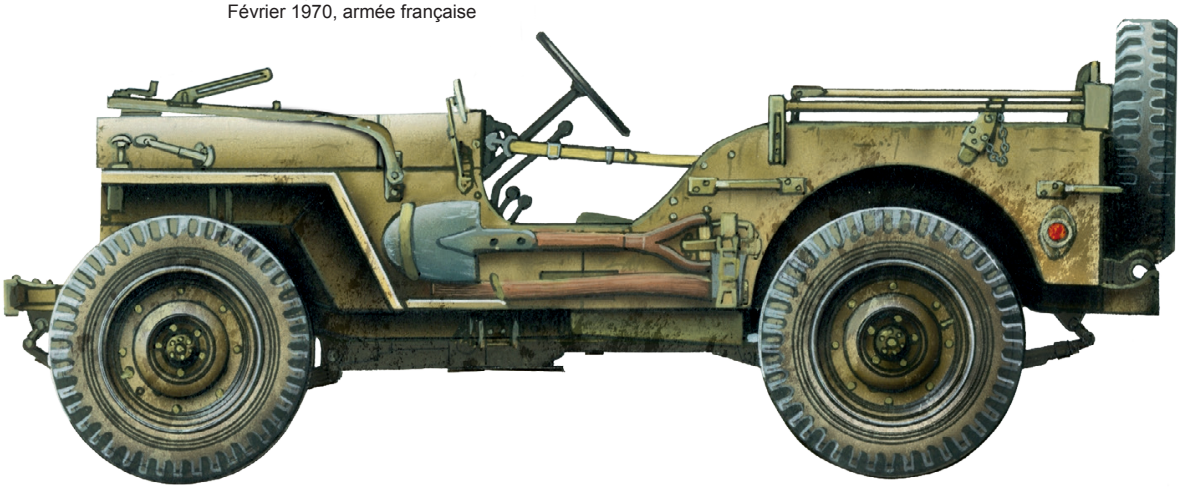
À l'été 1972, la rébellion est très affaiblie. En trois ans de combats, elle a perdu 3 800 combattants et ce qui reste du Frolinat est très divisé. Au sud et à l'est, la 1ère armée ne représente plus qu'environ 1 300 combattants aux frontières du Soudan et de la Centrafrique. Le FLT ne représente plus que 80 combattants dans la région d'Abéché. Au nord, la rébellion aligne 500 combattants sous l'autorité de Goukouni Oueeddi, mais ne bénéficie plus de l'aide la Libye depuis le rétablissement des relations entre le colonel Kadhafi, le Tchad et la France.
Le Frolinat n'est donc pas détruit, mais on considère que le « Tchad utile » est désormais sécurisé et que l'ANT, renforcée de 12 compagnies et d'un encadrement désormais à 80 % tchadien, est en mesure de prendre le combat entièrement à son compte avec les 60 sections mobiles de la Garde nomade et les 120 milices d'autodéfense. Le moment est donc choisi pour organiser le repli des forces françaises. Une campagne de relations publiques est organisée avec comme point d'orgue la visite du président Pompidou au Tchad afin de marquer symboliquement la fin de la mission française et sa réussite. L'EMFT est dissous et à partir du 1er juillet le 6e RIAOM ne participe plus aux opérations. Le nombre de conseillers est réduit à 200 à la fin de l'année. Seuls les détachements aériens sont mis à contribution pour quelques missions de transport et d'appui de l'ANT. Le 4 avril 1975, le Président Tombalbaye est renversé par le général Malloum. À sa demande, les dernières troupes françaises sont retirées du Tchad au mois d'octobre 1975. ■



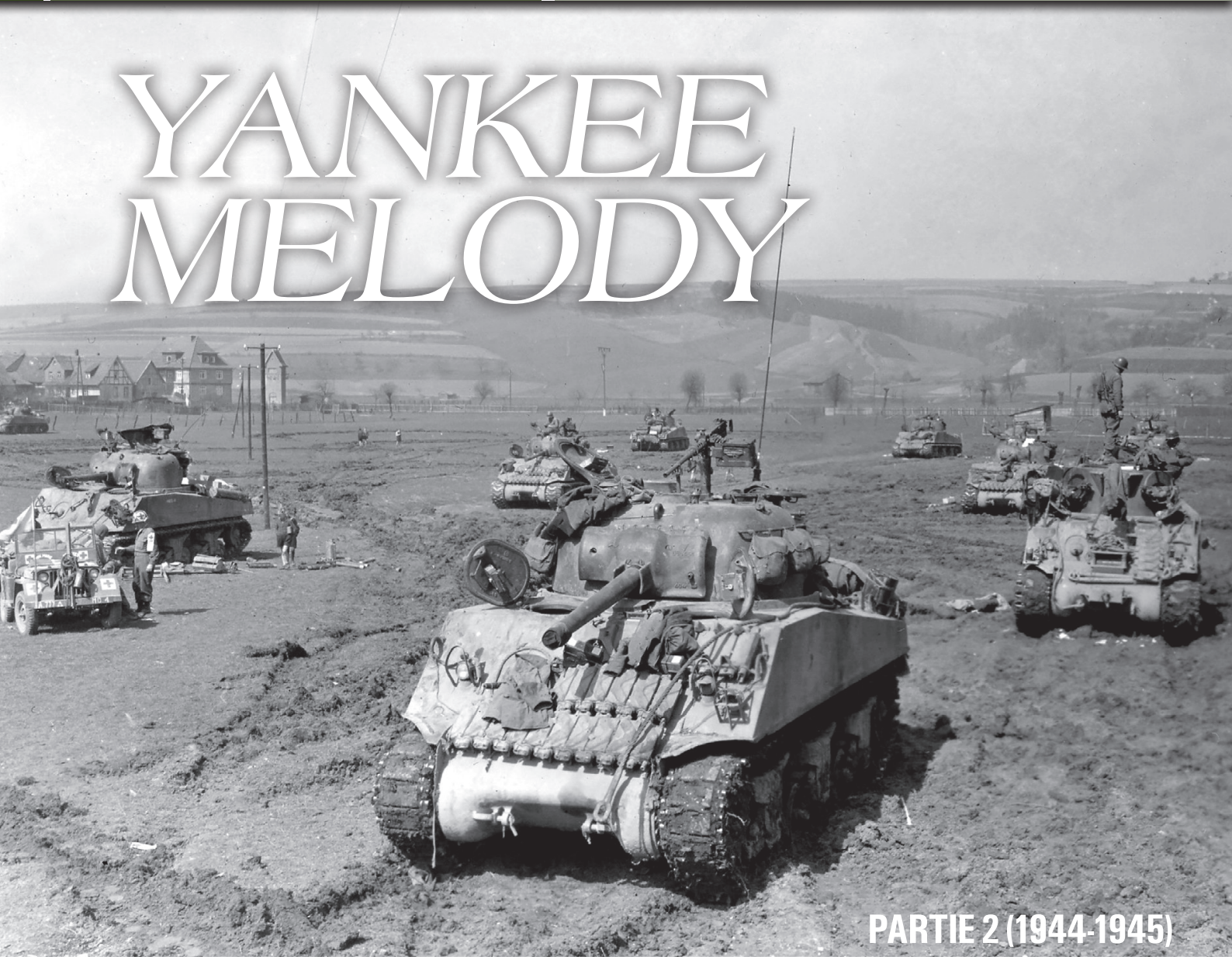
▲ Ces légionnaires ont trouvé une autre monture, moins bruyante que des hélicoptères ou des camions pour leurs déplacements. Le cheval reste un moyen de transport efficace, même dans des endroits où les véhicules ne peuvent circuler. ©ECPAD/France/Bacheley/R195

▼ L'armée française sera de retour au Tchad à l'automne 1983. Le matériel sera cette fois-ci bien différent, comme ce blindé léger Panhard ML 60 CS chargé de l'escorte. © ECPAD/France/1983/Dufeutrelle Benoît

Jeep Willys
60e EBIMa
Région de Batha, Tchad
Février 1970, armée française



YANKEE MELODY



PARTIE 2 (1944-1945)

LA GUERRE TRÉPIDANTE D'UN JEUNE TANKISTE AMÉRICAIN

Né à Appomattox, en Virginie, Joseph Parkyn rejoint la *2nd Armored Division* après sa formation initiale de tankiste. Engagé dans l'opération « Torch » en Afrique du Nord, en novembre 1942, il connaît son baptême du feu au lendemain du désastre de Kasserine. Il participe ensuite à la campagne de Sicile, durant laquelle la division se couvre de gloire lors de son raid sur Palerme, avant de rallier la Grande-Bretagne pour remise en condition et entrainement, puis de débarquer en Normandie. On retrouve notre homme, alors que la « Hell on Wheels » s'apprête à libérer la Belgique.

Par Yannis Kadari

Ce qui frappe dans les souvenirs de guerre de Jo Parkyn c'est la vitesse à laquelle il passe de l'état de jeune homme insouciant à peine sorti de l'adolescence à celui de vétéran, capable d'endurer les pires épreuves. « En France, en 1944, après la campagne de Normandie, les choses étaient loin d'être réglées et la situation demeurait compliquée. Bien sûr, les *Fritz* s'étaient retirés vers leurs frontières, mais on savait que nous étions encore loin du compte et que toute cette merde n'était pas près de se terminer.

▲ Belle vue d'un peloton de Sherman en Allemagne au début de l'année 1945. Sur chaque blindé se trouvent les effets personnels des équipages, donnant un effet bien particulier... Sauf mention contraires, toutes photos US Nara

À part les « bleus » qui arrivaient, et qui pensaient naïvement être de retour chez papa et maman pour Noël, nous autres, nous ne nous faisions plus beaucoup d'illusions. On vivait au jour le jour, sans se demander si on serait encore là le lendemain. La résistance allemande était affaiblie, mais la mort pouvait frapper à n'importe quel moment, parfois de la manière la plus stupide qui soit ; il y avait les accidents de jeeps, les gars écrasés par un char qui manœuvre sans visibilité, les types cueillis par un sniper, ceux qui avait posé le pied sur une mine, sans oublier… les maris jaloux !

▲ Septembre 1944, des éléments blindés du *66th Armored Regiment* de la « Hell on Wheels » progressent dans le village d'Aubencheul-au-Bac, sur l'axe Cambrai-Valenciennes-Mons. La résistance allemande est symbolique, même si l'ennemi demeure dangereux.

Nos rations de combat étaient dégueulasses, surtout, c'était toujours la même chose. Il fallait bien se débrouiller, en échangeant du chocolat, des cigarettes ou un peu d'essence dans les fermes des alentours. On recherchait du vin, de la gnole, des œufs, du fromage, etc. Le marché noir allait bon train avec les civils et c'était l'occasion de sillonner les campagnes environnantes à la recherche de foyers accueillants, de préférence en jupe ! On avait un expert dans le domaine, un beau gosse du Tennessee, charpenté comme un bucheron mais avec une gueule d'amour et un regard d'ange ; on lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Certaines Françaises lui ont tout donné, et même plus encore ! Ce type était un survivant, un miraculé qui est passé à deux doigts de la mort, pas tant à cause des Boches, que d'époux furieux armés de pétoires ! D'autres n'ont pas eu sa chance. Je n'en dirai pas plus, mais comprenez que ce genre d'actes ne pouvaient rester impunis…

J'ai aussi évoqué les suicidés. On a aussi eu des cas de crises de nerfs ou même de somnambulisme, avec des gens qui se sont fait sauter le caisson en manipulant leur arme en dormant à moitié. Je sais que ça paraît incroyable, mais pourtant, c'est la réalité.

Les gars qui pensent que la guerre est un truc préparé, carré, organisé à la seconde près, ne savent pas de quoi ils parlent. Oui, bien sûr, les grands chefs passent leur temps à concevoir des plans compliqués et des manœuvres élaborées à grand renfort de cartes et de rapports épais comme un annuaire du téléphone. Sauf que dès que l'opération débute, généralement, il ne faut que quelques minutes pour qu'un type fasse une connerie quelque part, même sans importance, du moins, en apparence, et voilà que toute la belle mécanique s'enraye. Bien sûr, cela concerne toutes les armées du monde et toutes les époques, même si l'armée américaine semble bien plus douée dans ce domaine que les autres. Le classique dans les troupes mécanisées, c'est l'erreur d'aiguillage, le char de tête qui se plante à un carrefour et qui tourne à droite, au lieu de continuer tout droit. C'est comme ça qu'on peut avoir une compagnie entière qui sort de son axe de progression, se paume, et engage des chars au loin, qui s'avèrent être des « amis » eux-mêmes perdus. Tous paumés, c'était notre devise !

C'est comme ça aussi que des héros voient le jour, et qu'on reçoit une médaille, sans avoir rien fait de spécial. Un matin, alors qu'on roulait vers la Belgique, notre char « Yankee Melody » avait été rejeté en queue de rame ; quelque-chose clochait dans le moteur et on perdait de la puissance, jusqu'à ce que la panne menace pour de bon. Pour ne pas bloquer la chaussée, on a alors bifurqué vers une ferme, après avoir rendu-compte à la radio, afin que l'atelier lourd nous vienne en aide.

▼ 2 septembre 1944 : regroupement de troupes mécanisées américaines attendant de franchir la frontière franco-belge. La plupart des Sherman sont des modèles à canon de 75 mm, comme « Yankee Melody ».

◀ Colonne américaine photographiée dans le secteur de Verviers, près de Liège, début septembre 1944.

◣ « Tank Riders » juchés sur un *Tank Destroyer* M10. Les *Panzer* ayant tendance à se faire rares, les « casseurs de chars » seront employés en appui direct de l'infanterie ou en guise d'automoteurs d'artillerie. Rappelons que l'encadrement des *TD Battalions* provient très majoritairement de l'Arme de l'artillerie.

On attendait le GMC des mécanos et leur joyeux bazar, quand « Big Bill » a eu la riche idée de pisser par-dessus bord, en se tenant doit comme « I » sur le toit de la tourelle. Il culminait ainsi à presque quatre mètres, lorsqu'un éclat de lumière a attiré son attention. Le soleil perçait les nuages, et comme il venait de pleuvoir, le métal mal camouflé luisait. C'est comme ça qu'il a repéré un antichar posté sur un axe parallèle au nôtre, qu'une compagnie d'infanterie motorisée devait emprunter un peu plus tard ce matin-là. Notre char en rade, nous ne pouvions pas traiter la menace, mais dans les minutes qui ont suivi, les *Fritz* se sont pris un orage de ferrailles dont personne ne pouvait réchapper. L'artillerie *US* : tout le monde la redoutait, même nous. Surtout nous, car ils tiraient souvent trop court !

Une autre fois, en septembre, en Belgique ou en Hollande, je ne sais plus, on a été bloqués, de nuit, avec deux autres chars sur une route étroite, à cause d'un engin en rade. C'est ainsi, que dans l'obscurité, un *half-track* qui remontait notre colonne a été contraint de stopper pas loin de nous. Le temps était pourri, il pleuvait, mais un besoin pressant à satisfaire (décidemment !) m'a amené à quitter le char ; une fois au sol, près du semi-chenillé, dont le compartiment était bâché à cause de la pluie, mon attention a été attirée par un éclat de rire et, en y regardant de plus près, j'ai alors noté un casque allemand attaché à un crochet de l'engin par sa lanière. Un trophée ? Pour sûr, nous en avions tous ; sauf que là, il s'agissait d'une sacrée collection, car il y en avait plein d'autres ! Mes yeux habitués à l'obscurité m'ont alors permis de réaliser qu'il s'agissait d'un véhicule allemand ! De retour à bord, les échanges vont bon train : est-ce un engin capturé ou s'est-il perdu dans nos lignes ? S'agit-il de Boches faits prisonniers et placés sous la garde de nos gars ? Mais la situation se décantait dehors, et déjà le semi-chenillé avait lancé son moteur et repartait. Dans le doute, nous n'avons pas ouvert le feu, même si, à la réflexion, il devait sûrement s'agir de soldats allemands égarés parmi nous, qui pensaient certainement avoir doublé une de leur colonne. »

Les opérations alliées marquent le pas, notamment parce que la logistique ne suit pas ; la mécanisation des troupes a un revers de poids : elle est gloutonne en ressources et en ravitaillement, et ce n'est pas Joseph Parkyn qui dira le contraire.

« J'en ai déjà parlé pour la nourriture, mais la situation n'était vraiment pas bonne à l'automne 1944 et on manquait de tout. Les renforts arrivaient au compte-gouttes. Pourquoi ? Parce que les huiles à Washington considéraient que la guerre était gagnée en Europe et que la grande croisade de « Ike » n'allait plus durer très longtemps. Donc même si des recrues étaient formées, leur transfert en France s'était ralenti, Washington considérant qu'ils seraient plus utiles contre les Japonais. C'est la raison pour laquelle nos équipages ont été systématiquement réduits à 4 hommes, au lieu de cinq, le mitrailleur de caisse (comme moi) étant « sacrifié ».

Le bon côté des choses, c'est que ce poste de combat devenait une zone de stockage supplémentaire à bord du char ; la mauvaise, c'est qu'en vérité, on n'avait pas grand-chose à stocker ! L'essence manquait parfois, et celle des Boches, inadaptée à nos moulins, abimait nos belles mécaniques américaines. Les munitions aussi se faisaient rares, surtout les obus de 105 mm. Les 75 et 76 de nos Sherman étaient encore abondants, mais faute d'essence, les rotations des camions entre les entrepôts et les premières lignes étaient irrégulières. Les effets vestimentaires, les bottes, les cigarettes, les magazines, etc., tout ça n'arrivait plus jusqu'à nous. Une partie était vendue au marché noir par les fourriers, et le reste était stocké. Huiles et lubrifiants pour les chars, patins de chenilles de rechange, la pénurie était totale.

Tout ce merdier ne nous a pas empêchés de passer la frontière entre les Pays-Bas et l'Allemagne vers le 20 septembre 1944. Dès que nous sommes entrés en pays nazi, les choses ont été très différentes. La tension était à son paroxysme. Non pas qu'avant ça avait été une promenade de santé, mais là, alors qu'on abordait le sanctuaire d'un ennemi fanatisé, on se méfait de tout et de tout le monde, y compris les civils, même les enfants. Les livrets qui nous avaient été distribués parlaient en détail des *Hitlerjugend*, et on avait entendu causer de ces gars-là en Normandie, où ils avaient opposé une résistance inouïe aux Britanniques et aux Canadiens. À l'époque, on ne faisait pas vraiment de différence entre les gamins en uniforme et les *Waffen-SS*. En fait, on ne prenait aucun risque. On *"traitait préventivement"* les cibles qui se dévoilaient… »

C'est ainsi qu'un matin, après un accrochage avec une *Kampfgruppe* dans le secteur de la ville frontalière de Geilenkirchen, Jo explore des carcasses d'engins ennemis que son équipage et leurs camarades viennent de détruire. « En m'approchant d'un *half-track* détruit, j'ai découvert des cadavres à bord. Des fantassins, je crois, mais les types étaient bien amochés : il y avait de la barbaque partout, des corps démantibulés, éparpillés, comme si ces Boches avaient été passés dans un hachoir à bidoche. Quelques affaires personnelles trainaient ici ou là, dont un portefeuille en grosse toile avec une photo montrant un gamin des *Hitlerjugend* posant fièrement avec ses parents. Je regardais cette image, et ça ne me faisait ni chaud ni froid, même si je savais que les restes de ce gosse étaient partout autour de moi. Je m'en fichais, car c'était un ennemi. Un de moins.

◥ Infanterie mécanisée américaine en progression dans les rues de la localité de Theux, secteur de Liège. En l'occurrence, il s'agit de troupes appartenant à l'unité sœur de la *2nd AD*, la *3rd AD* « Spearhead » du général Rose.

▶ Les troupes américaines pénètrent en Allemagne à compter du 10 septembre 1944. Ici un Sherman et un M10 couvrant une route menant à Rötgen, commune de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, située dans l'arrondissement d'Aix-la-Chapelle.

▲ M10 chargé des impédimentas de son équipage ouvrant le feu à courte portée sur une fortification légère allemande. Les *TD* joueront un rôle important dans la percée de la ligne « Siegfried ».

Avec le recul, je regrette cette dureté, et les années ayant passé, je me demande ce que je ferais aujourd'hui, si j'étais de nouveau confronté à l'épreuve de la guerre. Mon cœur me rassure à ce sujet, mais mon esprit me laisse à penser que je referai la même chose, car la rudesse et le manque d'empathie sont vos seules assurances-vie au combat. Hésiter, même pendant quelques secondes, à tirer sur un adversaire parce qu'il est jeune ou que c'est une fille (les nazis les envoyaient contre nous), et lui ou elle ne vous ratera pas. Soyez généreux avec vos frères d'armes, mais impitoyables avec vos adversaires, sinon, ils vous tueront. »

Début octobre, la « Hell on Wheels » perce non sans mal la ligne « Siegfried », avant de s'enfoncer lentement en Allemagne, enveloppant Aix-la-Chapelle [1] par le nord-est. Les localités de Puffendorf et Barmen tombent respectivement les 16 et 28 novembre, à l'issue de combats furieux, les Allemands, fanatisés par la défense de leur *Heimat*, s'accrochant au terrain coûte que coûte. Joseph se souvient de ces affrontements.

« La ligne « Siegfried » : on en entendait déjà parler en Angleterre, avant le D-Day. Nos chefs nous disaient que le jour où on y serait, l'Allemagne s'effondrerait aussi sec et que le Führer en personne négocierait la paix. Les journalistes et les correspondants de guerre en faisaient des tonnes. Le 5 octobre 1944, à moins que ce soit un jour ou deux auparavant, on a lancé l'assaut contre ces fortifications. La défense était coriace : l'ennemi n'avait rien de redoutable, mais, en revanche, les ingénieurs qui avaient conçu ces bunkers et ces obstacles antichars étaient des champions. Le secteur était aussi pourri que le bocage normand, entendez par là, aussi dangereux et piégeux. Pour casser ces blockhaus, tout y est passé : dynamite, obus de 105 et 155 mm tirés à bout portant, charges explosives, roquettes et bombes, tout ! À force de batailler, on a réussi à franchir ce satané « mur de l'Ouest », puis on s'est enfoncé en Allemagne. Dit comme ça, ça semble épique, ça force l'admiration : une sorte de chevauchée glorieuse. Malheureusement, la réalité a été piteuse. On s'est traîné ! En exploitation après la Normandie, on roulait en ambiance « sécurité » à 40 km/h sur les talons de l'ennemi. Là, on est descendu à 10 voire 5 km/h. Quant à l'ambiance « sécurité », c'était raté : on se faisait accrocher dans chaque patelin traversé. Les Fridolins nous ont fait vivre l'enfer, et chaque jour, leur détermination paraissait plus entière que la veille. On allait d'embuscade en embuscade. Partout, des *booby traps*, tout était piégé : filin d'acier tendus en travers des routes pour les motards ou les gars en jeep, cadavres et épaves minés, maisons piégées... On vivait « *buttoned up* », enfermés dans nos chars, car le premier qui sortait la tête par sa trappe attirait immanquablement l'attention des snipers. Enfermez donc quatre ou cinq types de 20 ans dans une boite de conserve humide, puante et inconfortable, et je vous jure que vous en faîtes des animaux sauvages en quelques jours. Il fallait attendre la nuit pour retrouver sa liberté de mouvement. Le jour, on vivait terrés dans nos blindés, lorsqu'on était en première ligne. Les effluves corporels – la pisse, la sueur (à cause du stress, car sinon on se les gelait à bord) et le reste – mélangés aux odeurs de poudre, d'huile et de carburant, sans oublier le tabac froid, créaient une « ambiance » très spéciale. Pour être franc, c'était à vomir ! Mais nous étions habitués. Pour le bruit, c'était pareil, on était tous devenus un peu sourds. Le moteur, la boite de vitesses, les grincements du châssis et des suspensions, les couinements en tout genre, sans parler des rafales de mitrailleuses ou des coups de départ du canon, tout ça se conjuguait pour créer un bruit de

◥ & ▶ Dernier rempart du Reich pour empêcher l'invasion par les Alliés : des enfants et des vieillards.

fond infernal. On avait tout le temps le casque de tankiste sur la tête, pour le plus grand bonheur des poux qui nous avaient colonisé le crâne ! Je ne parle même pas des otites qu'on attrapait à cause des écouteurs. »

Enveloppant Aix-la-Chapelle, la *2nd Armored Division* contribue à la conquête de la ville. Au fur et à mesure que les chars américains approchent de l'ancienne capitale de Charlemagne, Jo et ses camarades tankistes observent un phénomène qui les interpellent : « Dans le secteur d'Aix, les choses vacillaient, je veux dire, le moral des Allemands était en train de se casser la figure. C'était nouveau. Partout des draps blancs fleurissaient aux fenêtres des immeubles et des maisons encore debout. Il y avait bien quelques slogans patriotiques peints sur les murs, ou des drapeaux à croix gammée ici ou là, mais il semblait que les Boches étaient en train de comprendre que leur résistance était inutile. Mais dans le fond, pour nous, ça ne changeait rien. Et dès qu'une ombre apparaissait quelque part, je la *"couchais"* à la mitrailleuse. Dans le lot, j'ai évidemment abattu des civils, sans le vouloir : mais comment faire la différence entre un vieillard parti à la recherche d'un bout de pain et un autre petit vieux transformé en milicien rêvant de vous coller une roquette dans le derrière ? J'ai vu des gamins de 15 ans tirer au *Panzerfaust* sur des chars et y faire rôtir des camarades, qui finissaient par se suicider avec leur Colt pour éviter de brûler vif.

Les roquettes, les mines et les canons représentaient les plus grands dangers pour nos blindés. Les chasseurs-bombardiers n'étaient pas à négliger, surtout les nôtres qui tiraient à tout-va sans savoir sur qui ! En revanche, les *Panzer* étaient rares, même si, à écouter les tankistes alliés, la *Wehrmacht* devaient posséder au bas mot 100 000 chars "Tigre" : un obus sifflait à vos oreilles ? Un "Tigre" ! Des traces de chenilles dans la boue ? Un "Tigre" ! Un ami d'un ami aurait vu un char au loin, dans la nuit ? Un "Tigre" ! En trois ans de guerre, je n'ai vu que deux chars "Tigre" : un détruit, l'autre capturé, après avoir été sabordé à cause d'une panne sèche. Les Panther étaient plus nombreux, et bien plus dangereux pour nous. Dans le secteur d'Aix-la-Chapelle, un beau matin, mon *Platoon* a été confronté à deux de ces machines du diable. Bien postés dans le lointain, nos obus ont rebondi sur leur cuirasse ; le « mien » a alors choisi de nous rendre la monnaie de notre pièce, et j'ai vu sa tourelle pivoter lentement pour venir aligner son tube sur nous. Dans un cas comme ça, celui qui vous dira qu'il a gardé son calme est soit un fou, soit un menteur, soit les deux ! On gueulait dans l'intercom, tandis que le pilote, Dan Evans, s'acharnait à passer la marche-arrière, sans même attendre l'ordre de « Big Bill », notre chef de char à la morphologie d'ours brun. Lorsque notre Sherman a reculé, nous avons tous ressenti un immense soulagement. Au retour, on nous a envoyé vers une *Company* de *Tank Destroyers* a qui nos officiers avaient ordonné de régler leurs comptes aux deux chars. Les gars sont montés au carton, mais on sentait bien qu'ils n'étaient pas rassurés ! »

Après plusieurs semaines au feu, à la fin novembre 1944, la « Hell on Wheels » est retirée du front pour remise en condition opérationnelle. Engins et équipages bénéficient d'un repos bien mérité. Pour Joseph Parkyn et ses camarades, repliés dans une ancienne cité ouvrière adossée à un complexe sidérurgique laissé en ruines par les B-17, le temps de prendre une douche est enfin arrivé ; c'est la première depuis… trois mois ! « Lorsque je me suis déshabillé, j'ai pris conscience de l'état dans lequel j'étais. Je ne parle pas de la saleté, de la puanteur, ou de la vermine qui me tenait compagnie, mais de mon état général : j'étais malingre, épuisé physiquement et nerveusement. Je n'avais plus que la peau sur les os. Nous étions tous comme ça. Voilà qui relativise l'image d'Épinal du soldat américain jouissant d'un confort total et faisant la guerre en dilettante. Certains n'ont pas su gérer la baisse du stress, et on les entendait la nuit, gémir ou pleurer, parfois dans leur sommeil. On avait les cas habituels de somnambules ou les gars si nerveux qu'il valait mieux les prévenir pour aller pisser, au risque sinon de se prendre une rafale de PM Thompson. Nos chefs ont fini par confisquer les armes et les mettre sous clef pour éviter les accidents. Ces types avaient 20 ans, et leur vie était déjà derrière eux. Personne n'avait le cœur à se moquer d'eux, car nous étions tous logés à la même enseigne.

Lorsque les Allemands ont attaqué dans les Ardennes fin 1944, les pires rumeurs ont circulé : un gars d'un bataillon d'infanterie jurait ses grands dieux que « Ike » avait été fait prisonnier par des parachutistes allemands et que les Anglais rembarquaient pour rejoindre leur île. Secrètement, j'avoue m'être dit que si tout ça était vrai, la guerre ne durerait plus très longtemps pour nous. Bloqués au nord de l'axe de marche des Boches, coincés par la mer du Nord, on allait finir prisonniers, mais vivants. Au lieu de ça, on nous a envoyé plein sud pour contre-attaquer sur le flanc droit des Allemands, en plein dans une armée de *Panzer* formée de *SS* ! Hitler avait réuni ses troupes fanatisées dans ce secteur, et bien sûr, c'est sur nous que le GQG comptait pour leur botter le derrière.

[1] La ville se situe à 5 km de la jonction des frontières de l'Allemagne, des Pays-Bas et de la Belgique.

Ma compagnie a été maintenue en réserve, et, à ma grande honte (et mon grand soulagement), je n'ai rien vu de la fameuse bataille des Ardennes.
Au lieu de ça, j'ai passé deux semaines à concevoir toutes les stratégies possibles et imaginables pour pouvoir me réchauffer. L'acier des chars était gelé et il ne valait mieux pas s'endormir à bord sans prendre de précautions, autrement la peau de votre visage ou de vos mains pouvait y rester coller, et les plaies avaient alors tôt fait de s'infecter. Lorsque le moulin tournait, on passait du temps sur les grilles de la plage arrière, près des échappements pour se réchauffer : on y aspirait un air chargé de saloperies toxiques, ce qui ne nous posait pas de soucis, puisqu'on fumait en même temps : je me demande encore comment nous avons pu survivre à ce que nos poumons ont subi ! Mais ce qu'on attendait tous, c'était la patrouille de reconnaissance : non pas par goût de l'aventure ou l'exaltation du risque, mais parce que dans un tel cas, le char roulait, ce qui donnait une bonne excuse au pilote pour manipuler sans arrêt sa boite de vitesses, afin de la faire chauffer au maximum ; on avait ainsi un radiateur à l'intérieur du char pour les heures suivantes : *home, sweet home !* Je pense que les alertes déclenchant les recos ne se sont pas multipliées par hasard… »
En janvier 1945, la situation est rétablie et le saillant ardennais réduit. La 2nd *Armored Division* reprend sa marche vers leur cœur du Reich. Cette progression demeure toutefois difficile, aussi bien du fait de la météo dégradée, qui entrave les opérations aériennes au profit des troupes au sol, que de la résistance ennemie. Accrochages et embuscades se succèdent, tandis que les *Tanks Platoons* se relaient en pointe ; les unités restent en première ligne pendant 5 à 7 jours, avant d'être relevées et de bénéficier d'une remise en condition. Les engins sont révisés et les équipages « complétés » par des tankistes novices. « La théorie voulait que les *Rookies* (les « bleus ») soient ventilés dans les chars qui avaient encaissé des pertes. La vérité, c'est que personne ne voulait de ces gars à son bord, car leur manque d'expérience représentait une faiblesse évidente pour tout l'équipage. Donc, quand c'était possible, on s'arrangeait avant leur arrivée pour reconstituer des groupes d'anciens. Bien sûr, les « bleus » se retrouvaient ensemble, sous les ordres d'un chef de char lui-même loin d'être un vétéran. Et bien sûr, ils étaient les premiers à ramasser. Certains petits malins essayaient d'éviter le combat, les plus déterminés allant jusqu'à se blesser eux-mêmes, à la main ou à la jambe, en prétextant une balle perdue. Ils espéraient ainsi être rapatriés au pays. Les officiers et les médecins

avaient une technique imparable pour trier le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire identifier ceux qui avaient vraiment été amochés par l'ennemi et ceux qui s'étaient mutilés volontairement : ils étudiaient l'état du treillis près de l'impact : s'il était brûlé par des résidus de poudre, c'est que le gars s'était volontairement blessé en se tirant dessus à bout portant. Il était soigné, mais après, il partait pour des unités disciplinaires ou en forteresse militaire. Enfin, c'est ce qu'on nous disait. Moi, je n'ai jamais vu d'unités disciplinaires au front en Europe de l'Ouest. »

En mars 1945, la « Hell on Wheels » franchit le Rhin, dernier grand obstacle naturel avant les grandes plaines allemandes. La guerre tire à sa fin, et même si le danger demeure, les opérations se font moins difficiles. C'est aussi à cette époque la division perçoit des M26 Pershing pour évaluation. Joseph Parkyn s'en souvient : « Le Pershing était plus impressionnant et puissant que le Sherman, mais au point où nous en étions, pour être vraiment honnête, on s'en fichait pas mal. Les *Fritz* attendaient la fin de la guerre et nous aussi, et rare était l'équipage ennemi à vraiment vouloir en découdre. Un jour, nous avons été touchés par un obus antichar, du 50 mm, qui a rompu l'une de nos chenilles. Sans attendre que le *Pak* double son coup, nous avons giclé de « Yankee Melody » : tout le monde s'est précipité vers un bois, sauf moi. Moi, je suis parti derrière une grange, avec mon Colt défouraillé. En arrivant près du bâtiment, je suis tombé nez-à-nez avec un Allemand qui se planquait aussi, une MP-40 à la main. On a été surpris, saisis d'effroi et pétrifiés tous les deux ! On s'est regardé une poignée de secondes en se mettant en joue mutuellement, puis le gars a lentement fait un « oui » en hochant de la tête, avant de partir se cacher plus loin, en me tournant le dos. J'aurais pu l'abattre. Je n'ai rien fait. Je l'ai laissé partir. Tout ça n'avait plus de sens. Seuls les *SS* continuaient à se battre. Enfin, disons qu'ils forçaient les autres à mourir pour l'honneur d'un Reich en ruines et de son *Führer* mégalomaniaque, à commencer par les gamins des Jeunesses hitlériennes. »

◀ & ◣ Deux angles pour la même scène, montrant un *Tank Destroyer* neutralisé lors des combats pour le bourg d'Ubach, en Allemagne, dans la région de la Roer. S'agit-il d'un engin du *702th TD Battalion* organiquement rattaché à la division, ou d'une unité lui ayant été momentanément affectée, impossible de répondre d'une manière certaine, le censeur étant passé par là !

Lorsque la guerre s'achève, Jo est à bout de nerfs. Il a perdu le sommeil, fume comme un pompier, mange peu et boit beaucoup. Il rentre aux États-Unis en août 1945. Rendu à la vie civile en octobre, il entame une vie d'errance : « Je faisais 13 kilos de moins qu'à mon départ, alors que j'étais déjà un gringalet : j'avais la peau sur les os. Ma fiancée Dorothy m'avait laissé tomber pour un pilote des *Marines*, un type aux épaules larges qui sentait bon le héros de guerre. Enfermé dans ma vieille chambre d'ado chez mes parents, je ne faisais rien, à part boire, fumer et écouter de la musique. Les nuits étaient affreuses : cauchemar sur cauchemar, sueur froide. Un matin, j'ai claqué la porte, j'ai pris ma voiture et j'ai taillé la route. Je roulais sans but, je passais mon temps dans les bars, je me battais pour un oui ou un non. Je travaillais pour amasser quelques dollars, que j'allais boire dans le Comté suivant. Je ne supportais pas les films de guerre. Dans les motels miteux où j'allais, je ne parvenais à m'endormir qu'en me glissant sous le sommier, comme quand on s'allongeait sous le char pendant les marmitages des *Fritz*. J'ai perdu le contact avec les copains. Ces années de guerre ont représenté une sorte de trou noir dans ma vie. J'étais vraiment en train de sombrer, lorsque j'ai rencontré Helen, qui allait devenir mon épouse. À force de patience et d'attentions, elle m'a aidé à remonter la pente. Je lui dois tout. »

Joseph Parkyn est décédé à la fin des années 2000, quelques mois après cet entretien réalisée à distance, grâce à la magie d'Internet. En 1946 ou 1947, touché de plein fouet par le traumatisme de la guerre, Jo avait détruit ou jeté ses souvenirs militaires, photos, médailles, etc. Ses souvenirs ont donc été illustrés d'images de sa division, sur lesquelles malheureusement il n'apparaît pas. ■

▼ Avril 1945 : la guerre s'achève. Les tankistes américains (ici à bord de la dernière version du Sherman, en l'occurrence de la *7th AD*) seront bientôt démobilisés. Jo Parkyn aura alors à affronter ses démons.

TIGRES
dans la steppe

Le *SS-Ostuf.* Walter Reininghaus (*II.Zugführer*) roule à bord de son Tiger « S21 ».

LES TIGER DE LA « DAS REICH » À KOURSK
(5 - 15 JUILLET 1943)

Prévus comme de véritables fers de lance pour l'offensive d'été contre le saillant de Koursk, les Tiger devaient éliminer les points d'appui des lignes défensives adverses comme des « ouvre-boîtes ». Mais les Allemands n'en ont-ils pas trop demandé à leurs chars de rupture ? Déployés à la pointe de leur *SS-Panzer-Regiment*, les équipages des Tiger de la *SS-Panzergrenadier-Division* « Das Reich » vont connaître les mêmes fortunes et infortunes que ceux des autres unités de chars lourds engagées dans cette bataille décisive.

Par Stephan Cazenave

Sauf mention contraire, toutes photos US Nara // Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2019

PRÉLUDE À « ZITADELLE »

Depuis la reprise de la ville de Kharkov, la *Tiger-Kompanie* du *SS-Panzer-Regiment* « Das Reich » stationne près de Peressetschnaja à quelques kilomètres au nord-ouest de la métropole ukrainienne. Les *SS-Panzerschützen* poursuivent le service et un entraînement intensifs dans le cadre de l'opération d'envergure prévue aux beaux jours. En quelques semaines, la compagnie de *Panzer* lourds est à dotation complète avec quatorze *Panzerkampfwagen VI Ausf. E* Tiger après avoir reversé ses *Panzer III* au régiment. Les « lourds » ont un nouveau camouflage adapté à l'environnement printanier/estival et un nouveau codage sur la tourelle, avec un « S » (pour *« schwere » Panzerkompanie*) précédant le numéro tactique au sein de la compagnie (section, engin dans la section).

Le 3 juillet, la *schwere Panzerkompanie* commandée par le *SS-Hauptsturmführer* Herbert Zimmermann est mise en mouvement en direction du sud-est pour être rassemblée avec le *SS-Panzer-Regiment* « Das Reich » à 20 kilomètres à l'ouest de Tomarovka. L'attaque de grand style va-t-elle enfin commencer ?

Les *Panzer* sont transférés dans la nuit du 4 au 5 juillet dans une zone de mise en place au sud de la route Tomarovka-Bykovka près de la cote 222,3, puis vers la cote 228,6.

Les premières frappes de l'artillerie soviétique s'abattent sur les positions de départ allemandes dès 01h30, et pour cause : l'heure du début de l'attaque allemande est bien connue des services de renseignement de la *Stavka*. Tireur dans le Tiger « S02 », le *SS-Rottenführer* Julius Hinrichsen écrit la veille de l'attaque :

INSIGNES DU SS-PANZER-REGIMENT 2 « DAS REICH »

1

1. L'emblème de la « Das Reich », la fameuse *Kampfrune* ou *Wolfangel* (crochet de loup), est peint en jaune sur les *Panzer*, à l'avant et à l'arrière de la caisse, de début 1942 à mi-1944.

2

2. La double rune, *Doppelrune*, est l'insigne tactique apposé à l'avant et à l'arrière de la caisse pour l'opération « Zitadelle » et sera encore visible sur les engins jusqu'à la fin 1943.

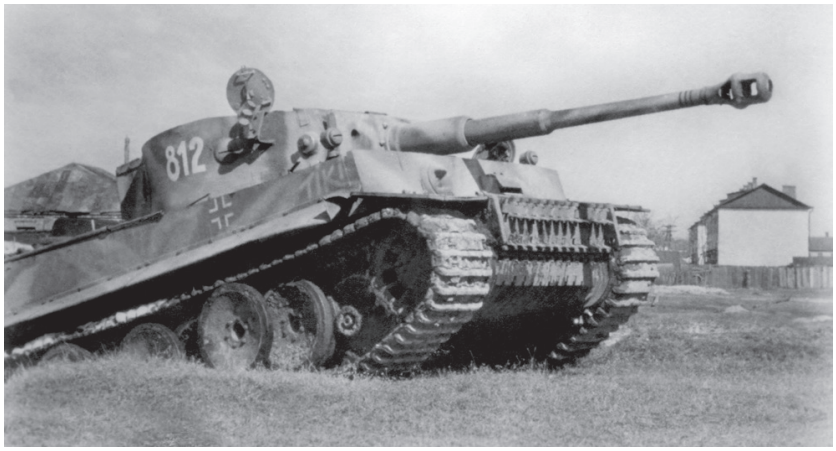
3

3. Le Diable sautant est l'emblème de la *Tiger-Kompanie* « Das Reich » *(8. schwere)/SS-Pz.Rgt. 2* rebaptisée *schwere Panzer-Kompanie*)

4

4. Un pictogramme chinois à l'avant de la caisse ou sur le côté a été apposé pour la première fois sur le Tiger du *SS-Ustuf.* Kalss, commandant de la 3e section en avril 1943. Ce signe sera peint au pochoir sur les autres engins de sa section et parfois adopté par d'autres équipages de la compagnie, vraisemblablement jusqu'à l'hiver.

▲ Juillet 1943, le « S01 » du *SS-Hstuf.* Herbert Zimmermann en mouvement. Le *Kompaniechef* est visible dans le tourelleau avec sa veste de cuir caractéristique. S. C.



◀ Très certainement le Tiger le plus connu de la « Das Reich », le 812 surnommé « Tiki » évolue ici à l'entraînement sous la supervision d'un correspondant de guerre allemand. Archives Caraktère

TABLEAU D'EFFECTIFS AU 4 JUILLET 1943

Le *SS-Panzerregiment* « Das Reich » dispose de 56 *Panzer III* (dont 8 *Befehlspanzer III*), 30 *Panzer IV*, 18 T-34 (*Beutepanzer*), 44 *StuG. III*, 10 *Marder* et 12 *Panzer VI Tiger Ausf. E* opérationnels, deux Tiger se trouvent encore à l'atelier.

▲ Revue des Tiger à la *schwere Panzerkompanie* dans le secteur de Peressetschnaja. Au premier plan, le « S32 » du *SS-Ucsha.* Baral. Les engins ont reçu le symbole de la compagnie, le « diable sautant ». S.C. via B.F.

« Le 4 juillet au soir, lecture de l'ordre du jour du *Führer* par le *Regimentskommandeur* (le *SS-Obersturmbannführer* Albin Freiherr von Reitzenstein, NDA). Nous devrons rouler comme compagnie de pointe. "*O je*" - Oh mon dieu. À 23h, nous roulons lentement jusqu'à l'arrêt du déploiement. Arrivée à 2h du matin. Faire le plein encore une fois. […] À 3h30, tout le monde tire. Le régiment de lance-fusées ouvre le feu. […] On ne comprend plus le moindre mot. À 5h45, les avions arrivent. J'en ai compté plus de 250. Le monde va bientôt s'écrouler. On saura plus tard qu'il y a eu autant d'obus et de bombes utilisés qu'en Pologne et en France. »

Le *SS-Panzerschütze* Günter Domaschke, membre de l'échelon de dépannage (*I-Gruppe*) et conducteur de Tiger remplaçant, se souvient aussi du début de l'attaque : « Tout le monde est en mouvement. Enfin, ça avance. Je reçois les instructions nécessaires du chef de char par l'interphone de bord. Du moins pour le moment. Progression dans la zone de rassemblement. Les trappes sont ouvertes. La température dans le *Panzer* est encore supportable. Lorsque vous roulez sur des bosses, le tube monte et descend. […] Qu'est-ce qui nous attend maintenant ? »

« *PANZER MARSCH !* » - 5 JUILLET 1943

Vers 03h00, dès que les troupes de choc allemandes ont neutralisé les avant-postes soviétiques, les premières unités de mêlée passent à l'attaque derrière un important barrage d'artillerie. Les progressions seront appuyées par les avions d'attaque au sol au lever du jour. Le conducteur de Tiger Günter Domaschke se souvient : « Enfin après trois heures grésille dans les écouteurs : "*Halt ! Coupez le moteur ! Faites le plein !*" Maintenant je distingue le tonnerre et le grondement du front qui semble gonfler tout autour. J'estime qu'il y a encore trois ou quatre kilomètres à parcourir pour atteindre la ligne principale de combat. Nous nous arrêtons dans une petite vallée et voyons devant nous une chaîne de collines. Derrière elle s'élève une brume gris-noir. Les copains font le plein. En attendant je me dégourdis un peu les jambes. À droite et à gauche, des *Do-Werfer* (lance-fusées) et des unités d'infanterie sur blindés de reconnaissance poussent vers l'avant. Un groupe d'artillerie a déjà pris position dans une plantation de petits pins. Ils tirent les premiers coups. »

Le *SS-Obersturmbannführer* Albin Freiherr von Reitzenstein donne le signal du déclenchement de l'assaut à ses commandants de bataillon et à la compagnie de chars lourds. Dans la tourelle de son Tiger « S01 », le *SS-Hstuf.* Zimmermann fait transmettre par radio aux douze Tiger opérationnels de sa compagnie le commandement libérateur : « Panzer Marsch ! » Les colosses de 56 tonnes démarrent en trombe et roulent rapidement en direction du nord.

Le *SS-Rottenführer* Julius Hinrichsen, tireur dans le « S02 » commandé par le *SS-Unterscharführer* Albert Ratter (*le Kompanietruppführer* [1]) se souvient du début de l'attaque : « Attaque à 4h. Quand nous sommes sur la hauteur, nous ne voyons que de la fumée et de la brume. Et une image derrière que je n'oublierai jamais. Je n'ai encore jamais vu autant de chars et de véhicules attaquer. »

L'attaque des unités de première ligne est rapidement immobilisée par les tirs de l'artillerie soviétique positionnée de la rive ouest de la Worskla et de la forêt de Shurawliny.

[1] Le *Kompanietruppführer* était un sous-officier chef de bord du second char attribué au commandant de compagnie. Le *Kompaniechef* pouvait poursuivre le combat dans cet engin de remplacement en cas d'avarie ou de destruction de son propre char.

L'attaque de la « Das Reich » s'arrête devant un premier verrou ennemi, un imposant fossé antichar au sud-ouest de Beresoff. À l'arrière du dispositif d'attaque, la progression des *Panzer* et des *StuGe* est fortement perturbée à cause de terrains détrempés et des nombreux obstacles. Pour permettre la progression des Tiger, les sapeurs-démineurs doivent ouvrir des couloirs dans les champs de mines et des points de franchissement sur le fossé antichar. Les Tiger reprennent ensuite leur mouvement. Vers 10h00, ils se retrouvent devant une hauteur qui s'étend au nord-ouest truffée de nombreux bunkers de terre et de retranchements soviétiques.
Les tirs de l'artillerie soviétique bien camouflée ralentissent l'avancée des troupes aux sols. Les Stukas doivent éliminer les batteries adverses les unes après les autres. Les *Panzer* sont souvent soumis à un déluge de feu d'armes de tous calibres à l'approche de points d'appui. Seuls les éclairs des départs de coups dévoilent les positions aux *SS-Panzerschützen*. Les Soviétiques ont admirablement bien protégé leurs canons antichars dans des bunkers de campagne, et les *Frontiviki* vont souvent laisser les Tiger s'approcher de leur position pour n'ouvrir le feu qu'à seulement 200 mètres seulement. Ces pièces antichars dites « muettes » sont très dangereuses pour les chars lourds et leurs équipages qui ne peuvent les combattre qu'après les avoir repérées à leurs départs de coup. Si les obus antichars ne pénètrent pas le blindage des Tiger, ils peuvent leur infliger d'importants dégâts (optiques, train de roulement, etc.) et blesser ou tuer par éclats les *Panzerkommandanten* se tenant souvent la tête hors du tourelleau pour mieux observer le champ de bataille. Vers 10h30, des groupes de *Grenadiere* allemands font irruption dans les tranchées et les bunkers soviétiques. La progression des engins ne reprend qu'après les tirs de neutralisation de ces positions camouflées. Un important appui de l'artillerie, des lance-fusées et des Stukas permet de neutraliser les positions d'artillerie adverses camouflées dans la forêt de Shurawliny et sur les hauteurs à l'ouest de la Worskla. Les Tiger peuvent enfin prendre la cote 220,5 à 12h00 accompagnés par les *Grenadiere* du *III./SS-Pz.Gren.Rgt.* « Der Führer ». Le soleil « pique » la peau et les *SS-Panzerschützen* doivent ouvrir les trappes pour avoir un peu d'air frais dans les compartiments de combat exigus. Le village de Beresoff est pris vers 13h30, puis vers 14h45, la *Tigerkompanie* est à environ cinq kilomètres au nord devant la cote 233,3.

Les deux clichés ci-dessus
Plusieurs vues des Tiger de la « Das Reich » progressant dans la steppe à Koursk. La *Doppelrune* à l'avant de la caisse est bien visible, tout comme le Diable sautant de la Tiger-Kompanie « Das Reich » sur la tourelle. Les *Panzergrenadiere* ne sont jamais loin afin d'assurer une protection rapprochée aux Tiger.

Panzer VI Ausf. E Tiger
SS-Hstuf. Herbert Zimmermann
schwere Panzer-Kompanie
SS-Panzergrenadier-Division « Das Reich »
Koursk, juillet 1943

◀ Le *Ltn*. Boehmer du « S13 » (il n'a pas la tête de mort de la *SS* sur son calot, mais une cocarde du Heer) se renseigne auprès des *SS-Grenadiere*. La photographie est posée pour le correspondant de guerre.

Quelques T-34 sont bien camouflés en position de surveillance. Les premiers obus des chars s'écrasent sur les blindages des Tiger du *I. Zug* à la pointe de l'attaque. Le *SS-Obersturmführer* Theiß désigne rapidement les cibles à son tireur, le *SS-Rttf.* Kurt Meyer. Le binôme tireur-chargeur dans l'équipe de tourelle « connaît la musique » : « *A antichar* » - Introduire l'obus dans la culasse, enlever la sûreté. « *Chargé !* », « *Feuer frei !* », « *Schuss ! Treffer* [2] *!* » Un premier T-34 brûle, un second est incendié par les tirs du Tiger sur la droite. Encore une poussée de 500 mètres et apparaissent à l'horizon 20, 30 peut-être 40 chars ennemis ! Des T-34 contre-attaquent ! Ils sont rapidement engagés à 1 000 mètres environ par les Tiger. La fièvre du combat monte chez les *Panzerschützen*, les obus sont chargés et tirés rapidement, les engins manœuvrés pour ne pas offrir aux *Frontoviki* une cible trop facile. Douze T-34 brûlent au bout d'une heure, la plupart touchés à mort par les obus de *8,8cm*. En face, les équipages effectuent des virages serrés pour échapper aux tirs tendus. Après plusieurs heures d'engagement, les chars soviétiques se replient, vingt peut-être restent sur le terrain en train de se consumer plus ou moins lentement. Plus d'une dizaine sont à mettre sur le compte des *Panzerschützen* de la *Tigerkompanie*. Le *SS-Uscha.* Kraml, tireur dans le « S01 » du *SS-Hstuf.* Zimmermann, le *Kompaniechef*, en revendique plusieurs à lui seul.

[2] Littéralement : Feu ! Coup parti ! Touché !

◀ Les Tiger dépassent un village ukrainien dans un vallon. S'agit-il des abords de Bykovka ? Parmi les éléments d'infanterie se trouvent des pionniers portant des troncs d'arbres pour aider au franchissement d'obstacle.

La cote 233,3 a été prise vers 16h00. Les premiers décrochages adverses sont observés en fin d'après-midi. La première phase de la bataille de chars que les équipages allemands ont tant attendue est victorieuse après la percée de cette double ligne de fortifications. La première importante ligne de positions soviétiques a finalement cédée.

En raison des difficultés de la progression des unités, le *II.SS-Pz.Korps* arrête les opérations à 21h00, la deuxième ligne ennemie sera attaquée demain. Après cette première journée de combat, la *schwere Panzerkompanie* du *SS-Panzer-Regiment* « Das Reich » revendique de nombreuses destructions de chars ennemis mais déplore aussi des pertes : plusieurs Tiger ont été immobilisés par des mines ou des coups au but d'antichar sur les trains de roulement ou les organes mécaniques sensibles. Les *Panzerschützen* sont complètement épuisés physiquement, les chargeurs exténués après avoir manipulé un nombre impressionnant d'obus de *8,8cm* et les opérations de réapprovisionnement en munitions. Après avoir remis leur engin en ordre de combat pour les opérations du lendemain, les équipages peuvent prendre un peu de repos qui ne sera que de courte durée.

OBJECTIF : LA VOIE FERRÉE !

Le 6 juillet, la deuxième ligne soviétique est attaquée à partir de 04h30 par la *SS-Panzergrenadier-Division* « Das Reich » qui doit réaliser une percée au sud-est de Jakovlevo. La position de points d'appui est défendue notamment par des champs de mines. La cote 246,3 doit être prise par le *SS-Pz.Gren.Rgt.* « Der Führer » avant tout engagement de blindés, mais elle ne tombe qu'à 11h25 seulement grâce au soutien massif de tirs tous calibres confondus.

GERHARD KAEMPF, TIREUR DANS LE TIGER « S31 »

Le *SS-Ustuf.* Alois Kalss, le chef du *III.Zug* (3e section) est assis dans l'espace de combat exigu de son Tiger « S31 » souvent avec la tête hors du tourelleau pour mieux observer les alentours. Il est *Panzerkommandant* mais aussi *Zugführer*, c'est-à-dire chef de section, aussi doit-il s'en remettre souvent aux quatre autres membres de son équipage. Son conducteur, Hagbert Hobohm est un solide *SS-Unterscharführer* de 23 ans maîtrisant parfaitement la conduite de son engin… Le tireur, le *SS-Rottenführer* Gerhard Kaempf va démontrer qu'il est un excellent tireur pendant ces journées de combat. Sa méthode pour viser ? « D'abord faire tourner la tourelle [manuellement à la manivelle, NDA], parfois aussi hydrauliquement. On ne peut utiliser l'hydraulique que quand le moteur tourne. Ensuite, il y a un volant d'élévation (ou de hausse) et un autre pour le pointage latéral [azimut, NDA] qui ont un diamètre d'environ 30 cm. Le levier de détente [sorte de gâchette pour déclencher le tir, NDA] est sur le volant de droite pour la hausse qui est placé sur l'arbre du train d'engrenage de pointage en hauteur. Le volant de pointage latéral était monté horizontalement, et était actionné avec la main gauche. Quand on devait beaucoup tourner, l'hydraulique était utilisée s'il y avait plus d'un quart de tour à faire. J'étais assez doué pour estimer les distances dans l'optique, c'était une question d'habitude. Dans le viseur, c'est autre chose que sur le terrain à l'extérieur… Je n'ai eu que rarement besoin d'une désignation d'objectif de la part de Kalss. Bien sûr il disait : il y a en un à droite ou à gauche, que c'est déjà fait. Si en tant que tireur vous attendiez au combat des désignations plus détaillées, il pouvait être déjà trop tard. C'était toujours vrai, celui qui tirait en premier était le vainqueur. Je n'ai jamais réglé une distance fixe dans l'optique. Je visais encore et encore, parce que nous étions constamment en mouvement - un *Panzer* qui ne roulait pas était déjà condamné d'avance. Si le premier tir passait à côté, le second touchait généralement. C'était une question de pratique. Je préférais tirer trop court, ensuite je voyais de combien je devais corriger. S'il allait trop loin, le deuxième coup pouvait encore passer à côté. »

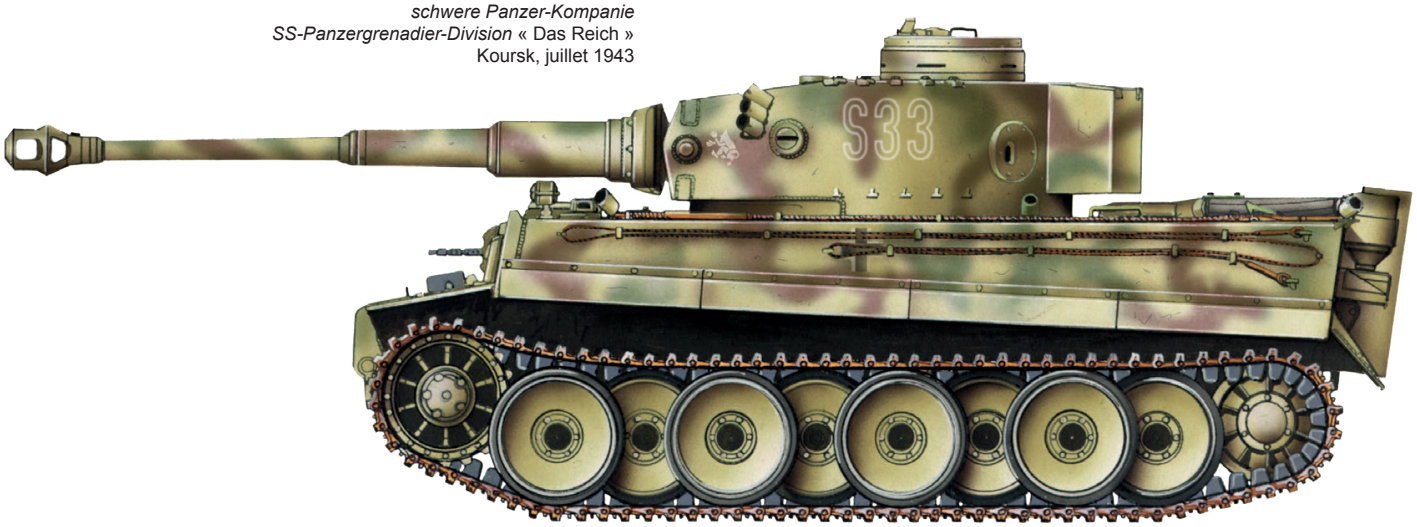
▼ Le « S11 » du *SS-Ostuf.* Philipp Theiss s'est arrêté à contre-pente. Les fatigues des combats se reflètent sur les visages des grenadiers qui ont dû neutraliser de nombreux points d'appui adverses. Bundesarchiv Bild 101III

Les *Panzer* peuvent enfin progresser sur la cote 232,0. Le *SS-Hstuf.* Zimmermann quitte le bord de son *Befehlstiger* « S01 » avec le train de roulement endommagé et prend la tête de la pointe blindée en remontant dans le « S02 ». La présence du *Kompaniechef* à bord va faire monter encore d'un cran le stress des jeunes *Panzerschützen* de l'équipage. Les Tiger doivent avancer et prendre la hauteur s'étirant devant eux le long de la voie ferrée principale Belgorod-Koursk-Orel. L'artillerie embarquée d'un train blindé soviétique intervient soudain dans la bataille. Les tirs encadrent les engins pris pour cible qui tentent de se dérober aux coups. Un Tiger du *I. Zug* est immobilisé mais les « lourds » répliquent à coups de *8,8cm*. La riposte allemande est violente, la concentration de tirs associée aux bombes des Stukas finit par incendier le train blindé qui se consumera jusqu'à la fin de la nuit. Les Tiger encore opérationnels sont arrivés maintenant près de Lutschki, où ils sont engagés par des T-34 de la 26e brigade blindée de la Garde positionnés plus à l'est. Le *SS-Rttf.* Julius Hinrichsen, tireur dans le « S02 », se souvenait : « Dans le *Panzer* du Chef avec

▲ Dans la plaine de Koursk, les Tiger sont avantagés par rapport à leurs adversaires soviétiques par leur canon de *8,8cm*, qui n'a alors quasiment aucune contre-partie soviétique. Les *Panzergrenadiere* ont creusé des positions de fortune mais les combats sont lointains : le canon du Tiger est recouvert de sa housse.

▼ Le Tiger « S01 » aux côtés d'un *Befehlspanzer III* et un *Sd. Kfz. 231 (8-rad)* lors de la bataille de Koursk. Le potentiel des Tiger est alors déjà connu des Soviétiques, qui ont eu à affronter ces premières machines quelques mois auparavant.

Panzer VI Ausf. E Tiger
schwere Panzer-Kompanie
SS-Panzergrenadier-Division « Das Reich »
Koursk, juillet 1943



le *Hauptsturmführer* Zimmermann, toujours à l'avant. Nous arrivons dans un champ de mines. Message radio : *"Blaumeisen* [3] *!"* venant de la droite. Nous tournons. » Le *SS-Sturmmann* Hans Haselböck, également à bord du « S02 » comme opérateur-radio se souvient : « Ce jour-là, nous avons d'abord combattu un train blindé […] pour ensuite tomber dans une sorte de piège au-delà du remblai de la voie ferrée dans une position russe aménagée avec des T-34 enterrés jusqu'à la tourelle. Nous avons reçu là un feu meurtrier que nous avons combattu de tous les tubes. Les cibles étaient assez petites, car on ne voyait que la tourelle avec le canon. À cause des nombreux coups sur notre engin, une odeur d'essence se répand soudain dans le véhicule : on pense qu'un tuyau a été touché et que la caisse est remplie d'essence. Cela s'avère exact car à l'éjection de la douille après le tir suivant il y a une petite détonation. Aussi vite que possible, nous sortons en plongeant à l'extérieur où nous sommes reçus par un tir de mortiers. De l'endroit d'où nous venons de quitter le véhicule, il nous reste [à faire] que quatre mètres jusqu'au remblai de la voie ferrée que nous devrons franchir en courant et en sautant. Une volée d'éclats me touche au milieu du bond et j'en prends plein le corps. Par chance, ce n'étaient pas de gros éclats, mais du moins assez gros pour me faire examiner au poste de secours principal. »

Le « S02 » a été secoué par une explosion. Était-ce une mine, un obus de char ou celui d'un canon antichar ? L'engin gît maintenant immobilisé, le *SS-Rttf.* Max Bläsing (le conducteur) et *SS-Strm.* Hans Haselböck (l'opérateur-radio) ont évacué la caisse et ont été blessés par les tirs adverses. Le *SS-Rttf.* Julius Hinrichsen écrit laconiquement dans son journal personnel : « Une détonation. Que s'est-il passé ? Le conducteur et l'opérateur-radio sont blessés. Zimmermann évacue et continue son chemin [pour monter dans un autre char du *I. Zug*, NDA]. Je retourne jusqu'au *Panzer* avec le chargeur. Plus de 200 chars sont arrêtés. L'attaque faiblit. Le Russe tire intensivement. Beaucoup de combats aériens et d'écrasements d'avions. Dans l'après-midi, l'attaque commence à repartir lentement. Nous sommes remorqués à l'atelier vers l'arrière dans la soirée. Transmission *kaputt*. Six jours d'atelier… »

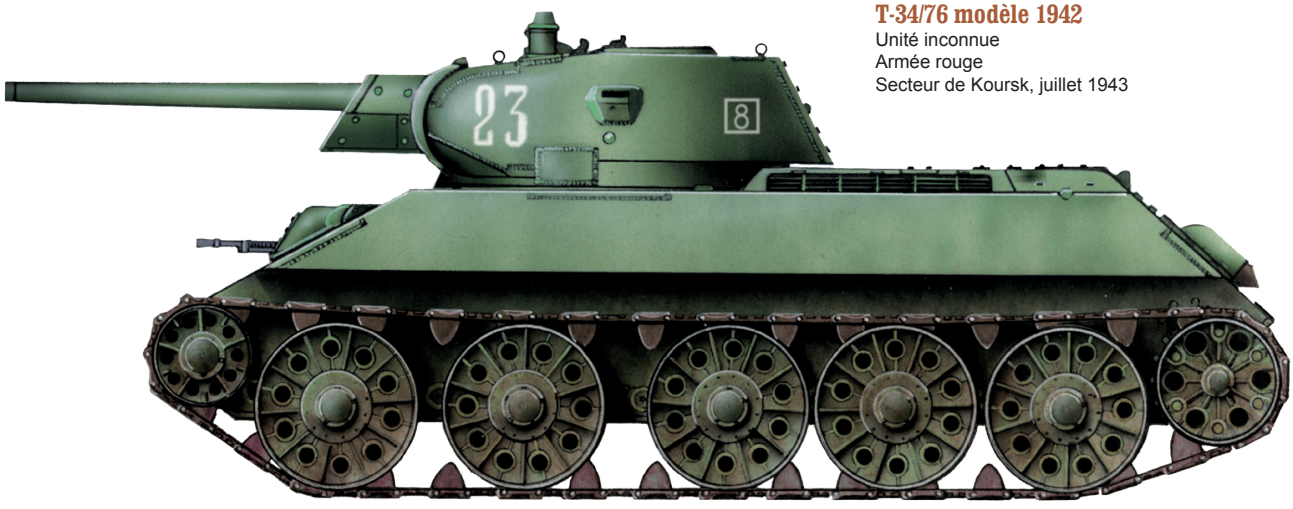
Le *SS-Hstuf.* Zimmermann est remonté dans un autre Tiger du *I. Zug* avec la ferme intention de poursuivre le combat à la tête de ses « lourds ». Douze chars soviétiques sont revendiqués comme détruits mais face à la violence des tirs défensifs ennemis, les derniers Tiger doivent se replier à couvert dans un creux de terrain. La *schwere Panzerkompanie* compte encore quatre engins opérationnels.

[3] « Mésanges bleues ! », nom de code désignant les T-34.

DEUX COMMANDANTS DE COMPAGNIE PERDUS EN DEUX HEURES

L'attaque contre les positions près de la voie ferrée Belgorod-Koursk-Orel est renouvelée le lendemain, le 7 juillet. Les *Panzer* du *SS-Panzer-Regiment* « Das Reich », appuyés par cinq ou six Tiger, attaquent avec les *SS-Grenadiere* à partir de 03h30. Teterevino est pris à 06h33. Alors que les *Panzer* poursuivent leur progression grésille bientôt une *Panzeralarm* dans les écouteurs : « *"Blaumeisen* !" À 2 heures ! » Un énième combat de chars s'engage. Plusieurs T-34 sont détruits par les obus des *8,8cm* mais les tirs soviétiques encadrent les « lourds » et font mouche à plusieurs reprises. Vers 10h00, le *SS-Hstuf.* Zimmermann sort de la tourelle de son Tiger, vraisemblablement pour donner un ordre. Un obus explose à proximité, il se tord de douleur, le bras déchiqueté par des éclats. Il est évacué au poste de secours principal le plus proche et son absence pour blessure est signalée au régiment. Le *SS-Ostubaf.* von Reitzenstein ordonne alors au *SS-Hstuf.* Lorenz, son officier adjoint, de prendre immédiatement le commandement des Tiger de la *schwere Panzerkompanie* tandis que le *SS-Ostuf.* Matzke reprend son poste de second.

▼ Nul doute que les *SS-Grenadiere* montent confiants au front, rassurés par la présence des Tiger. L'apparition de ces monstres d'acier, adaptés au front de l'Est, a un effet moral appuyé sur les soldats allemands qui ont appris à redouter les blindés soviétiques.

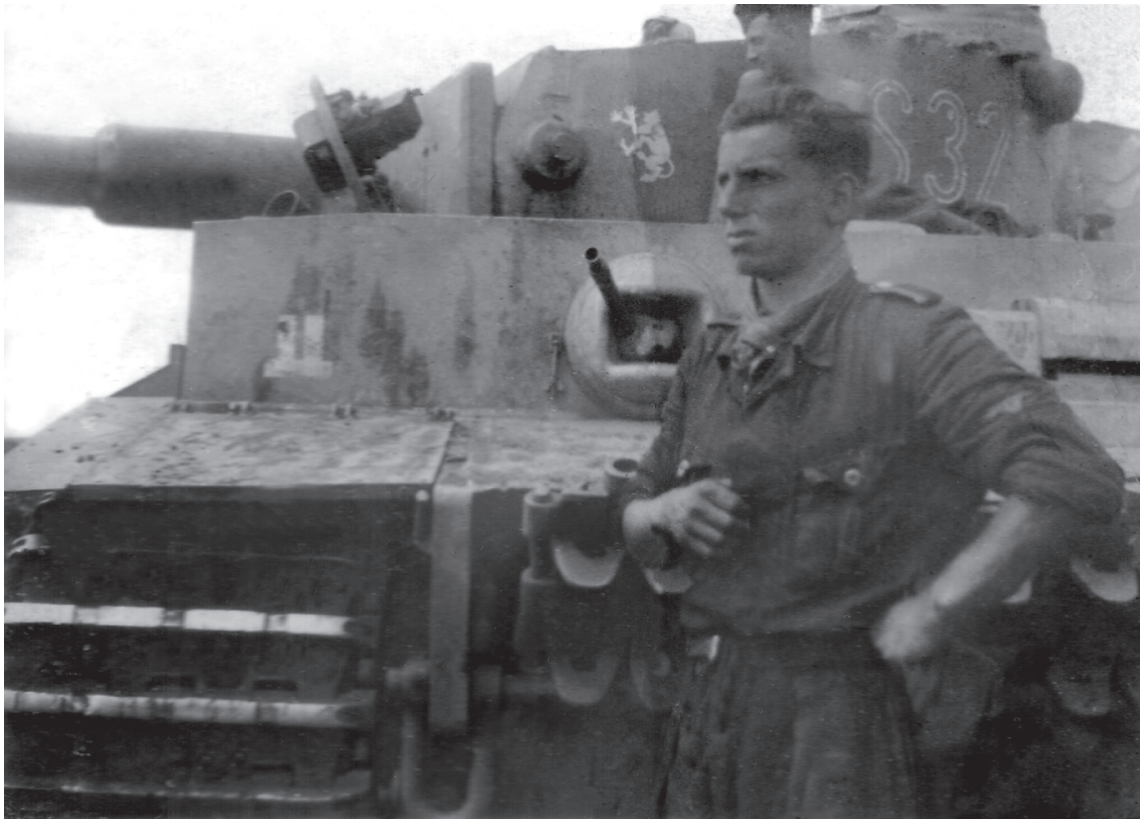


T-34/76 modèle 1942
Unité inconnue
Armée rouge
Secteur de Koursk, juillet 1943

◀ La colonne de Tiger reprend la marche après avoir fait une halte près du village pour se rassembler. Dans le tourelleau du « S11 », le *SS-Ostuf.* Philipp Theiß. Le blindage est encore dépourvu de tout impact, nous sommes au tout début de l'offensive.

▼ Le *SS-Hauptsturmführer* Karl-Heinz Lorenz né en 1917 à Hanovre est tué dans son Tiger près de la voie ferrée Belgorod-Koursk-Orel, à deux kilomètres à l'est de Kalinin. Il avait obtenu la Croix allemande en or le 17 avril 1943 alors qu'il servait comme Kompaniechef de la *2./SS-Pz. Rgt.* « Das Reich ». Il sera décoré de la *Ehrenblattspange* (barrette d'honneur) le 9 septembre 1943. S.C. via W.O.

Amené en moto side-car, le *SS-Hstuf.* Lorenz rejoint les Tiger en position près de Kalinin. Vers 10h30, une nouvelle « *Panzeralarm !* » retentit : une trentaine de blindés soviétiques sont signalés venant de l'ouest. Le *SS-Hstuf.* Lorenz grimpe dans le « S24 », l'un des trois Tiger opérationnels, et les lance à l'assaut contre le remblai près de Kalinin. Vers 12h00, les chars soviétiques se replient vers le nord après avoir perdu une dizaine des leurs sous les coups des trois Tiger. Mais le *SS-Hstuf.* Lorenz veut pousser au-delà de la voie ferrée Belgorod-Koursk-Orel, étant alors à environ deux kilomètres à l'est de Kalinin. Le « S24 » grimpe le remblai de la voie ferrée et essuie immédiatement des tirs adverses : un antichar touche la tourelle côté gauche. Le *SS-Rttf.* Gerhard Kaempf a vécu ce combat à bord du Tiger « S31 » : « Après une attaque vraiment réussie, le *Hauptscharführer* Ott [le *SS-Hscha.* Alfred Ott, NDA] est auprès de moi à bord de l'engin, alors que le *Kompaniechef* Zimmermann est blessé. […] Nous attendons ensuite pendant un long moment. Et puis Lorenz, l'ami de Reitzenstein, arrive : il vient tout juste de s'asseoir dedans que c'est reparti. On vire à gauche devant le remblai du chemin de fer. Seuls trois autres blindés nous suivent. Le mien part sur la gauche, Lorenz roule au milieu. On a remarqué que l'ennemi se trouve derrière le talus de la voie ferrée. […] Nous ne passons pas le remblai car nous aurions montré à notre adversaire notre ventre, la partie la plus faible du Tiger. Puis Ott ordonne un mouvement oblique, mais Lorenz est le premier à franchir le talus de la voie ferrée, et il se fait avoir. Nous, nous ne traversons pas le talus, mais nous nous en sommes voulus par la suite. Nous n'aurions rien pu faire de toute façon. Le Tiger a été détruit et il est mort. Je pense que deux autres de l'équipage s'en sont encore sortis, Stemann était l'un d'entre eux. » L'obus a perforé le blindage de la tourelle du Tiger « S24 » et le *SS-Hstuf.* Lorenz a été mortellement atteint à la tête, tué sur le coup. Son corps à moitié décapité a glissé sur son tireur puis dévalé vers le bas de la caisse jusque sur le *SS-Rottenführer* Stemann, le conducteur de l'engin. Le



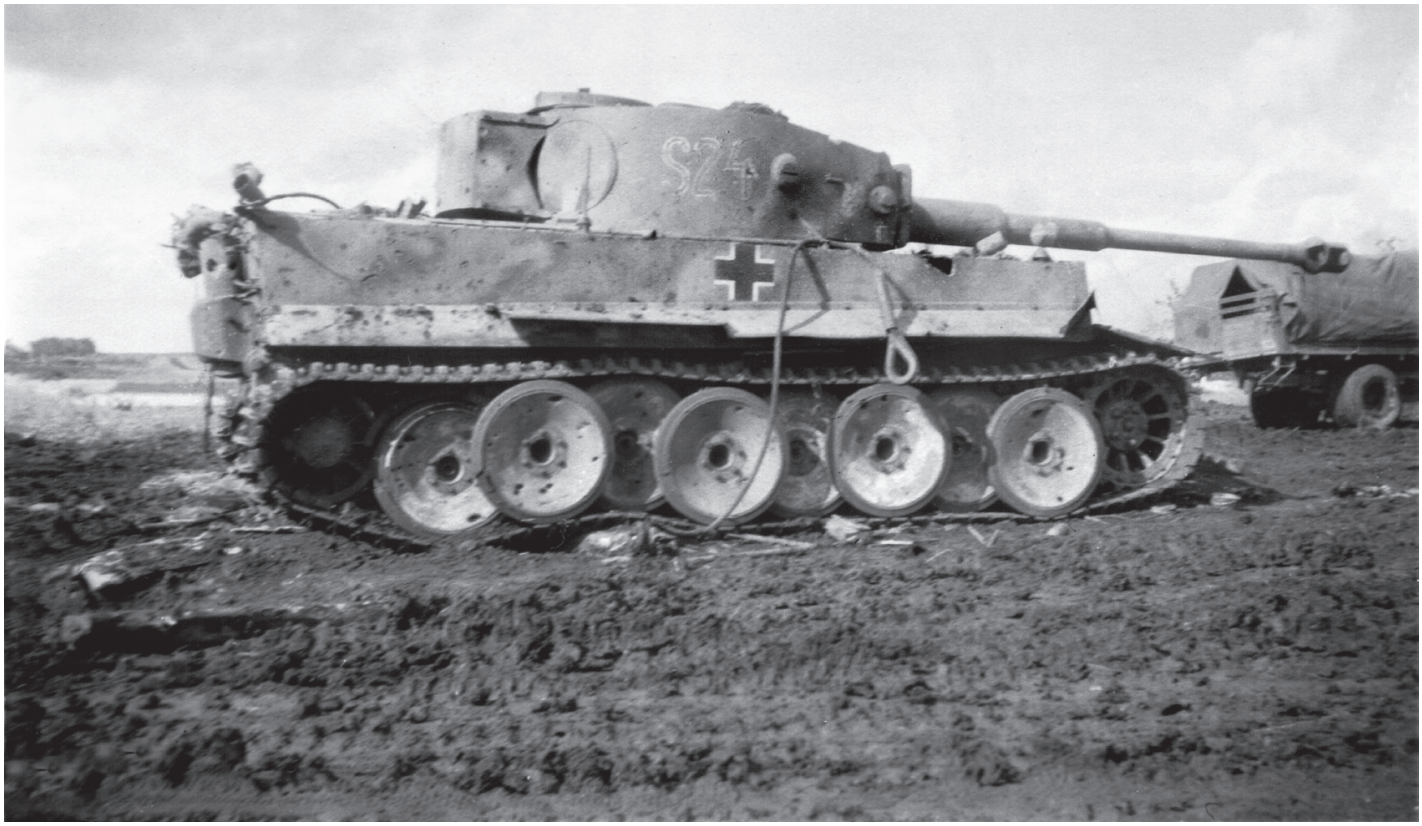
◀ Le *SS-Uscha.* Kurt Baral devant son Tiger « S32 » lors d'une pause des combats en juillet 1943. Les engins de la 3e section arboraient le signe tactique de la « Das Reich » (*Doppelrune*) peint sur la caisse à l'avant, l'emblème de la *Tigerkompanie* sur la tourelle (le fameux « diable sautant ») et le pictogramme chinois adopté par le *SS-Ustuf.* Kalss, peint soit devant sur la caisse ou sur le côté gauche de la caisse au niveau du poste de conduite. S.C.

▼ Le Tiger « S24 » a été détruit sur le remblai de chemin de fer près de Kalinin, touché par plusieurs projectiles. Un obus perforant la tourelle a tué le *SS-Hstuf.* Lorenz, un autre obus a arraché la trappe de l'opérateur-radio (tuant sur le coup le *SS-Pz.* Oschtz. Ernst Schäfer) et un troisième a certainement touché le compartiment moteur. L'engin sera remorqué vers la *Werkstattkompanie* dans la matinée où Hinrichsen, le tireur du « S02 » a pu prendre cette photo le 10 juillet. S.C. via H.H.

SS-Pz.Schtz. Günter Domaschke rapporte ce que le *SS-Rttf.* Stemann lui a alors raconté : « Le remblai de la voie ferrée est atteint. Derrière, la route est verrouillée par un barrage antichar. Je stoppe immédiatement, j'oblique à 90 degrés vers la droite et je vois toujours les larges flancs des T-34 enterrés côte à côte. Deux sont en train de brûler. Ensuite, tout se passe en quelques secondes. Un coup et une forte détonation métallique. Lumière du jour dans le compartiment de combat. Un corps s'écroule sur moi [le *SS-Hstuf.* Lorenz, NDA]. Du sang avec des bulles jaillit de sa gorge sur mon visage et mon épaule. Je pousse le corps sur le côté et le repousse pour qu'il retombe derrière mon siège. Une autre détonation de mon côté, le moteur hurle, foutu, dehors ! […] »

Le *SS-Ostuf.* Philipp Theiss qui commande le *I. Zug*, reprend le commandement des Tiger restant de la compagnie après la mort du *SS-Hstuf.* Lorenz.

Vers 16h00, la *Panzergruppe* « Das Reich » engage des chars soviétiques signalés près de Jasnaja Poljana. La voie ferrée est dépassée près de la gare de Belechino dans la soirée. À la fin de cette journée de combat, 202 chars soviétiques appartenant pour partie au 2e Corps blindé de la Garde auraient été mis hors de combat par la *SS-Panzergrenadier-Division* « Das Reich » au prix de nombreux chars perdus : il n'y a plus qu'un seul *Panzer VI Ausf. E* Tiger opérationnel.



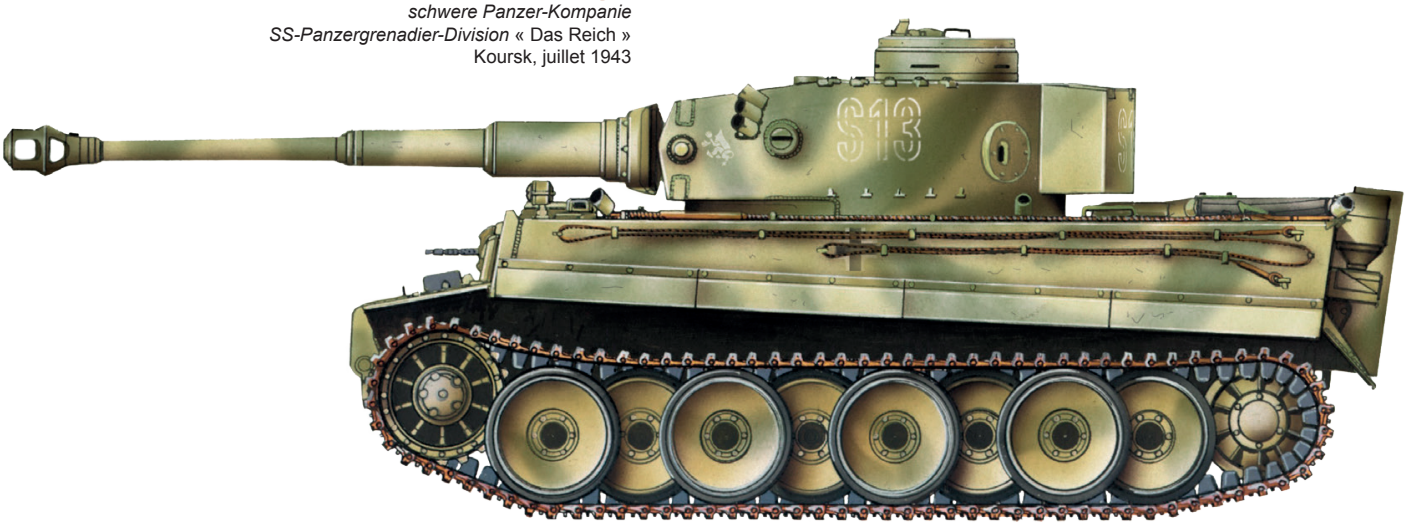
▶ Un *Panzergrenadiere* observe un des Tiger de la *schwere Panzer-Kompanie* lors de la progression dans la plaine de Koursk. Par rapport à leur temps sur zone, les Tiger ne seront pas engagés des heures durant, et seront sur la brèche pour repousser les contre-attaques soviétiques.

L'OFFENSIVE PIÉTINE

Le 8 juillet, la *Panzergruppe* « Das Reich » pousse rapidement depuis la région de Gresnoje en direction de Kotschetowka. Le temps est redevenu beau et sec. La *Stavka* engage ses réserves blindées pour tenter de juguler la percée du *II.SS-Panzerkorps*. De son côté, le 2e Corps blindé de la Garde se positionne sur la ligne Teterevino - Kalinin - Netchajevka et engage la *Panzergruppe*. Plus de 100 chars soviétiques sont repérés en direction de Teterevino, entraînant une nouvelle « *Panzeralarm !* » aux *II.* et *III./SS-Panzer-Regiment* « Das Reich ». La formation blindée soviétique est prise de flanc devant Kotschetowka et très vite des dizaines d'épaves en feu parsèment le champ de bataille.

Le lendemain (le 9 juillet), les *Panzer* du *SS-Panzer-Regiment* « Das Reich » prennent position à Oserowsldj pour faire de la maintenance, activité plus que nécessaire après quatre jours d'engagement intensif. Les équipages participent aux réparations et autres révisions puis profitent de quelques heures de calme pour prendre du repos. Dans les ateliers, les réparations sur les blindés vont bon train. La plupart des Tiger à la mécanique complexe et engagés à la pointe des formations blindées sont déjà à l'atelier depuis deux-trois jours, et ceux de nouveau opérationnels quittent l'atelier pour se positionner à proximité. Chaque équipage doit ranger les munitions et compléter la dotation d'obus, garnir de balles les bandes de munitions pour MG, faire le plein et les graissages en vue du prochain engagement.
La *SS-Panzergrenadier-Division* « Das Reich » va devoir pousser vers le nord sur la Psel pour continuer à attaquer vers le nord-ouest.
Le 10 juillet, la compagnie atelier et la section de réparation spécialisée sur Tiger dresse un bilan favorable : neuf engins sont de nouveau opérationnels à la *schwere Panzerkompanie* ! À l'heure actuelle, l'attaque du *III. Panzerkorps* vers le nord-est de Belgorod a gagné peu de terrain, ses forces blindées étant restées accrochées à plus de 20 kilomètres derrière les lignes du *II. SS-Panzerkorps* ! Le flanc droit, à découvert, s'étire dangereusement pour les trois *SS-Panzergrenadier-Divisionen*... La *SS-Panzergrenadier-Division* « Das Reich » doit porter ses efforts sur le flanc droit et, avec des détachements du *SS-Panzergrenadier-Regiment* « Deutschland », pousser progressivement en flanc-garde derrière la *SS-Panzergrenadier-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler ».

Panzer VI Ausf. E Tiger
schwere Panzer-Kompanie
SS-Panzergrenadier-Division « Das Reich »
Koursk, juillet 1943



Le lendemain, un seul Tiger est opérationnel. Les mécaniques des chars lourds trop sollicitées connaissent pour la plupart de nombreuses avaries mécaniques.

Cependant, la phase d'approche de la contre-attaque de la 5e Armée Blindée de la Garde soviétique depuis la région de Prochorowka est initiée le 12. Plusieurs attaques importantes de chars ennemis sont repoussées dans la matinée. Les *9.* et *10./SS-Panzer-Regiment* équipées de 18 (+5) T-34 de la *III.(Pz.Jg.)Abteilung* anéantissent une brigade blindée soviétique également sur T-34 ! Dans l'après-midi, deux nouvelles attaques soviétiques menées avec une centaine de chars sont effectuées de part et d'autre de Kalinin. À la fin des combats, 21 chars soviétiques gisent en flammes dans la plaine. Mais le tableau n'est pas plus beau pour le *Panzer-Regiment* qui déplore la perte d'autant d'engins sur l'ensemble de la journée. Dans la soirée, tous les Tiger sont en réparation à la *Werkstattkompanie* (compagnie atelier) qui s'est installée à Samirzy.

Le 13 juillet, les trois *SS-Panzergrenadier-Divisionen* sont confrontées à de nouvelles attaques de formations blindées soviétiques. En soirée, la *Division* « Das Reich » réussit une trouée près de Vinogradovka-Ivanovka.

Le lendemain, quatre Tiger de la *schwere Panzerkompanie* appuient la progression vers l'est de la *Panzergruppe* « Das Reich » à partir de 17h00. Ivanovka est prise après une poussée rapide d'une quinzaine de minutes. La cote 234,9 est prise à 18h25. Un combat de chars se poursuit à deux kilomètres à l'ouest de Shilomostnoje, au sud de la cote 242,1 jusqu'à la nuit. La hauteur est finalement prise à deux kilomètres vers le nord-est de Leski. L'objectif de l'attaque allemande serait de prendre Pravorot et la hauteur voisine, afin de sécuriser les opérations de la « Leibstandarte ».

À la date du 15 juillet, huit Tiger sont opérationnels. La *Panzergruppe* « Das Reich » continue sa poussée vers le nord-est pour prendre la cote 242,7 qui constituera une base de départ idéale pour poursuivre l'attaque. L'attaque est cependant immobilisée devant Pravorot, le terrain étant difficilement praticable pour les *Panzer* et les positions soviétiques sont protégées par de larges barrages de mines, un fossé antichar et des T-34 enterrés. Soudain, alors que plusieurs Tiger progressent sous les coups adverses à l'est de Vinogradovka, un obus antichar percute le tourelleau du Tiger du *SS-Ostuf.* Theiss, le commandant de compagnie. L'officier des chars a la tête arrachée par l'obus et la *schwere Panzerkompanie* perd une nouvelle fois son commandant, ce qui en fait le troisième tué en l'espace de 10 jours… Tous les officiers et chefs de section ont été blessés et deux Tiger sont immobilisés. Les chars adverses repérés sur la cote 242,7 sont engagés à grande distance mais sans confirmation de destruction. Le *SS-Ostuf.* Reininghaus, muté depuis peu à l'état-major régimentaire, reprend le commandement de la *Tigerkompanie*.

Le lendemain, le *SS-Ostuf.* Reininghaus dispose ses cinq Tiger encore opérationnels en position défensive. Mais l'opération « Zitadelle » est interrompue. La *SS-Panzergrenadier-Division* « Das Reich » va être relevée par la *167.Infanterie-Division*. Le transfert de la *schwere Panzerkompanie* doit commencer à la tombée de la nuit : direction le Mious pour un nouvel engagement ! ■

▲ En plein combat à Koursk, un Tiger (le « S24 ») vient d'ouvrir le feu. Le photographe se tient à une distance respectable du blindé... Sur la gauche se trouve une automitrailleuse BA-64 soviétique de prise, sur laquelle ont été peintes les marques de nationalité allemande mais aussi la *Doppelrune*.

▼ Impressionnante photo du « S21 » avec le *SS-Ostuf.* Reininghaus dans son tourelleau observant la ligne d'horizon obscurcie par les fumées des combats ! Plusieurs carcasses de chars en feu brûlent devant le Tiger.

▲ « *Treffer !* » Ce Tiger vient d'expédier un projectile mortel sur un blindé soviétique qui a succombé. Les adversaires des Tiger n'ont aucune chance à cette distance... Bundesarchiv Bild 101III

◀ Le calme avant la tempête... Le « Tiki » est photographié lors d'une prise d'arme avant que l'unité ne soit transférée directement au combat pour l'opération « Zitadelle ». Archives Caraktère

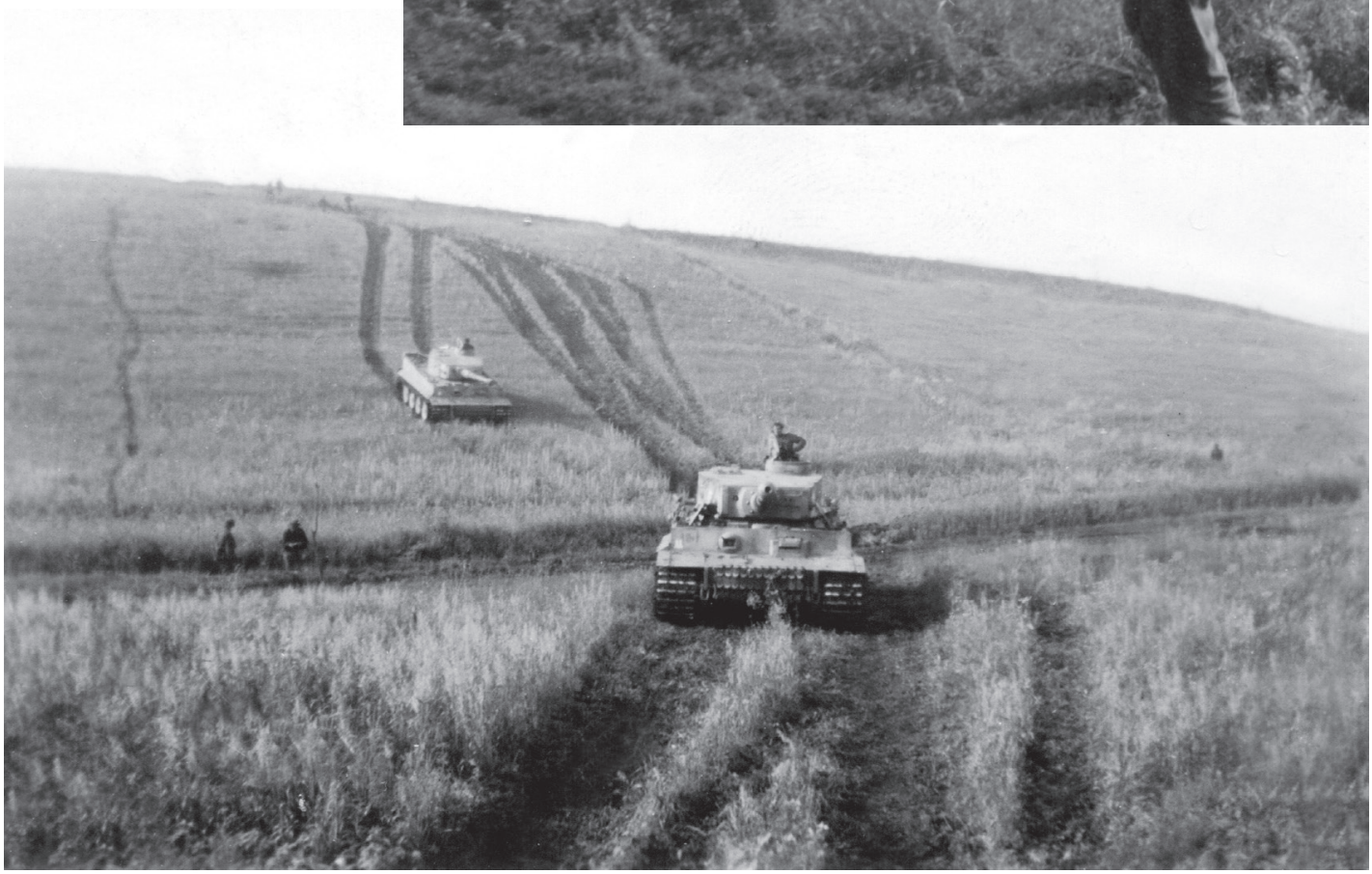
▶ La bataille de Koursk permet aux Landser de davantage s'habituer à la présence des Tiger sur le champ de bataille... et de finir de les convaincre de l'utilité de ce blindé pour la réduction des résistances soviétiques.

▼ En plus de la BA-64 de prise, bien d'autres véhicules soviétiques participent à la bataille de Koursk mais côté allemand, comme ce T-34/76 modèle 1943. Les marques de nationalité sont - logiquement - plus grandes sur ces blindés, et l'équipage a peint une croix gammée sur une des trappes de tourelle pour ne pas subir de tirs amis de la part de la *Luftwaffe*.

◀ Le « S21 » du *SS-Ostuf.* Walter Reininghaus, le chef du *II. Zug*, dans les rues de Kharkov. S.C.

▶ Un *Panzergrenadiere* progresse loin des combats au côté d'un *Panzer*... Se doute-t-il que l'opération « Zitadelle » va être un échec lourd de conséquences pour le *III. Reich* ?

▼ Deux Tiger du *III. Zug* du *SS-Ustuf.* Kalss en mouvement sur une contre-pente. Bien visible à l'avant, le monogramme chinois « porte-bonheur » porté par tous les Tiger de sa section.



LES PANTHER DE LA NUIT

DERNIER COUP DE GRIFFE DE LA « CLAUSEWITZ » !

15 avril 1945, 01h30. La guerre est presque terminée mais les soldats britanniques de la *46th (Highland) Infantry Brigade* de la *15th (Scottish) Infantry Division* faisant une pause dans le village de Stadensen, en Basse-Saxe, sont réveillés en sursaut par des bruits de combat. Des Panther utilisant le système infrarouge Sperber et des *StuG. III* de la *Panzer-Division* « Clausewitz » se sont engouffrés dans les rues du village et tirent à tout bout de champs sur les véhicules britanniques alignés…

Par Loïc Becker

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2019

LA PROGRESSION AU CŒUR DU *REICH* !

Alors que les Alliés sont entrés en Allemagne à l'Ouest depuis quelques mois, la résistance allemande se fait de plus en plus ténue. Le *VIII Corps* britannique, lui, a pour ordre de foncer vers la ville d'Uelzen, en Basse-Saxe, pour ensuite gagner un passage au-dessus de l'Elbe. La situation des forces allemandes face aux Anglo-Américains est en fait catastrophique : au début du mois d'avril 1945, le *Heeresgruppe B* du *Generalfeldmarschall* Walter Model est encerclé dans ce qui va devenir la poche de la Ruhr. La *1st US Army* de Courtney Hodges et la *9th US Army* de William Simpson ont alors fermé la nasse sur plus de 320 000 hommes – de qualité variable, il est vrai. Plus que la perte de presque un demi-million de combattant, c'est surtout la perte du bassin industriel de la Ruhr qui est un choc pour le Reich. Cloîtré dans un Berlin bombardé depuis plusieurs mois, Hitler perd toute notion de ses forces, leurré par des renseignements erronés ou sciemment émis par ses derniers séides cherchant à ne pas le contrarier. C'est ainsi qu'il décide de monter une opération de désencerclement des troupes de Model, permettant ainsi – selon lui – de rétablir une ligne de front à l'ouest le temps de défendre Berlin. En fait, cette opération est impossible, et pour cause : en avril 1945, il y a moins de 700 000 soldats allemands à l'ouest, quelques centaines de véhicules blindés, mais surtout seulement onze *Panzer IV*, 24 Panther (dont certains équipés du dispositif de visée nocturne Sperber), 20 Tiger et à peine plus de 60 *StuG. III* selon Thomas Anderson. Il va sans dire que les Allemands n'ont plus les moyens de lancer des contre-attaques d'envergure alors qu'en face le *21st Army Group* de Montgomery aligne près de 800 000 hommes et 4 500 blindés… De plus, les troupes fraîches et expérimentées ne sont plus que chimères ; le potentiel offensif allemand étant alors bien émoussé. Malgré tout, une dizaine de divisions allemandes sont réquisitionnées pour une poussée vers la Ruhr… parmi elles se trouvent une toute nouvelle formation, la *Panzer-Division* « Clausewitz ».

▲ Un Comet du *2nd Fife and Forfar Yeomanry* (*11th Armoured Brigade*) s'apprête à traverser la Weser en Allemagne au début du mois d'avril 1945. Le niveau de délitement de la Wehrmacht est tel que certaines unités alliées couvriront plusieurs dizaines de kilomètres en moins d'une journée. IWM

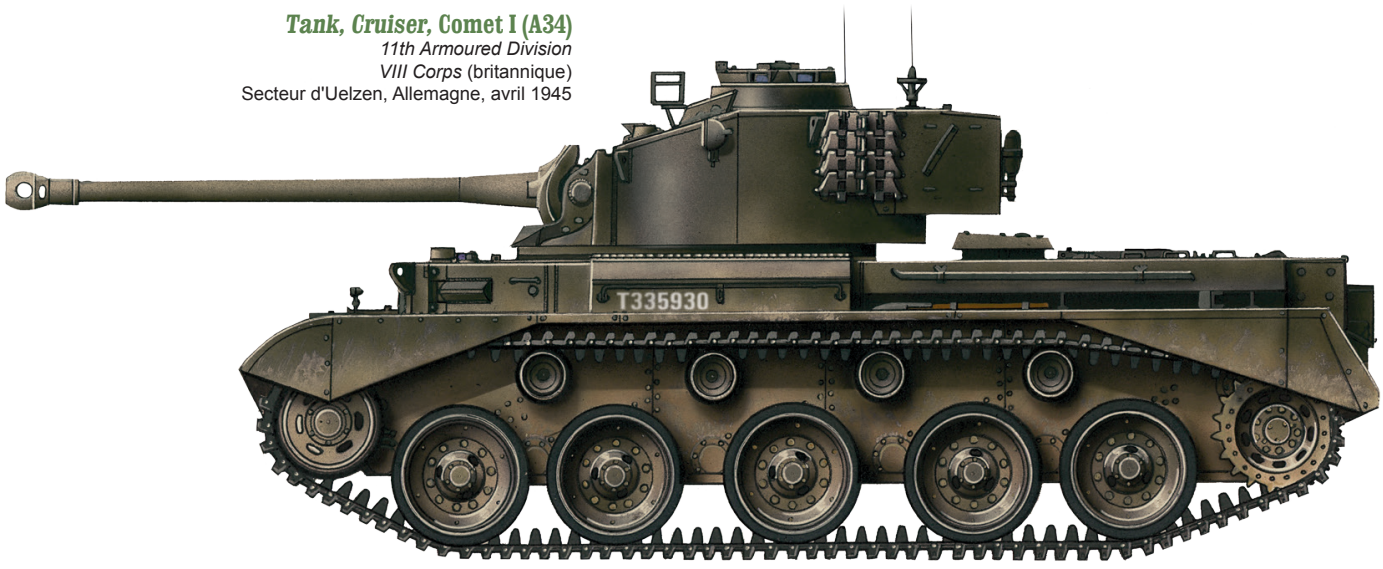
▲▲ Un des très rares clichés du dispositif de vision nocturne Sperber installé sur un Panther *Ausf. G*. L'appareil destiné à être utilisé est installé sur le tourelleau : le *Bordführer* doit ainsi l'employer le buste en dehors de la tourelle, ce qui théoriquement est moins dangereux de nuit que de jour. DR

◀ Le franchissement de fleuves, auparavant une gageure et très dangereuse, n'est presque qu'une formalité à partir du mois de mars 1945 en Allemagne. Après la prise du pont de Remagen, la plupart des cours d'eau ne sont plus défendus, ou alors très peu, par les troupes allemandes.
Sauf mention contraire, toutes photos Archives Caraktère

UNE NOUVELLE *PANZER-DIVISION*

Cette unité est la toute dernière *Panzer-Division* du *III. Reich* à être créée le 4 avril 1945. Si elle doit être d'abord nommée *45. Panzer-Division*, c'est *Panzer-Division* « Clausewitz » qui est finalement choisi lors de sa formation à Lauenbourg/Elbe. L'unité est confiée au *Generalleutnant* Martin Unrein [1], auparavant à la tête de la *14. Panzer-Division* et du *III. SS-Panzerkorps* ayant combattu à Kharkov et Tcherkassy. À l'inverse de l'état général des troupes allemandes en ce mois d'avril 1945, la *Panzer-Division* « Clausewitz » semble privilégiée puisqu'elle récupère une brigade de réserve de la *Panzer-Division* « Großdeutschland », une unité de la *Panzerübungsschule* Putlos ainsi que des éléments de la *Panzerbrigade 106* « Feldherrnhalle ». Toutes ces formations disposent d'un encadrement composé de vétérans ayant été assignés aux unités d'école – la « Clausewitz » est donc bien loin d'être une unité formée de conscrits sans expérience. Avant même d'avoir reçu tout son équipement [2], la « Clausewitz » est attachée au *XXXIX. Panzerkorps* du *General der Panzertruppe* Decker, devant lui-même faire la jonction dans le massif du Hartz avec d'autres troupes afin de soulager la pression sur la poche de la Ruhr. Le matériel – une trentaine de *StuG. III*, dix Panther, dix Panzer IV et quelques Jagdpanther – n'arrive qu'au compte-gouttes et ne permet pas d'atteindre la dotation théorique de l'unité. Surtout, les véhicules fournis sont souvent tirés des usines où ils ont été renvoyés pour défauts de fabrication ou pour réparation,

▲ Un Panther *Ausf. G* évolue parmi les ruines d'un bourg allemand. L'équipage a disposé des patins de chenilles sur le flanc de la tourelle afin de s'offrir un peu plus de protection. Son canon de *7,5cm* est encore dangereux pour la plupart des chars alliés, mais sa munition manque de puissance pour traiter les cibles « molles ».



Tank, Cruiser, Comet I (A34)
11th Armoured Division
VIII Corps (britannique)
Secteur d'Uelzen, Allemagne, avril 1945

certains « naviguant » entre formations allemandes. Le bilan général en équipement est lui aussi catastrophique puisque seuls 20% de ses véhicules sont effectivement arrivés, moins d'un sur quatre disposant de moyens de communication en état de fonctionner. Enfin, la logistique n'est pas épargnée : dans un Reich en pleine décrépitude, le ravitaillement en munitions et en carburant est aléatoire – et bien souvent les denrées commandées n'atteignent pas la « Clausewitz ».

Au 10 avril, le *Generalleutnant* Unrein et ses hommes se trouvent près d'Uelzen, petite localité située à une centaine de kilomètres au sud-est de Hambourg, en tant que réserve opérationnelle de la *12. Armee* du *General der Panzertruppen* Walther Wenck. Cette halte est nécessaire pour attendre les derniers retardataires, aussi bien des hommes que du matériel, et les jeunes *Panzermänner* n'ont aucune expérience véritable du feu. Le temps gagné permet aux hommes de se familiariser avec leur matériel mais aussi avec leurs camarades ; les vétérans en profitent pour tenter de « cimenter » les différentes unités, tâche difficile au vu de la diversité des profils…

Sans le savoir, les hommes de la *Panzer-Division* « Clausewitz » se trouvent non loin des troupes britanniques qui ont décidé de foncer vers Berlin après la fermeture de la poche de la Ruhr. Le dispositif du *Field Marshall* Montgomery est clair : la *2nd British Army* se charge de la côte balte (et de la capture de Brême et d'Hambourg) tandis que les Pays-Bas sont passés au peigne fin par la *1st Canadian Army*. Le flanc droit de la *2nd British Army* est défendu par le *VIII Corps* britannique (*Lieutenant-General* Evelin Barker) qui englobe notamment les *11th Armoured Division*, *15th (Scottish) Infantry Division* et *6th Airborne Division*. Très vite, lors de leur progression, les Britanniques se sont rendus compte qu'un nœud important de communication entre Hambourg et Berlin se trouvait à leur portée : la ville d'Uelzen. La capture en incombe à la *15th (Scottish) Infantry Division*, qui sera soutenue par la *6th Guards Tank Brigade*, mais les officiers britanniques sont loin de se douter qu'une division allemande est en réalité non loin de leurs positions, bientôt prête à contre-attaquer… Leur progression est connue des Allemands, qui réalisent très vite que le *XXXIX. Panzerkorps*, alors toujours en cours de rassemblement, est gravement menacé. Pour contrer les Britanniques, seule la *Panzer-Division* « Clausewitz » est disponible, et Unrein reçoit très vite l'ordre de se porter au sud d'Uelzen pour infliger un coup d'arrêt aux Britanniques.

▲ Des fantassins britanniques progressent dans une ville allemande le 3 avril 1945. Certaines unités allemandes décident de faire des barouds d'honneur mais la supériorité numérique des Britanniques - et parfois matérielle - met très vite fin à ces tentatives. IWM

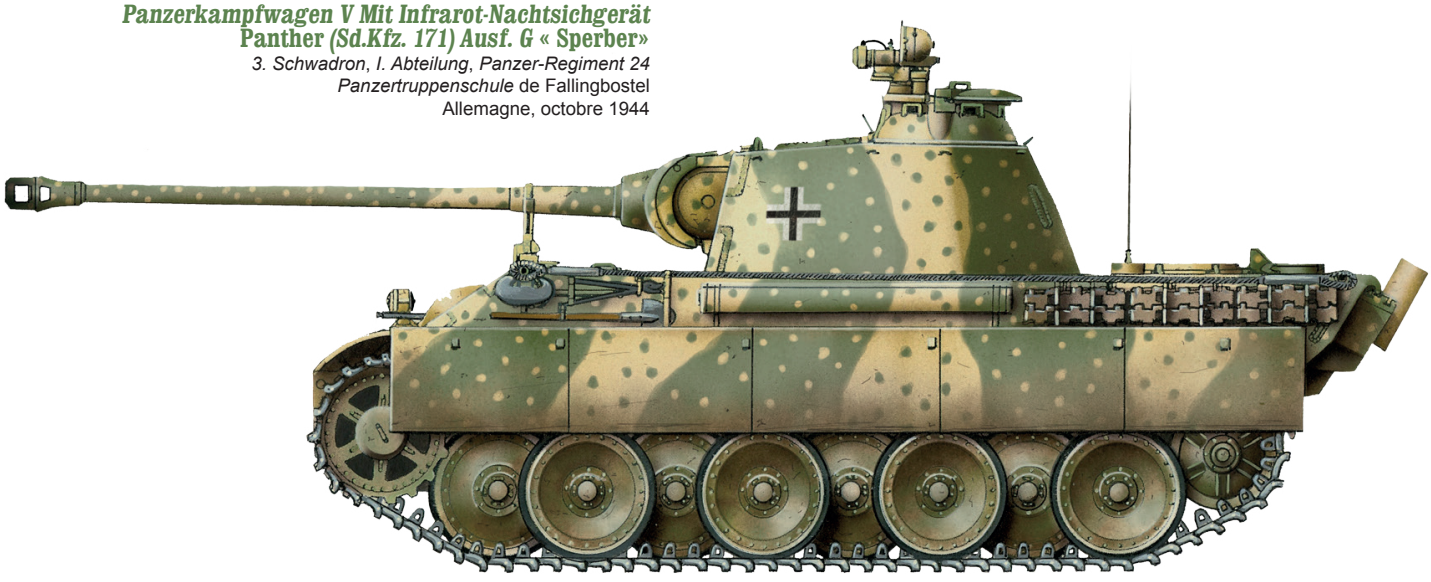
Branle-bas de combat dans la campagne allemande : grisés par la volonté de combattre, les *Panzermänner* sautent dans leurs blindés dès qu'ils reçoivent leurs ordres. On bat aussi le rappel des véhicules, qu'ils soient blindés ou non. En l'espace de quelques heures, 20 blindés, 10 *StuG. III* et environ 80 *Sd. Kfz. 251* sont sur le pied de guerre. *Panzermänner* comme *Panzergrenadiere* sont prêts à traverser le village pendant que le reste de la division arrive ou termine les réparations sur les véhicules. Le temps presse, et Unrein a reçu des instructions claires à ce sujet : chaque minute qui passe condamne un peu plus le *XXXIX. Panzerkorps*. C'est donc un premier groupe qui est envoyé au sud d'Uelzen se confronter aux Britanniques.

Dans son rapport, le *Generalleutnant* Unrein précise que le 12 avril, ses blindés infligent un grave revers à une division blindée britannique et obligent l'infanterie d'accompagnement à se replier. Or, il semblerait qu'Unrein ait plutôt souhaité s'attirer les bonnes grâces d'Hitler car la *6th Guards Tank Brigade* ne mentionne aucune perte pour cette journée dans son historique… ni même d'attaque allemande ! En fait, les Britanniques sont légèrement plus au sud-ouest, et capturent la ville de Celle ce jour-même, travaillant main-dans-la-main avec des troupes américaines du *XIII Corps*.

[1] Décoré de la *Ritterkreuz* à la date du 10 septembre 1943 puis de la *Ritterkreuz mit Eichenlaub* le 26 juin 1944.

[2] À tel point que les premières recrues ont du mal à être nourries, les rations n'arrivant pas à cause de la bataille d'Hambourg.

Panzerkampfwagen V Mit Infrarot-Nachtsichgerät Panther (Sd.Kfz. 171) Ausf. G « Sperber»
3. Schwadron, *I. Abteilung*, *Panzer-Regiment 24*
Panzertruppenschule de Fallingbostel
Allemagne, octobre 1944



UELZEN DANS LE VISEUR

Le lendemain, le 13 avril 1945, la *227th (Highland) Infantry Brigade* du *Brigadier* E. C. Colville progresse au sud-ouest d'Uelzen, capturant les villages de Suderburg, Holxen et Hamersdorf. Le paysage est propice aux mouvements de blindés avec ses champs à perte de vue et quelques groupes d'habitations. De leur côté, les Allemands n'ont pas les moyens ni l'envie de défendre ce secteur : près de 800 soldats et officiers, principalement des fuyards, tombent entre les mains des Britanniques tout au long de la journée. À l'ouest d'Uelzen, ce ne sont que quelques 400 hommes avec une paire de *Flak 36* de *8,8cm*, quelques pièces d'artilleries et moins d'une dizaine de *StuG. III* qui tentent de s'opposer aux Alliés. Comme les deux belligérants commencent à se rendre compte qu'ils sont plus proches l'un de l'autre qu'ils ne le pensaient, l'état-major allemand ordonne au *XXXIX. Panzerkorps* de cesser ses préparatifs et de frapper en direction du sud depuis la région d'Uelzen, notamment vers Hanovre : le but de la manœuvre est de frapper les Américains sur leurs arrières, puis rejoindre les troupes allemandes dans le Hartz. Unrein, en planificateur avisé, a envoyé des éclaireurs vers le sud, et sait ainsi que les défenses alliées semblent peu implantées aux alentours de Langenbrügge, au sud d'Uelzen. Une attaque sur ce village permettrait de pousser vers la prochaine grande agglomération, Wolfsbourg… Reste une inconnue de taille : comment vont réagir les troupes britanniques au sud de Brême ? Au vu de la faible puissance militaire allemande du secteur, une contre-attaque pourrait aisément piéger le *XXXIX. Panzerkorps*.

Le 14 avril au matin, le pire scénario envisagé par Unrein démarre : à 6h00, la *227th Infantry Brigade* (*Highland Light Infantry*) s'élance vers Weesen, petite localité au sud-ouest d'Uelzen, soutenue par le *4th Battalion* des *Coldstream Guards*.

▲ Halte dans un village allemand qui a souffert des combats pour ces tankistes britanniques, dont les Churchill sont stationnés sur la gauche de la photographie. Ces blindés excellent dans leur rôle de support d'infanterie bien que leur canon n'est pas le plus apte à combattre les *Panzer*. IWM

▼ À la fin du mois de mars 1945, l'opération « Varsity » voit des troupes britanniques soutenir leurs homologues américains. La présence de *GIs* sur ce Churchill montre bien les grandes dimensions de ce véhicule. Archives Caraktère

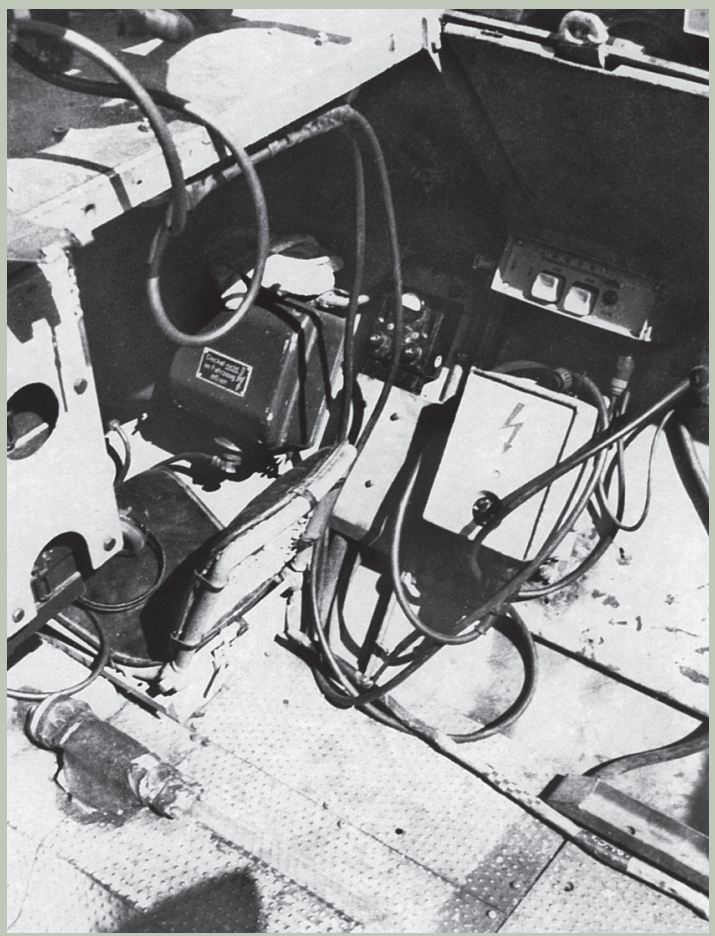
LE SPERBER

Le matériel de vision nocturne coûtant particulièrement cher en terme de ressources industrielles, il n'est prévu d'en doter que le *Bordführer* du *Panzer V*. Le cahier des charges impose trois spécifications majeures : le dispositif devra être en mesure d'acquérir des cibles, il devra autoriser au chef de char une vision sur 360° depuis son tourelleau, et enfin il devra lui permettre de donner au pilote ses instructions pour guider l'engin.

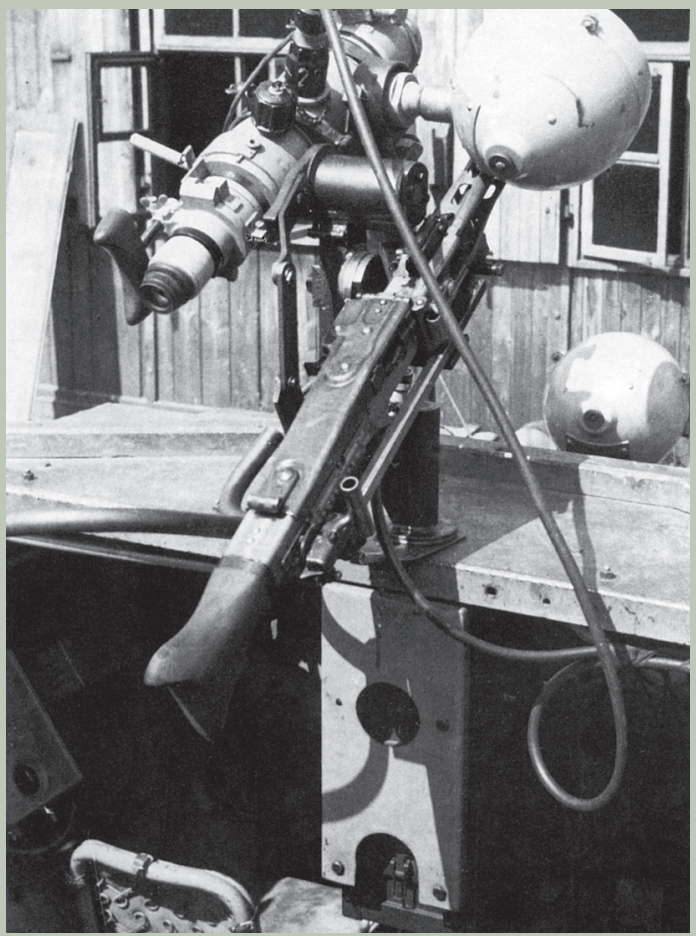
Les recherches du Dr. Gaertner et son équipe d'ingénieurs aboutissent, en 1944, à la mise au point d'un système de vision nocturne dérivé du FG 1253. L'appareil consiste en un projecteur de *20cm* et un convertisseur *Biwa* FG 1250 monté à droite de celui-ci. L'*Infrarot-Scheinwerfer* de *20cm* a une puissance de 200 watts, le convertisseur d'image ayant une longueur focale de 90 mm et disposant d'un champ de vision de 30°. Baptisé « Sperber » ou « épervier », l'engin sera par la suite aussi désigné « *Lösung A* » (Solution A) car une variante verra le jour durant les derniers mois du conflit, version sur laquelle nous reviendrons.

Construit par les sociétés AEG et Leitz, l'ensemble prend place sur le tourelleau du *Bordführer* : le phare infrarouge et sa lunette réceptrice sont montés sur un pied, lui-même fixé sur une tablette orientée à midi à l'intérieur de la coupole, en lieu et place du support de la MG-34 antiaérienne. Un dispositif soudé sur l'arceau intérieur de l'ouverture permet au chef de char de faire librement pivoter le système sur 360° autour du tourelleau. Le « Sperber » doit être démonté de jour car, au vu de l'urgence de la situation, un appareil intégré dans le compartiment de combat n'a pu être développé. Un coffre blindé, soudé en lieu et place du casier de rangement situé à droite du compartiment moteur du Panther, contient les équipements auxiliaires nécessaires au FG 1250. Le « Sperber » fonctionne grâce à une batterie de 12 volts qui alimente un transformateur portant le courant à 17 000 volts pour le *Biwa*. La pile ne fonctionnant que quatre heures, elle est elle-même alimentée par un générateur électrique GG 400 de 400 watts.

▲ Ce *Sd.Kfz. 251* est un engin bien énigmatique : son marquage d'usine le désigne comme un *Sd.Kfz. 251/20* « Uhu », or il est dépourvu du projecteur de 60cm (bien qu'équipé des marchepieds latéraux) mais est armé d'une MG-42 munie d'un FG 1250 !



▲ Vue de l'intérieur d'un *Sd.Kfz. 251/1* « Falke » mettant particulièrement en évidence le système de visée infrarouge de la mitrailleuse MG-42 du bord.

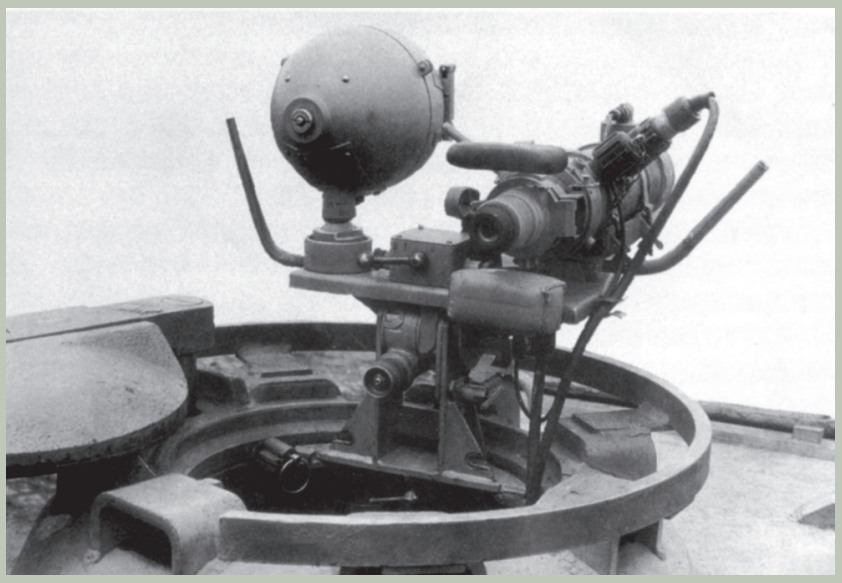


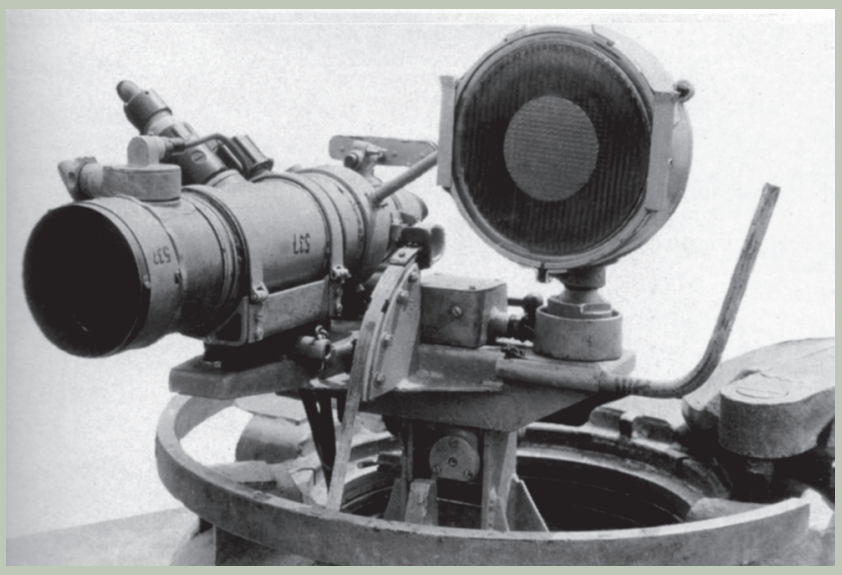
▲ La mitrailleuse MG-42 de bord est pourvue d'un projecteur de 20cm et d'un viseur FG 1250.

Ces deux derniers appareils reposent sur un support fixé dans la partie arrière droite du compartiment de combat du *Panzer V*, aux dépens du râtelier vertical de trois obus de *7,5cm*, d'une section du plancher et du capot de l'amortisseur arrière. En opération, le *Bordführer* se sert de son équipement infrarouge « Sperber » pour guider son pilote qui ne peut guère voir au-delà de 100 mètres de nuit. Ce dernier conduit donc à l'aveugle, en écoutant les ordres fournis par son chef de char qui lui désigne la route à suivre et les obstacles à éviter. Afin de ne pas voir défiler trop rapidement les objets lors des déplacements ni d'entraver son appréciation des distances et, par conséquent pour lui permettre de donner des ordres clairs au pilote, le grossissement de la lunette FG 1250, manipulée par le *Bordführer,* est limité à x 1,2. Ce type de manœuvre requiert évidemment un entraînement assidu, ce qui sera loin d'être le cas en des temps de plus en plus difficiles pour la *Wehrmacht*. L'emploi du « Sperber » en conditions de conduite évoqué, comment l'équipage du Panther opère-t-il en cas de rencontre avec l'ennemi ?

Tandis que le *Panzer* avance, le *Bordführer* scrute le terrain avec son système infrarouge à la recherche de sa cible. Lorsqu'un char adverse est repéré, il transmet aussitôt ses instructions au *Richtschütze* ou tireur : via l'*Intercom*, voire des petites tapes de la main ou du pied sur l'épaule, il lui indique de quel côté orienter la tourelle du Panther. Sa tablette pointée à midi et la cible acquise dans le viseur FG 1250, le chef de char évalue la distance séparant son *Panzer* de l'engin ennemi et, lorsqu'il est sûr de celle-ci, transmet les hausses en site et en azimut au *Richtschütze*. Ce dernier répète les coordonnées afin de signifier qu'il les a bien comprises, les affiche et fait feu dès que le *Bordführer* lui en donne l'ordre. Pour limiter la détection au moment du tir, le Panther utilise des obus spéciaux réduisant la lueur des départs des coups.

Malgré toute l'avancée technologique qu'il symbolise, le système « Sperber » présente un nombre important de faiblesses. En premier lieu, la portée réduite de





▲ Les deux photos ci-dessus :
Le système de vision infrarouge « Sperber », ici monté sur le tourelleau du chef de char du Panther, se compose d'un I*nfrarot-Scheinwerfer* de 20cm et d'une lunette Biwa FG 1250. La seconde photographie met en évidence la manette dont se sert le chef de bord pour faire pivoter le système en élévation, ainsi que la bandelette métallique reliée verticalement à la hausse du Biwa, un dispositif destiné au *Richtschütze*. Sur la première, l'on aperçoit les cales rembourrées permettant au *Bordführer* d'apposer son menton et son front pour viser au travers du FG 1250.

◀ Cette BMW 326, appartenant probablement à la *Panzer-Lehrversuch-Kompanie* « Fallingbostel », est munie d'un système de conduite infrarouge. Notez que la vitre du conducteur doit être relevée pour permettre l'utilisation de l'appareil.

◀ Quelques semaines après la guerre, un soldat britannique « teste » un exemplaire capturé du *Sturmgewehr StG-44* « Vampir ». Du moins, il l'épaule seulement pour le photographe car l'arme est dépourvue de chargeur et le capuchon de protection du viseur infrarouge ZG 1229 est en place. Le système « Vampir » porte à une distance de 100 mètres. IWM

l'*Infrarot-Scheinwerfer* de *20cm*, seulement 400 mètres de nuit et par temps clair, ne permet pas de tirer pleinement profit des performances de l'excellent *KwK 42/L70* de *7,5cm*. En outre, force est de constater que ce dispositif nécessite une obscurité quasi-totale et qu'il ne fonctionne qu'en de bonnes conditions météorologiques. Enfin, dernier souci, et non des moindres, comme tout appareil issu de la technologie de pointe, le « Sperber » est fragile, le tube cathodique du *Biwa*, en particulier, étant sujet à de fréquents dommages mécaniques. Si l'on ajoute à cela le fait que l'utilisation du système expose dangereusement le *Bordführer* en dehors de sa tourelle lors des combats, disposition compensée par la protection relative que lui offre la pénombre en le dissimulant des tireurs ennemis, le « Sperber » cumule les inconvénients.

Les tous premiers essais sont menés à la fin de 1943 sur des Panther acheminés pour l'occasion à la *Panzertruppenschule* de Fallingbostel, près de Hanovre. Ces évaluations se traduisent par des exercices de conduite et d'acquisition de cibles qui s'avèrent suffisamment concluants pour que l'*Oberkommando des Heeres* ordonne le montage du « Sperber » sur un petit nombre de Panther, à partir d'août 1944. En effet, la première directive en ce sens intervient le 7 août, lorsque l'un des constructeurs du char, la Maschinenfabrik-Niedersachsen-Hannover (MNH), reçoit l'ordre de procéder à l'installation de l'équipement de vision nocturne *20cm Infrarot-Scheinwerfer*/FG 1250 à la cadence suivante : sur 50 engins en septembre, 70 en octobre, 80 en novembre et 100 en décembre 1944. Ce même jour, la société se voit livrer un exemplaire du FG 1250 devant être posé sur le Panther *Ausf. G* numéro de châssis 128520. Estimant les délais trop justes pour le mois suivant, le directoire de MNH suggère aussitôt d'équiper de la sorte 120 Panther *Ausf. G* en octobre, au lieu des 50 prévus en septembre, et 70 autres en octobre. Mais cette proposition est rejetée par l'*Oberkommando des Heeres* le lendemain, 8 août, en raison de l'aggravation de la situation militaire. Berlin exige même de la firme hanovrienne qu'elle monte le FG 1250 sur les 50 derniers *Panzer V Ausf. G* assemblés en septembre.

Confrontée à l'impatience de l'état-major de la *Heer*, MNH prévoit d'installer l'exemplaire du FG 1250 livré sur le Panther *Ausf. G* n° 128495 mais, le 4 septembre, du fait du retard de livraison de ce char, il est décidé de monter le viseur infrarouge sur le n° 128557. Ce qui est fait dès le lendemain. Puis, le 5 octobre, le constructeur reconnaît que seulement 20 Panther dotés de « Sperber » ont été produits en septembre en raison de problèmes de délai. De fait, les 30 chars restants devront sortir des chaînes en octobre. Ce mois-ci, une partie du retard est rattrapée, la cadence de production de MNH atteignant 80 *Panzer V* « Sperber ». Cependant, le 18 novembre, l'*Oberkommando des Heeres* exige, pour des raisons mal établies, que les FG 1250 ne soient posés sur aucun des Panther *Ausf. G* construits par MNH au cours du mois, ce même ordre maintenant tout de même l'équipement de 30 machines avec des systèmes de vision nocturne pour décembre. Pour l'heure, les chars prêts à recevoir ou ayant reçu le « Sperber » sont donc précipitamment re-modifiés en engins conventionnels. Le 13 décembre, MNH se voit confirmer l'ordre de monter 30 FG 1250 sur des Panther dans le mois.

Quelques semaines plus tard, l'*Oberkommando des Heeres* prend une décision importante : à compter du 15 janvier 1945, tous les Panther *Ausf. G* sortant des chaînes de MNH devront être dotés de FG 1250. Le nombre total d'engins produits jusqu'à la capitulation du *Reich* reste inconnu, d'autant que le montage de tels équipements a peut-être aussi été réalisé par des ateliers régimentaires, sur le terrain. Chaque Panther *Ausf. G* muni d'un « Sperber » est identifiable grâce à la lettre « F » suivant le numéro de châssis de l'engin. Par ailleurs, nombre d'entre eux ont été équipés à partir d'octobre 1944 des *Flammenvernichter*, des cache-flammes enserrant les pots d'échappement, afin de réduire la lueur émise par ces derniers la nuit et d'éviter ainsi qu'ils soient repérés. À noter que des sources indiquent qu'une unité non identifiée de Jagdpanther aurait aussi perçu des équipements infrarouges similaires à ceux des Panther *Ausf. G*. La logique voudrait qu'il s'agisse de la *Führer-Grenadier-Division* ou de la *Panzer-Division* « Clausewitz » qui ont aligné, chose certaine, à la fois des Jagdpanther et des *Sd.Kfz. 251/20* « Uhu ».

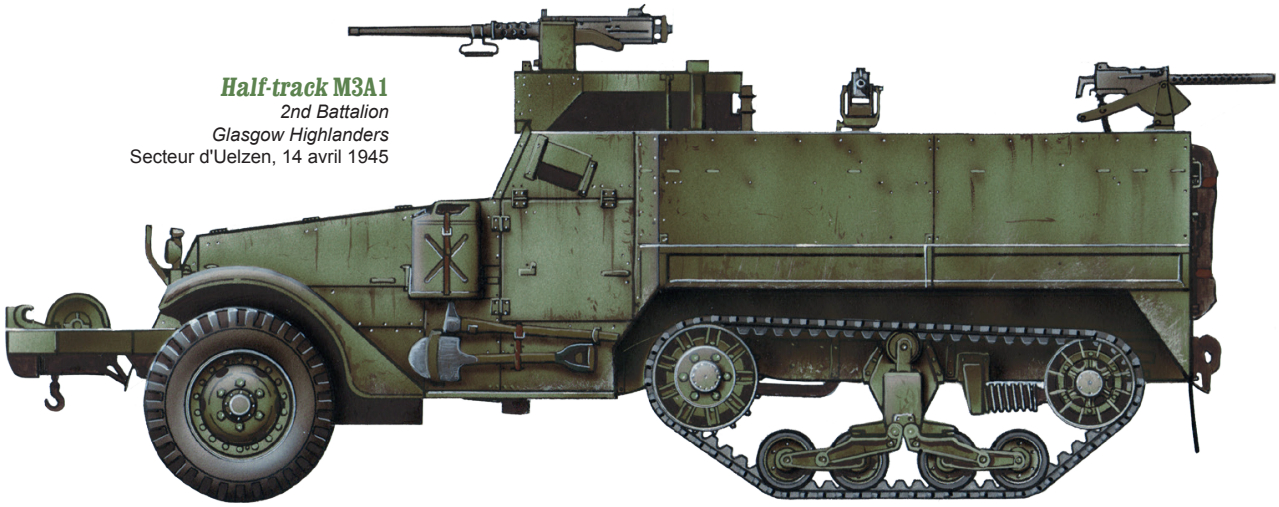
Enfin, les blindés étudiés par les ingénieurs allemands à la toute fin de la guerre, mais qui resteront à l'état de prototypes ou de croquis, étaient tous conçus pour intégrer des accessoires permettant le montage des systèmes de visée infrarouge : c'est le cas du Panther *Ausf. F* mais aussi des engins de la série « *Entwicklung* », c'est-à-dire le *Jagdpanzer* E-10 (successeur du *Jagdpanzer 38(t)*), le *Jagdpanzer* E-25 (successeur des *Panzer III* et *IV*), le *Panzer* E-50 (successeur des Panther et Tiger I), le *Panzer* E-75 (successeur des Tiger II et Jagdtiger) et le *Panzer* E-100 (équivalent du *Panzer VIII* Maus). ●

Bousculant le faible rideau de défenseurs, les Britanniques parviennent à enfoncer le dispositif mais tombent très vite face aux *8,8cm* et à quelques *Panzergrenadiere* armés de *Panzerfaust*. Alors que le char de tête est immobilisé, les Allemands se reprennent et plusieurs pièces de *2cm* ouvrent le feu sur l'infanterie d'accompagnement. L'attaque est pourtant repoussée sans mal, mais les Britanniques perdent deux chars, une quinzaine de véhicules et neuf tués dans cette escarmouche, leur faisant comprendre que les troupes allemandes du secteur sont encore prêtes à leur tenir tête. Malgré tout, la *227th Infantry Brigade* suspend son assaut ; répit qu'utilise Unrein pour lancer une attaque vers Goldenstedt à l'ouest avec pour objectif l'encerclement des l'unité britannique. Au même moment, la *46th Infantry Brigade* marche sur le flanc droit de son unité-sœur et ne figure pas dans les renseignements d'Unrein…

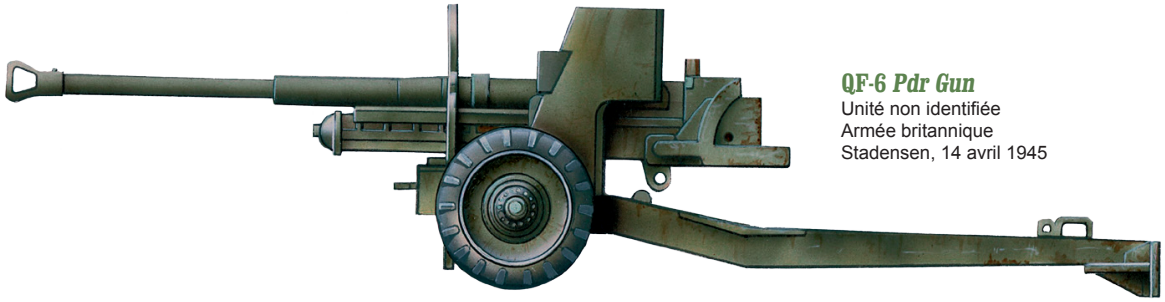
Toujours le 14 avril, les villages de Hagen et de Beren tombent aux mains des Britanniques. Le *2nd Battalion, Glasgow Highlanders* et le *15th Reconnaissance Regiment* (toujours accompagnés par les blindés du *4th Battalion* des *Coldstream Guards*) poussent encore plus vers l'est et s'approchent d'Uelzen. Dans la soirée du 14 avril, les villages de Stadensen et de Nettelkamp (situés à une quinzaine de kilomètres au sud de la ville) sont capturés. Suite aux engagements de la journée, les Britanniques décident d'y faire une halte pour la nuit : à Stadensen, des *TD* Achilles (des M10 américains ayant reçu une pièce de *17-pdr*), des Churchill, des fantassins et de l'artillerie occupent les rues du village. Dans la forêt au sud, la *530th* et la *559th Battery* (*190th Artillery Regiment*) mettent leurs pièces en position ; en tout, ce sont près de 800 soldats et 120 tubes qui sont placés dans et aux alentours de Stadensen. Le village voisin de Nettelkamp, lui, n'accueille qu'une centaine de Britanniques avec quelques chars et véhicules blindés. Loin de se douter que les Allemands sont à seulement une dizaine de kilomètres, les soldats de Sa Majesté investissent les habitations pour profiter d'une nuit à l'abri…

1

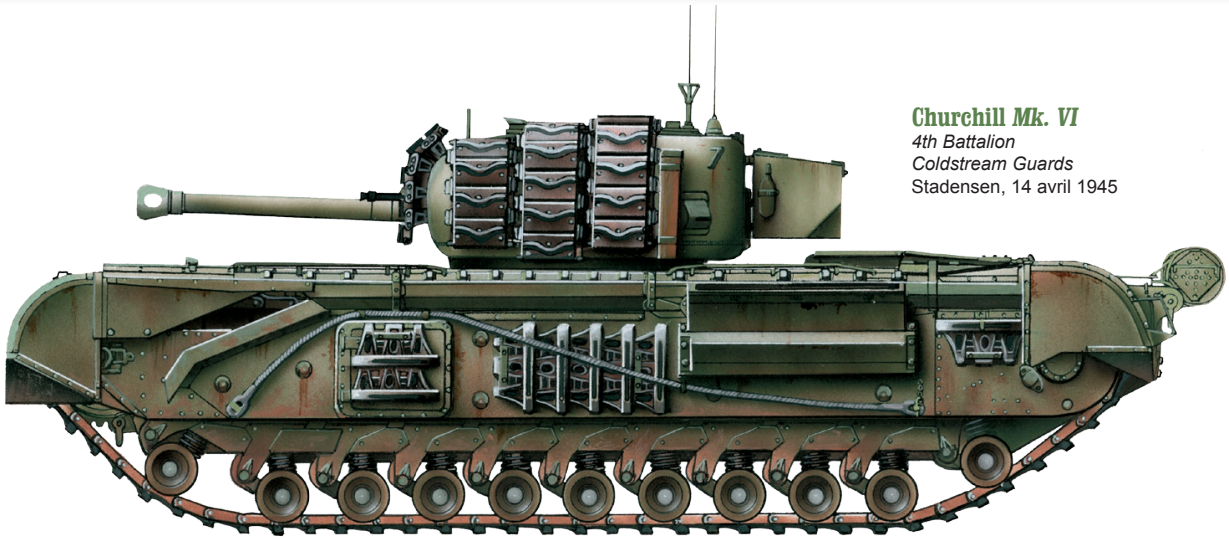
2



Half-track M3A1
2nd Battalion
Glasgow Highlanders
Secteur d'Uelzen, 14 avril 1945



QF-6 Pdr Gun
Unité non identifiée
Armée britannique
Stadensen, 14 avril 1945



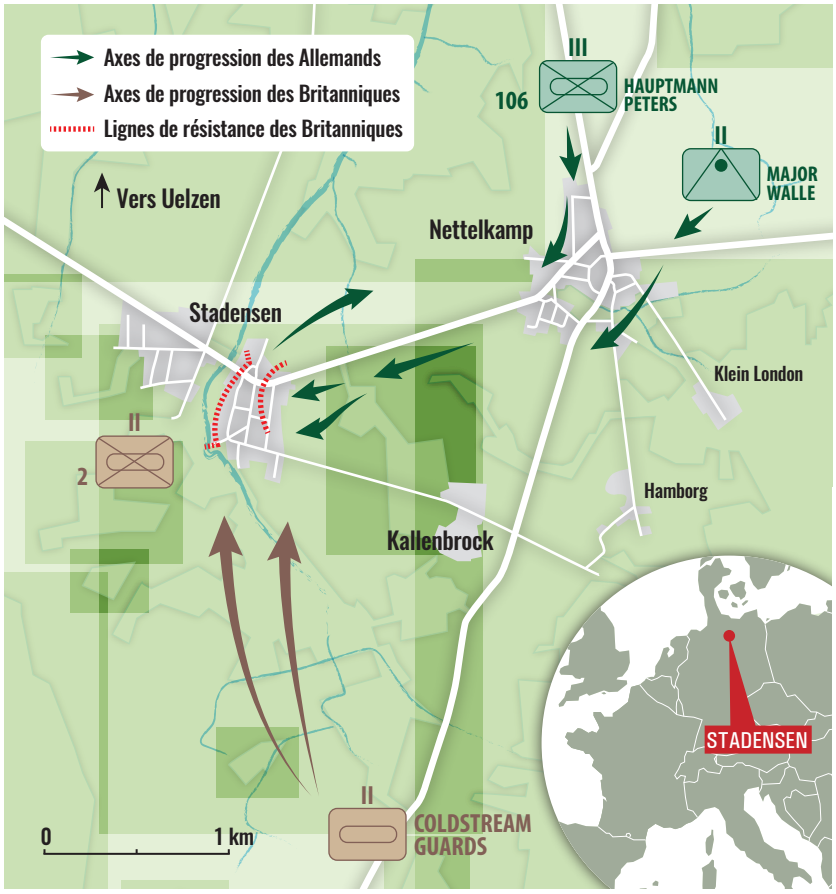
Churchill *Mk. VI*
4th Battalion
Coldstream Guards
Stadensen, 14 avril 1945

Au même moment, le *Panzergrenadier-Regiment 106* du *Hauptmann* Peters et le *Panzerjäger-Abteilung* du *Major* Gustav Walle s'approchent de Stadensen par le nord. Eux non plus ne s'attendent pas à trouver des Britanniques si près de leurs positions, surtout qu'ils démarrent seulement leur attaque ayant pour objectif Brunswick, au sud-ouest de Wolfsbourg. La colonne allemande est composée d'une trentaine de blindés ainsi que près de 70 semi-chenillés *Sd. Kfz. 251* chargés de *Panzergrenadiere* et quatre Kübelwagen. À cause de l'omniprésence de l'aviation alliée, c'est seulement à la nuit tombée que les Allemands ont pu prendre la route.

NUIT D'HORREUR

Aux alentours de minuit, dans la nuit du 14 au 15 avril 1945, la formation allemande se divise en deux colonnes. Peu de temps auparavant, les éclaireurs ont signalé que les villages aux alentours de Nettelkamp étaient occupés de troupes britanniques : il est trop tard pour reculer. Les *Panzergrenadiere* reçoivent l'ordre de prendre Nettelkamp, tandis que les chars foncent vers Klein Bollensen. Une demi-heure plus tard, les Allemands fondent sur Nettelkamp, surprenant les rares sentinelles britanniques qui parviennent cependant à donner l'alerte. Les rues sont encombrées de véhicules et les soldats de Sa Majesté, réveillés en sursaut, se saisissent de leurs armes. Certains courent vers leurs véhicules, d'autres se placent aux fenêtres des bâtiments pour ouvrir le feu. Un premier projectile de *PIAT* frappe un *Sd. Kfz. 251*, tuant ses six occupants ; trois autres semi-chenillés allemands sont mis hors de combat dans les minutes qui suivent. Mais bientôt le groupe blindé du *Major* Walle arrive par l'est depuis Klein Bollensen. La panique gagne les rangs des Britanniques ; le *Private* Graham Nicklin (*Company C*, *15th Intelligence Regiment*) raconte :

BATAILLE DE STADENSEN, 14-15 AVRIL 1945



1. L'*Universal Carrier*, connu aussi sous le nom de *Bren Carrier*, est un petit véhicule chenillé très apprécié des soldats de Sa Majesté pour sa fiabilité et sa maniabilité. Il est transformé tout au long du conflit en plusieurs versions, dont même une équipée d'un lance-flammes. IWM

2. Pour compenser les faibles performances du blindage du Churchill face aux munitions antichars allemandes, les équipages n'hésitent pas à recouvrir (littéralement) leurs montures de patins de chenilles, comme sur ce cliché. IWM

3. Certaines embuscades continuent de coûter cher aux Alliés : les dernières unités allemandes savent que les routes empruntées par les convois alliés ne sont parfois pas toujours sous leur contrôle...

« Aux alentours de minuit, les fenêtres de la maison où mes camarades et moi dormons volent en éclats sous l'effet des rafales de mitrailleuse. Gordon Nerso et moi nous jetons au sol en essayant d'atteindre le couloir. Le *Sergeant* Fielding reçoit une balle dans la gorge et tombe inanimé devant nous. Un obus frappe la maison, puis un autre… »

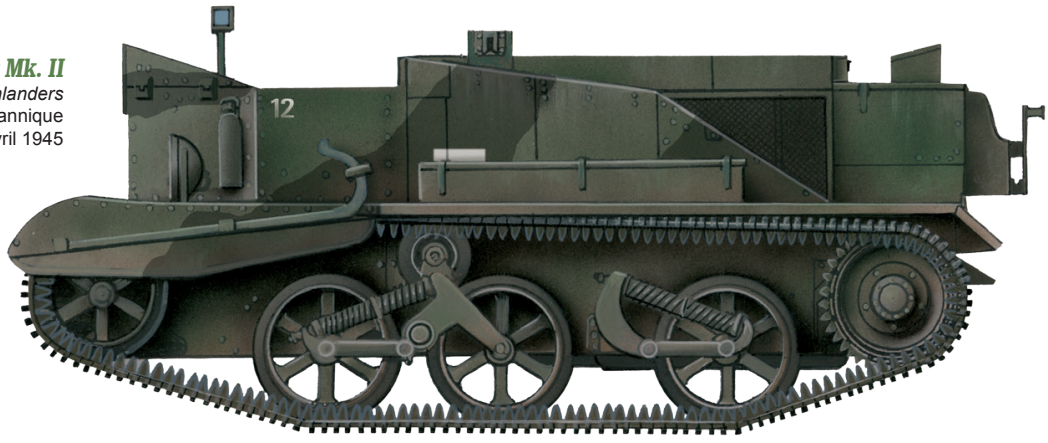
Les *Panzergrenadiere* commencent à investir le village. Fracturant les portes des maisons, ils surgissent dans les pièces où se trouvent les Britanniques endormis ou mal réveillés et les font prisonniers. Nicklin et ses camarades seront enfermés dans la cave de la maison, avec les civils (où ils échapperont à une exécution sommaire de peu le lendemain matin). Le seul véhicule britannique ayant riposté, une *AEC Armoured Car*, est détruit par un tir de *Panzerfaust* ; un *StuG. III* est frappé à mort par un projectile de PIAT et s'embrase instantanément. Nettelkamp est entre les mains des Allemands en très peu de temps ; ils ont perdu 25 hommes, un *StuG. III* et quatre *Sd. Kfz. 251*. Chez les Britanniques, les pertes sont du même ordre : 12 tués, 28 blessés, 39 prisonniers, quatre véhicules blindés et huit véhicules divers détruits. Les éléments de la *Panzer-Division* « Clausewitz » continuent leur route vers l'ouest en direction de Stadensen. Les éléments britanniques s'y reposant ont été alertés par les bruits de combat et sont en train de se préparer au combat ; à 01h30 du matin, le 15 avril, les blindés allemands atteignent les premières maisons. Le *Bordführer* Ernst Hollmann, sur Panther, se souvient : « À peine entrés dans le village, une énorme silhouette apparaît devant nous – un blindé ennemi ! Le tireur cherche mon

1

assentiment du regard, que je lui donne de suite. En l'espace de quelques secondes, la visée est corrigée et le premier obus part vers le char britannique. Une explosion étouffée nous parvient : notre angle de tir est idéal, et l'obus traverse le blindage du monstre d'acier qui s'enflamme aussitôt. Nous continuons notre route. La vingtaine de pièces antichars ennemies tire dans tous les sens ! Des projectiles frôlent notre blindé. Ici, l'incendie d'une maison illumine la nuit ; de plus en plus de chars ennemis s'approchent de nous. J'en compte six ou sept, mais dans l'obscurité impossible de déterminer le nombre exact. »

Les défenses britanniques à l'entrée est du village sont percées, et les blindés allemands roulent maintenant à toute allure vers le centre du village alors que les *Panzergrenadiere* fouillent les maisons. Arrivés au centre du village, les Allemands sont pris sous le feu d'éléments retranchés dans les bâtiments aux alentours. Dans le feu de l'action, *StuG. III*, *Panzer IV* et Panther tirent sur tous les départs de tirs qu'ils peuvent apercevoir. Très vite, des camions britanniques sont en feu, et des

AEC Armoured Car Mk. II
15th Reconnaissance Regiment
Armée britannique
Stadensen, 14 avril 1945



Universal Carrier Mk. II
Glasgow Highlanders
Armée britannique
Stadensen, 14 avril 1945

2

pièces antichars sont neutralisées. Les obus de *7,5cm* disloquent les habitations pour tenter d'en déloger les défenseurs ; les civils sont obligés de se réfugier dans les caves pour sauver leur vie.

Mais la garnison britannique de Stadensen n'a rien à voir avec celle de Nettelkamp. Celle-ci dispose d'un armement plus lourd, et les tankistes ont réussi à rejoindre leurs véhicules qui sont maintenant en position pour répliquer. Un Churchill reçoit six obus avant de devenir silencieux à jamais, alors qu'un équipage britannique est fauché d'une rafale en tentant de rejoindre son char. Les *Coldstream Guards* pénètrent dans le village et se jettent dans la bataille, mais l'obscurité empêche les tankistes de voir si leurs tirs font mouche ou non. Cependant, les bâtiments touchés par les obus commencent à se consumer, offrant aux tankistes des deux camps la possibilité de discerner leurs adversaires. Le *Lieutenant* John Somerset évacue son blindé, touché, et prend le commandement d'un second se trouvant à quelques mètres. Deux tirs du Churchill mettent hors de combat un *StuG. III*, juste avant qu'un obus allemand ne neutralise le véhicule du *Lieutenant* Somerset.

3

4

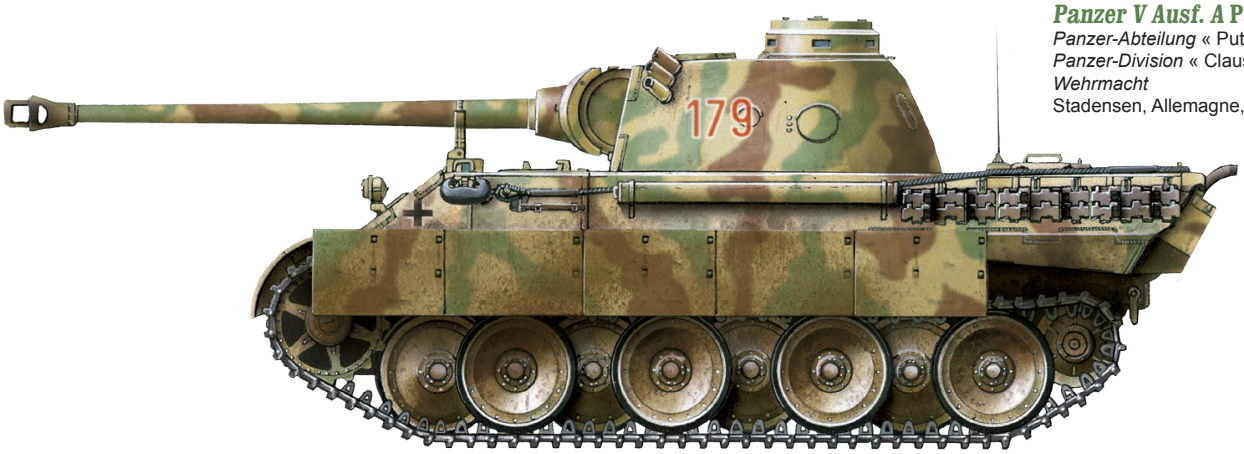
1. Un Churchill (surblindé avec des patins de chenilles) traverse un obstacle grâce à l'aide du génie britannique. À partir du Mk. VI, l'engin reçoit un *Ordnance QF 75 mm*, lui accordant une puissance de feu plus conséquente. IWM

2. Des soldats britanniques progressent en Allemagne, en 1945. Ils paient l'acharnement de Montgomery à promouvoir l'opération « Market-Garden » et sont relégués à des missions de soutien par le haut-commandement allié, à dominance américaine. DR

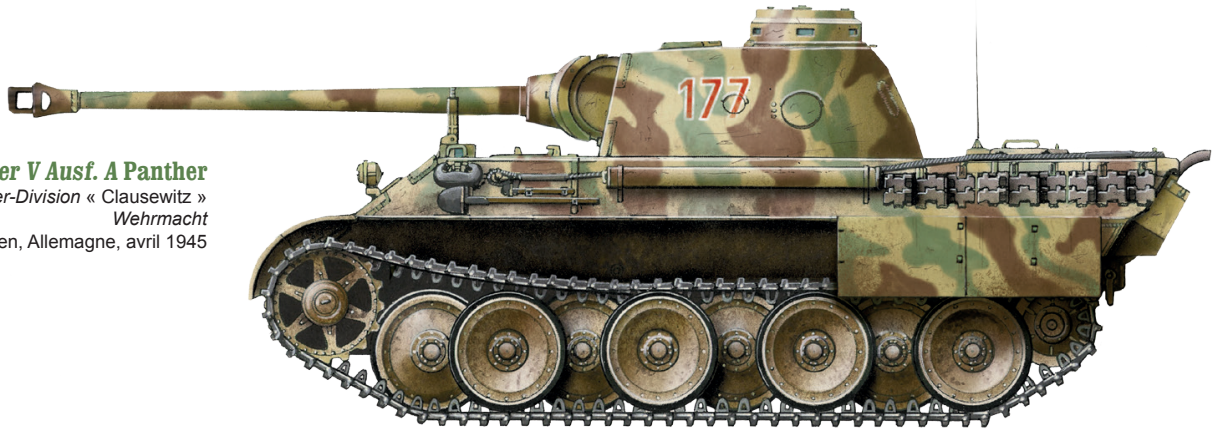
3. Un *StuG. III Ausf. G* est en train de se consumer sur une route allemande à la fin du conflit. Sa silhouette basse le rend toujours aussi meurtrier face aux blindés alliés, même si la qualité des équipages n'est plus au rendez-vous.

4. Soldats américains et sapeurs britanniques discutent autour d'un ancien obstacle disposé par les Allemands. Saboter les voies de communication devient un des moyens les plus efficaces pour ralentir les unités alliées.

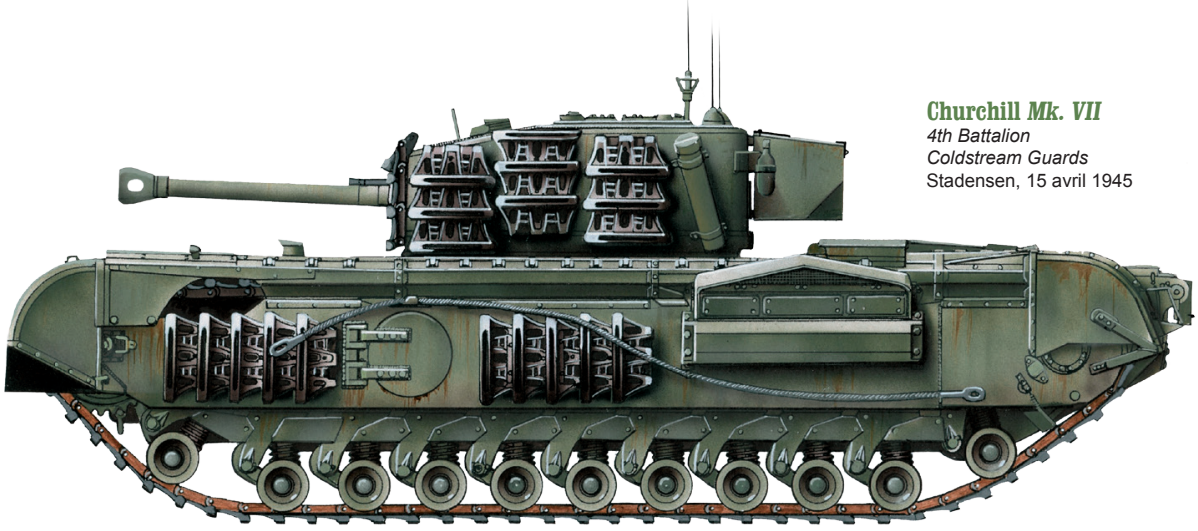
StuG. III Ausf. G
Panzer-Division « Clausewitz »
Wehrmacht
Stadensen, Allemagne, 15 avril 1945



Panzer V Ausf. A Panther
Panzer-Abteilung « Putlos »
Panzer-Division « Clausewitz »
Wehrmacht
Stadensen, Allemagne, 15 avril 1945



Panzer V Ausf. A Panther
Panzer-Division « Clausewitz »
Wehrmacht
Secteur de Stadensen, Allemagne, avril 1945



Churchill *Mk. VII*
4th Battalion
Coldstream Guards
Stadensen, 15 avril 1945

▲ Certains villages en Allemagne sont transformés en tas de ruines lors des combats retardateurs qui s'y déroulent, comme celui-ci traversé par une colonne motorisée américaine. Stadensen sera endommagé à plus de 50 % au soir du 15 avril 1945.

À très courte portée dans les rues du village, chaque obus est mortel : les chars se tirent dessus à environ 30 mètres les uns des autres ! L'équipage d'un Churchill s'arroge ainsi trois victoires en l'espace de quelques minutes.

L'apparition des premières lueurs du jour perturbe la progression des blindés allemands. Appelés à la rescousse, les *TD* Achilles font leur apparition au sud de Stadensen, et les batteries britanniques de *25-pdr* du *190th Artillery Regiment* rejoignent l'action en bombardant les arrières allemands. Une grêle d'acier tombe sur les *Panzergrenadiere* qui sont obligés de s'abriter dans les ruines alors que les blindés continuent leur lutte à mort. Mais bientôt les hommes de la *Panzer-Division* « Clausewitz » comprennent qu'ils ont perdu l'avantage : il est presque 5h du matin et Stadensen – ou du moins ce qu'il en reste – est toujours aux mains des Britanniques. Bientôt, l'ordre de se replier de manière organisée vers Nettelkamp arrive, mais le premier *Panzer* quittant le village s'embourbe à quelques dizaines de mètres dans un champ. Les *Panzermänner* n'ont pas le choix, il va falloir utiliser la seule route menant au village ; dans la précipitation, plusieurs *Sd. Kfz. 251* s'y engagent, attirant l'œil des observateurs britanniques. Il leur suffit de quelques minutes pour rediriger le tir de leurs obusiers du *25-pdr* – minutes que les Allemands mettent à profit pour tenter de hiérarchiser leur repli sur la route. Alors que le premier semi-chenillé s'y engage, il est frappé par un tir de *TD* Achilles et prend feu instantanément.

▼ Malgré les milliers de prisonniers récupérés chaque jour par les Alliés, certaines unités allemandes continuent de se déplacer vers le front avec des effectifs convenables. C'est loin d'être suffisant pour renverser la vapeur, mais suffisamment pour bloquer pendant un temps les avant-gardes alliées.

Les obusiers se joignent au massacre : tous les blindés allemands sont des cibles de choix pour les artilleurs et les tankistes britanniques. Un seul *TD* Achilles détruit trois *StuG. III* à la suite, mais verse dans un fossé en cherchant une meilleure position et s'enflamme. Cependant, les blindés ne sont pas les seuls du côté britannique à riposter : l'infanterie en elle-même ouvre le feu depuis les positions du *190th Artillery Regiment*, et les blindés allemands sont pris à partie par les PIAT. Après la destruction de la quasi-totalité des véhicules sur la route, les Britanniques redirigent leurs tirs vers la partie orientale de Stadensen, alors toujours aux mains des *Panzergrenadiere*. Les obus désintègrent les maisons qui n'ont pas été totalement consumées par les flammes, chassant les soldats allemands de leurs abris. Certains commencent à paniquer et fuient à travers champs, alors que d'autres sont toujours aux prises avec les troupes britanniques.

UN COUP D'ÉCLAT ALLEMAND…

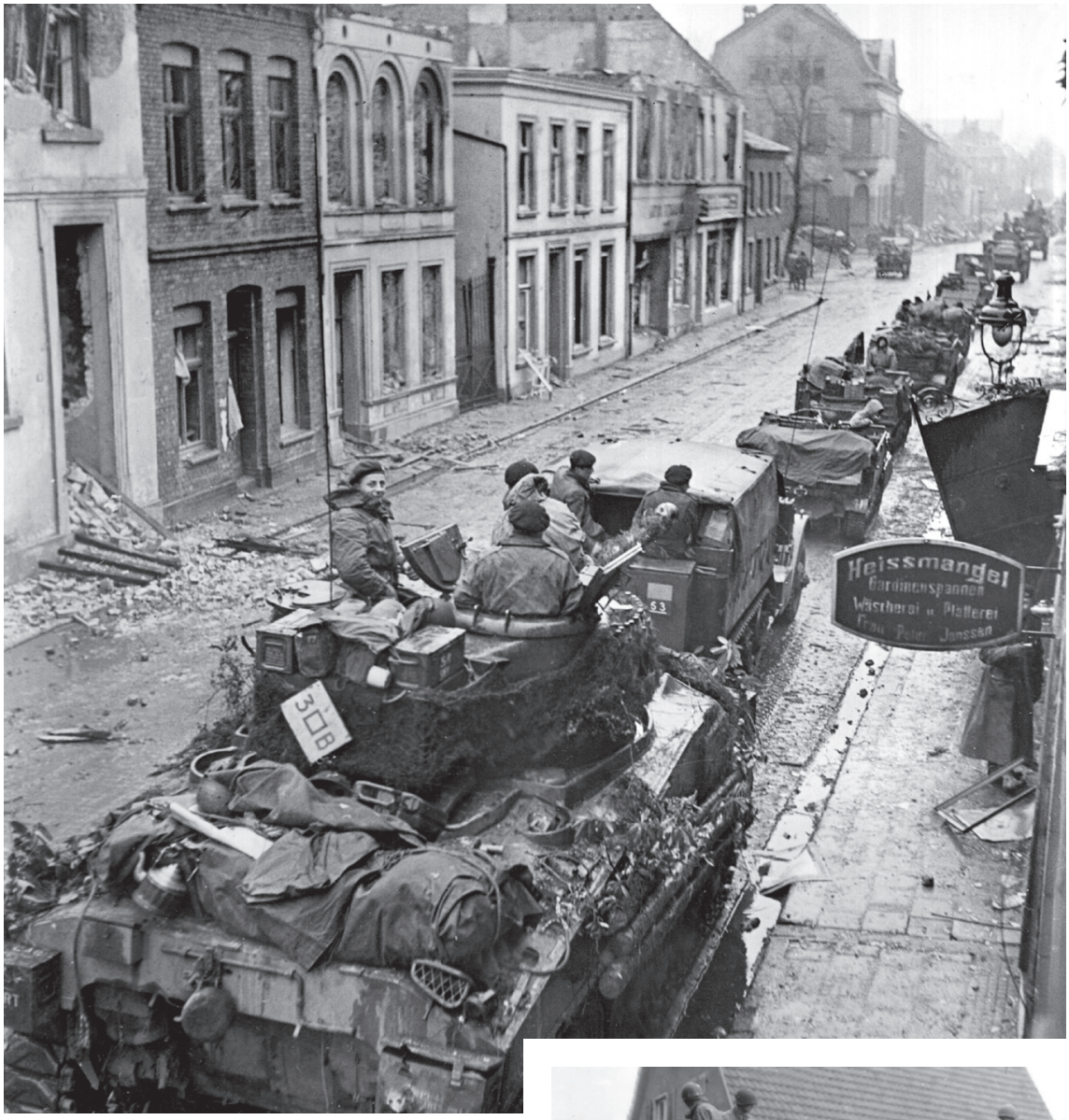
Du côté allemand, toutes les troupes ne se débandent pas ; *Panzermänner* et *Panzergrenadiere* résistent farouchement dans le village. Le *Leutnant* Friedrich Anding, *Bordführer* à bord d'un *StuG. III*, avance dans la rue principale de Stadensen lorsqu'il tombe sur un Churchill. L'Allemand est plus prompt à tirer que le Britannique et met le char hors de combat, juste avant d'être lui-même touché par un projectile d'origine inconnue. Devant l'incendie qui commence à gagner son véhicule, Anding donne l'ordre d'évacuer et se retrouve au milieu des combats sans une seule arme à sa disposition. Il repère alors une des Kübelwagen de la *Panzer-Division* « Clausewitz », avec à ses côté le *Major* Walle et l'*Obergefreiter* Stützle. Le véhicule contient la réserve de *Panzerfaust* qui a été allouée à l'unité, et les trois hommes en saisissent plusieurs dans l'idée de neutraliser des blindés alliés. À très courte portée, Anding, Walle et Stützle vont alors parcourir les rues de Stadensen et faire usage de leurs *Panzerfaust* : le *Major* Walle revendique 9 véhicules détruits, Anding 6 et Stützle 5. Pour leur action à Stadensen, les trois hommes seront décorés de la *Ritterkreuz* le 23 avril 1945.

… QUI NE MÈNE NULLE PART

Mais le repli des troupes et le rideau de feu déversé par les Britanniques sur les troupes allemandes ont bientôt raison de leur résistance à Stadensen. À 8h15 le 15 avril, les *Highlanders* déclarent que le village est entièrement entre leurs mains. La nuit a été terrible pour les deux camps : 87 carcasses de véhicules blindés gisent dans et autour du village à la fin de la bataille. Les Allemands revendiquent la perte de seulement trois chars et deux *StuG. III* – ce qui est assurément faux puisque les Britanniques relèvent 13 canons automoteur allemands détruits – ainsi qu'une cinquantaine de soldats et officiers tués. Leurs revendications de victoire semblent aussi exagérées, puisque 23 Churchill, 45 véhicules blindés et 2 canons figurent dans le rapport de la *Panzer-Division* « Clausewitz ».
Chez les Britanniques, les véhicules légers ont payé le prix fort : rien que chez les *Glasgow Highlanders*, 22 Bren-Carrier et 10 semi-chenillés ont été réduits à l'état d'épave, tout comme 30 camions. En revanche, les *Coldstream Guards* indiquent avoir perdu seulement deux chars – ajoutés aux deux *TD* Achilles perdus, le compte est bien loin de celui revendiqué par les Allemands. Enfin, ce sont surtout les civils de Stadensen qui souffert puisque 92 bâtiments ont été

▶ Le *Leutnant* Friedrich Anding, peu après la remise de sa décoration. Ses décorations pour destructions de chars sont bien visibles sur la manche droite. Coll. Tiquet

Les deux clichés ci-dessous
Si les Allemands ont beaucoup eu recours à la réutilisation de matériels capturés, les Britanniques l'ont fait au moins une fois après l'opération « Market-Garden » ! Le *4th Armoured Battalion* des *Coldstream* Guards capture à Overloon un Panther, très vite renommé « Cuckoo » et qui retourne au combat, cette fois-ci contre ses anciens propriétaires. Appartenant auparavant à la *Panzerbrigade 107*, « Cuckoo » sera abandonné par ses nouveaux propriétaires à la suite d'une panne quelques semaines plus tard. Archives Caraktère



◀ Une colonne blindée britannique se trouvant dans les rues d'une cité allemande, en avril 1945. C'est sous cette configuration que les Britanniques passent la nuit du 14 au 15 avril 1945 à Stadensen.

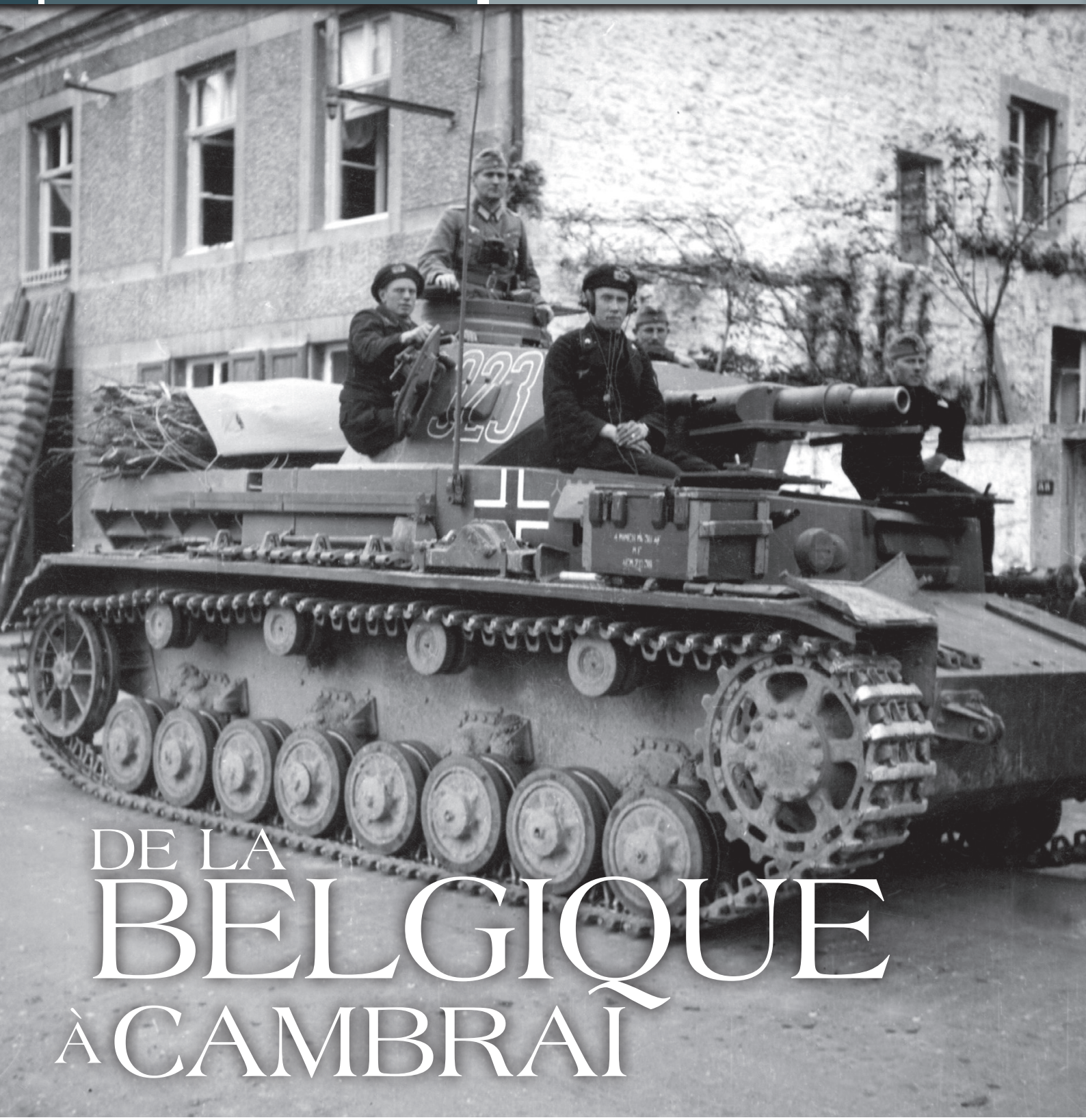
[3] Le rapport britannique va jusqu'à mentionner les pertes animales : 14 chevaux, 48 vaches et 111 cochons…

▼ Fin de partie pour ce *Panzer V Ausf. A* Panther de la *Panzer-Abteilung* « Putlos », *Panzer-Division* « Clausewitz » ! Nous sommes le 21 avril 1945 et ce blindé a réussi à s'échapper de Stadensen quelques jours plus tôt pour être abandonné par son équipage à Fallersleben, près de Wolfsbourg. Des *GIs* l'inspectent à la recherche de souvenirs...

réduits en cendre et 25 habitants ont perdu la vie [3]. Si l'attaque de la *Panzer-Division* « Clausewitz » a pu surprendre les troupes britanniques, elle ne les a en rien arrêtés : à 12h le 15 avril Stadensen est de nouveau dégagé, et à 16h le *Squadron A* des *Coldstream Guards* capture Nettelkamp où se trouvent 16 véhicules allemands abandonnés par leurs équipages. La progression vers Uelzen n'a pas été enrayée : à la fin de la journée, la ville est tournée par l'ouest et par l'est. Uelzen n'est déjà plus un problème, et l'objectif en vue est la rive de l'Elbe. Les parachutistes de la *6th Airborne Division* foncent vers le fleuve avec des unités des *Coldstream Guards* et Uelzen tombe entre leurs mains le 18 avril.
La *Panzer-Division* « Clausewitz », elle, va tenter de pousser vers le sud-est après son repli de Stadensen pour tomber sur les arrières du *XIII Corps* américain. Le 16 près de Brome, elle détruira un convoi américain mais sera divisée en petits *Kampfgruppen* à Wolfsbourg. Jusqu'au 21 avril, le gros de la division se battra de manière plus ou moins égale contre les Américains, mais piégés et sans ravitaillement, *Panzermänner* et *Panzergrenadiere* se rendront aux troupes de l'Oncle Sam. Unrein sera capturé le 24 avril à l'est de Wolfsbourg juste après avoir divisé les restes de son unité (moins de 100 hommes) en petits groupes. Les deux villages de Stadensen et Nettelkamp, eux, resteront les symboles d'un baroud d'honneur sur les ruines du *III. Reich*… ■

BIBLIOGRAPHIE

- Martin (H.), *The History of the 15th (Scottish) Division 1939-1945* - Bellbrook: Naval & Military Press, 2014
- Delaforce (P.), Monty's *Northern Legions: 50th Northumbrian and 15th Scottish Divisions at War 1939-1945*, Stroud: Fonthill Media, 2014.



DE LA BELGIQUE À CAMBRAI

LA *7. PANZER-DIVISION* DE ROMMEL EN 1940

Maintes fois décrite, cette campagne est abordée cette fois-ci par le biais d'un rapport inédit d'un chef de char (le *Leutnant* Braun) du *Pz.Rgt.25* de la *7.Panzer-Division* et de quatre demandes d'attribution de la *Ritterkreuz* par Rommel. Le *Leutnant* Braun commande un *Zug* de *Panzer IV*, soit 2 blindés [1], et fait partie de la première vague d'assaut qui se rue en Belgique.

Par Didier Laugier

Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2019

L'HEURE FATIDIQUE

Le 10 mai à 5 h 30, l'armée allemande se lance à l'assaut de la Belgique. La mission dévolue à la *7. Panzer-Division* du *Gen.Maj.* Rommel est de gagner la Meuse le plus rapidement possible. L'unité partie de Hemmeres en Allemagne ne livre pas de réels combats en Belgique avant son arrivée près de Mont de Ban, où elle est gênée par des embouteillages. Un seul point de résistance est rencontré à Chabrehez face au 3e régiment de chasseurs ardennais qui va freiner l'avancée de Rommel en fin de journée et jusqu'au petit matin du 11. L'Ourthe est franchi le 11 mai en milieu de matinée. Un premier réel accrochage a lieu non loin de Chéoux entre la *Pz.Aufkl.Abt.37* (unité de reconnaissance de la *7. Panzer-Division*) et des unités de la 1re DLC française. Les choses sérieuses pour le *Pz.Rgt.25* débutent réellement devant la commune de Marloie où un *Panzer 38(t)* et un *Panzer IV* sont surpris en sortant de ce lieu dit et détruits par un canon de 25 mm d'une AMD 178. Le 12 mai, Rommel décide d'envoyer, en direction de Dinant, 2 fortes *Kampfgruppen* constituées par le *KradSchtz.Btl.7* (von Steinkeller) - les motocyclistes - et la *Pz.Aufkl.Abt.37* (Erdmann). La progression se fait rapidement, car seules quelques unités françaises sont laissées en arrière afin de couvrir le repli du gros des unités de la 1re DLC qui repasse sur la rive ouest de la Meuse. Le cours d'eau est atteint près de Leffe.

SUR LES RIVES DE LA MEUSE

La mission de Rommel pour le 13 est d'atteindre la ligne Grange-Houtoir-Rastenne. Ses ordres sont clairs : le *KradSchtz.Btl.7* doit passer au sud de Houx et parvenir jusqu'au fleuve, tandis que le *Schtz.Rgt.6* (von Hunger) doit franchir la Meuse entre Grange et la ferme de Hontoir ; enfin, le *Schtz.Rgt.7* (von Bismarck) doit former une tête de pont entre la ferme de Hontoir et Ras. Le *Pz.Rgt. 25*, lui, reçoit l'ordre de les appuyer lors du franchissement.

Voici ce qu'indique le *Leutnant* Braun à ce sujet : « Le 12 mai, le régiment avance vers l'est jusqu'à la Meuse et capture les villes de Sovet [en réalité, c'est la *Vorausabteilung* Werner de la *5. Panzer-Division* - rattachée à la *7. Panzer-Division* - qui prend cette localité, NDA] et de Salazinne. Le soir, ma compagnie reçoit l'ordre de passer sous le commandement de l'*Oberleutnant* Richter. À l'aube avec les *Kradschützen* nous devons forcer le passage sur la Meuse. Durant la nuit, la compagnie essaie d'atteindre le cours d'eau. Mais, il est impossible de passer, car la rive est trop raide et trop rocheuse, il nous faut attendre l'aube pour traverser. »

La *Vorausabteilung Werner* va trouver une passerelle intacte sur une écluse à 4 kilomètres au sud de Yvoir sans aucune défense pour en interdire l'accès. Le *Schtz.Rgt.13* de cette *Kampfgruppe* franchit ainsi la Meuse le premier. Dès 3 h30, les *Schtz.Rgt.6* (au sud de l'ile de Houx) et *7* (Leffe) de la *7. Panzer-Division* se lancent à l'assaut, mais les choses ne se passent pas comme prévu. Ils sont sévèrement engagés par les unités françaises (du nord au sud : *II/39 Rgt.Inf.* contre la 5e division d'infanterie marocaine à Mont noir - *I/66 Rgt.Inf.* contre la 18e division d'infanterie à Bouvignes et le *II/77 Rgt.Inf.* contre cette même unité au sud de Leffe). Lors de la traversée, les pertes sont immédiatement très lourdes, les canots pneumatiques sont pris à partie, de très nombreux coulent entrainant avec eux leurs passagers ; ceux qui ont réussi à franchir la Meuse sont terrés sur la berge sans pouvoir bouger.

▲ Rommel inspecte un bâtiment à côté d'une colonne de sa *7. Panzer-Division*. Le *Panzer 38(t) Ausf. B* à ses côté est un blindé apprécié des équipages allemands mais qui ne peut résister aux pièces antichars françaises. Sauf mention contraire, toutes photos US Nara

◀◀ Le *Panzer IV* (ici un *Ausf. D*) est le premier blindé allemand à disposer d'une pièce de *7,5cm kurz*. Cependant, son faible blindage est là aussi un problème, et ce depuis la campagne de Pologne même si des efforts ont été réalisés dans ce sens.

▼ Les *Kradschützen* (ici dans un village français) sont des unités rapides mais loin d'être généralisée à toute la *Wehrmacht*. Leur dotation en moto leur permet de se déplacer rapidement à tous les coins du champ de bataille. Cette mobilité sera mise à profit pendant la campagne de France.

[1] Seuls les *2.* et *3. Zug* de la *3. Kie.* (de chaque Abteilung) possèdent des *Panzer IV* plus un à l'état major de la *Kompanie*, soit un total de 8 *Panzer IV* par *Kie.* (un *Panzer IV* est tenu en réserve).

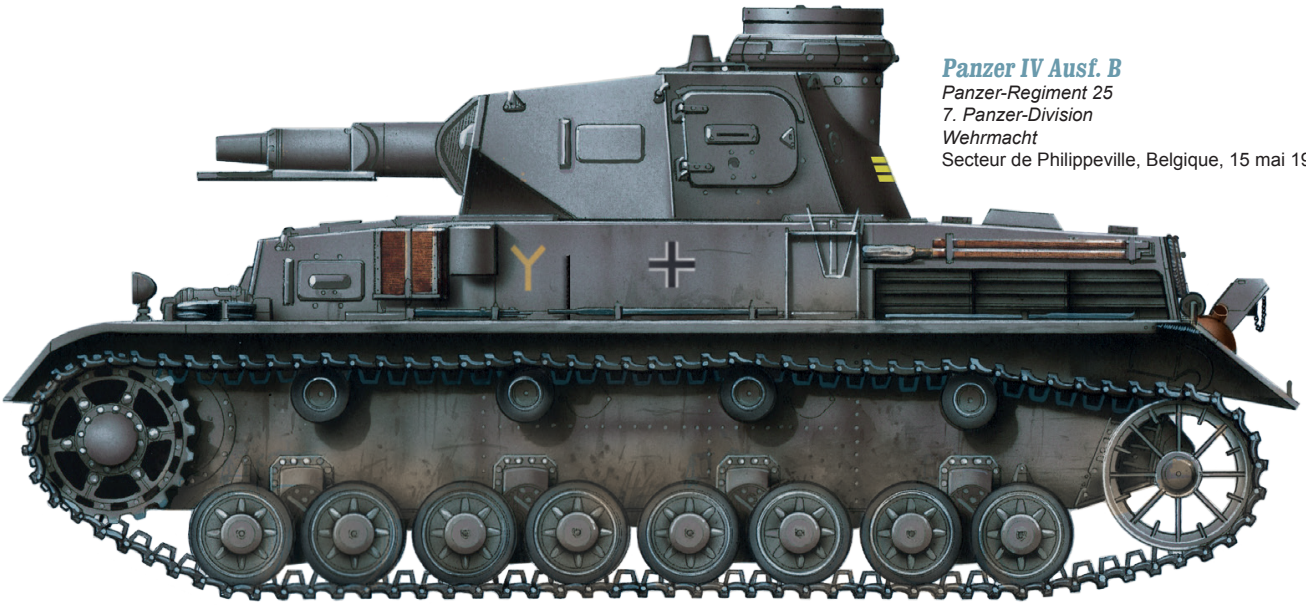
◀ Ce Hotchkiss H35 a succombé le long d'une route dans le nord de la France. Ce petit char compte deux hommes d'équipage, ce qui est un des problèmes majeurs pour l'arme blindée française en 1940. Armé du vénérable 37 mm SA 18 développé vingt ans plus tôt, ses capacités antichars sont presque inexistantes et il n'est efficace qu'en soutien de l'infanterie. Il reste que certaines unités armées de ces chars infligeront de gros dégâts aux unités allemandes mal fournies en moyens antichars.

◀◀ La campagne de France est aussi l'occasion pour les Allemands de tourner des séquences cinématographiques impressionnantes. Ici, un *Kriegsberichter* s'est installé sur le toit d'une voiture afin d'avoir un meilleur point de vue.

Les *Panzer* tentent de les couvrir, mais les unités françaises sont quasi indétectables. Rommel, dans ses carnets, indique : « Accompagné du *Major* Schräpler, je me dirigeai au sud de la vallée, à bord d'un char *Panzer IV*, afin de voir où en était le *Schtz. Rgt.7*. En chemin, à plusieurs reprises, nous subîmes le tir de la rive ouest. Schräpler fut blessé au bras par de petits éclats d'obus. Des fantassins français se rendirent en nous voyant approcher. »

Laissons la parole au *Leutnant* Braun : « Nos *Kradschützen* tentent de traverser le fleuve avec des canots pneumatiques, cependant de façon assez vaine, parce que l'ennemi les laisse avancer avant de subitement tirer avec ses mitrailleuses bien camouflées. Nous couvrons par conséquent tout de suite et systématiquement la berge du côté opposé avec des obus explosifs et fumigènes. De ce fait, les *Kradschützen* rejoignent maintenant presque sans pertes la rive ouest avec leurs canots pneumatiques. Ayant épuisé tous nos fumigènes, nous tirons sur les maisons, afin d'enfumer un peu mieux toute la vallée. Sur notre berge, un intense et puissant feu d'artillerie ennemi tombe à peu près 75-100 mètres derrière nous, à cause de la pente, nous ne pensons pas que les obus pouvaient tomber si près ! À cet instant, nous sommes repérés et les tirs se rapprochent dangereusement de nous. Nous sautons dans le char pour le sortir de la zone dangereuse. Pendant le trajet, je jette un œil à gauche et j'aperçois le *General* Rommel et son aide de camp, le *Major* Schräpler. Je fais arrêter immédiatement mon *Panzer*, le *General* monte dans ma tourelle alors que je me serre contre la paroi. Le *Major* Schräpler prend place derrière moi et nous continuons notre chemin sous les feux de l'artillerie et de mitrailleuses venant de la direction de Dinant. Après environ 500 mètres, je remarque dans le fossé droit trois Français. Je stoppe mon blindé et les Français qui étaient couchés se lèvent les mains en l'air. Parce que ces Français ont hésité tellement longtemps à se redresser, j'avais sorti mon pistolet pour les abattre. Comme nous sommes arrêtés, nous offrons une belle cible !. Cependant, nous décidons de ne pas les tuer et filons vers l'avant. Mon char continue son chemin mais après approximativement 100 mètres, j'entends des impacts sur l'arrière de la tourelle et je fais accélérer notre vitesse. Parce que nous ne savons pas si Dinant est libre d'ennemis, je stoppe à environ 800 mètres du pont détruit. Près de cet ouvrage, je reconnais avec mes jumelles un blindé allemand avec le drapeau jaune. Et je le vois mettre plein gaz vers Dinant, tandis que devant et derrière moi le feu des mitrailleuses et Pak ennemis résonnent. Sous la protection du pont, nous nous arrêtons et nous constatons que le *Major* Schräpler est blessé à la partie supérieure du bras. Un bandage rapide est vite posé sur sa blessure. Mon deuxième *Panzer IV* arrive et m'annonce qu'il a abattu les trois Français dans le fossé parce qu'il les a vus tirer sur mon blindé. À Dinant, c'est la première fois que nous pouvons « escalader » des falaises avec les chars. Bien que la partie ouest de Dinant n'est toujours pas prise, nous sommes en mesure de passer les berges abruptes par une petite route escarpée ; là le *General* et le *Major* quittent mon véhicule. »

Dès que Rommel prend connaissance de la situation, il fait attaquer le château de Crèvecoeur qui domine Bouvignes. Curieusement, des chars Hotchkiss de la 1re DLC stationnés à proximité n'interviennent pas alors que la position des *Schützen* est plus que précaire. Un ponton de 16 tonnes (*Brückengerät K*) est assemblé à Leffe par les *Pionieren* afin de permettre un passage plus rapide des *Panzer* de l'autre coté de la Meuse. Du côté du *Schtz.Rgt.6*, les choses vont mal en ce début de matinée, la traversée de la Meuse est difficile. Le *Hauptmann* Schulz A. (*Kie. chef* de la *1./Pz.Rgt.25*) est envoyé durant la nuit avec ses quatre *Panzer II* et sept *Panzer 38 (t)* sur Grange pour prêter main-forte aux fantassins en difficulté. Le village st d'ailleurs sera du en fin de journée et abandonné suite à l'attaque de la 3./6e BCC (Renault R35) qui a la mission de nettoyer le bois de Surinvaux. Par une habile manœuvre (*dixit* la proposition pour le *Ritterkreuz*, NDA), Schulz passe sur les arrières des troupes françaises par un bois à l'ouest de Grange. Il y détruit deux automitrailleuses et malgré de nombreux canons antichar (évalués à 6/8), il force le passage et conquiert le bois, au prix de deux *Panzer II* et trois *Panzer 38(t)*. Il engage ensuite de l'orée du bois plusieurs blindés ennemis qui tentent de déborder par le sud Grange : la lutte dure 20 minutes avant que les chars français ne se replient vers Sommières, laissant deux des leurs sur le terrain. Par cette action, Schulz permet de sauver le sud de la tête de pont

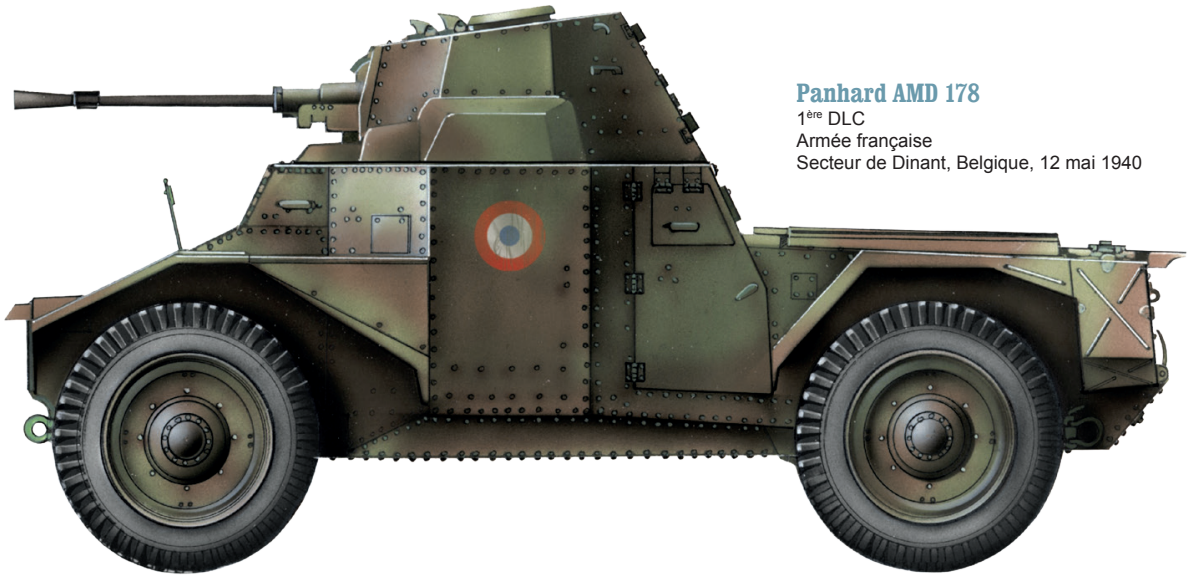


Panzer IV Ausf. B
Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Philippeville, Belgique, 15 mai 1940

du *Schtz.Rgt.6* qui était alors en mauvaise posture. Il faut ajouter également l'intervention personnelle du *Leutnant* Neubrand avec son *Zug* (*Pz.Aufkl.Abt.37*). Voici ce qu'indique le journal de marche du 6e BCC sur cette phase de combat : « À la 18 D.I., le bataillon du 39 R.I., après une étape de nuit de 25 km, continue sa progression sur le bois de Surinvaux. Dès son débouché, il est contre-attaqué par des chars ennemis qui font avancer devant eux une centaine de prisonniers français, bras levés, et à son tour, le II/39 est capturé. » L'habile manœuvre qu'indique Rommel est-elle celle de faire avancer des prisonniers devant ses chars ?

COUP D'ARRÊT À MORVILLE

Le 14 au matin, Rommel envoie une trentaine de chars passés sur la rive ouest afin d'appuyer le *Schtz.Rgt.7* près de Onhaye que ce dernier vient d'atteindre. Cinq blindés sont détachés pour couvrir de leurs feux la progression du *Schtz.Rgt.7* entamant le contournement par le sud d'un bois au nord d'Ondaye, tandis que les autres contournent par l'ouest. Rommel, toujours en pointe, est monté dans un *Panzer 38(t)* et suit le gros des chars qui sont pris à partie dès qu'ils passent l'angle sud-ouest du bois.



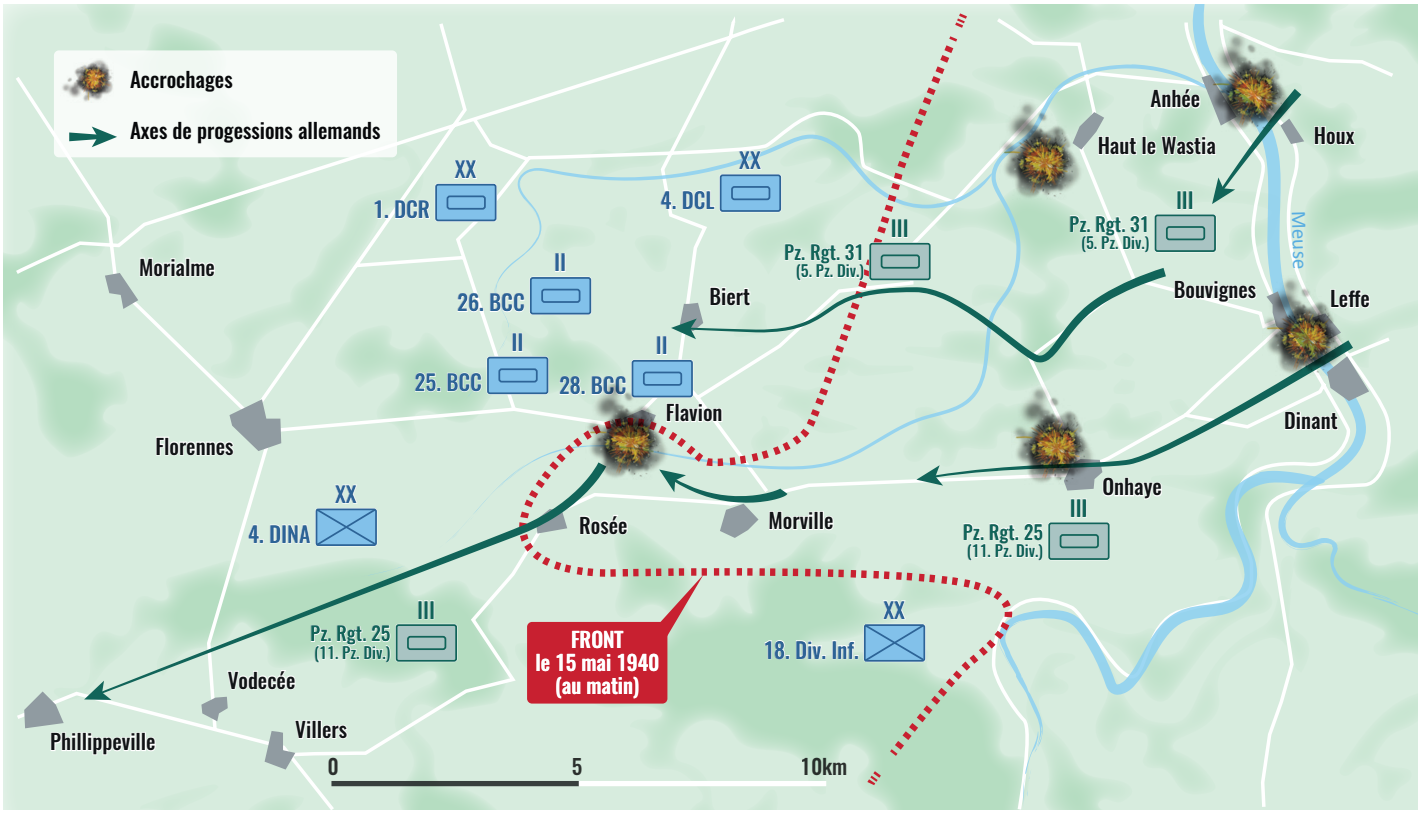
Panhard AMD 178
1ère DLC
Armée française
Secteur de Dinant, Belgique, 12 mai 1940

La percée reprend avec comme ligne de mire la ligne Morville - Rosée, mais à 17 heures les *Panzer* se heurtent à la 3./6e BCC et sont arrêtés. Le *Pz.Rgt.25* n'ira pas plus loin à l'ouest en cette fin de journée. Il fera face dès demain au 32e BCC mais également aux lourds B1bis du 28e BCC de la 1re DCR qui se mettent en place juste au-dessus sur une ligne Flavion - Ermeton/Biert. Rommel donne ses ordres pour le lendemain : percer d'un seul trait, en évitant les villages, de Morville en passant par Philippeville pour atteindre Cerfontaine, soit un bond d'environ 27 kilomètres.

MOISSON DE PRISONNIERS À PHILIPPEVILLE

Le 15, la *Panzer-Division* se met en route dès 8h, son flanc droit étant couvert par le *Pz.Rgt. 31* de la *5. Panzer-Division*. Cinquante minutes plus tard, la *Pz.Aufkl.Abt. 37* indique qu'elle a repéré des chars ennemis au nord de Flavion. Le choc avec les lourds B1bis de la 2/28e BCC se fait vers 9 h 15 : les *Panzer* ont fort à faire avec le blindage des B1bis et les premiers blindés à *Balkenkreuz* s'enflamment. Mais Rommel a compris immédiatement le danger et détourne ses unités vers le sud afin d'éviter ce gros morceau.
Toutefois, la *Pz.Aufkl.Abt.37* en découd à distance, appuyée par les canons de *10,5cm* de l'*Art.Rgt.78* de la division. Mais cela ne réduit pas au silence les blindés français, qui vont continuer d'ouvrir le feu sur le *Pz.Rgt.* et la *Pz.Aufkl.Abt.* jusqu'en début d'après-midi. Des deux côtés, les pertes commencent à s'accumuler ; dans le JMO du 28e BCC on peut lire *:* « 14 heures - Le bataillon tient toujours. Les chars tirent quelquefois à bout portant et les pertes qu'il subit amenuisent de plus en plus son action. Pourtant à 17 heures, le Bataillon tient toujours ». À noter, que pendant ce créneau horaire, il fait alors face à la seule *5. Panzer-Division*. Dans ses carnets, Rommel décrit en une seule ligne (*sic*) ce combat: « Après un bref

COMBATS DU 15 MAI 1940 - SECTEUR DE FLAVION



engagement avec des chars ennemis près de Flavion, le régiment de *Panzer* avança en colonne à travers les bois jusqu'à Philippeville. »

La *7. Panzer-Division* poursuit son avancée et fait dorénavant face à la 4e division d'infanterie nord-africaine, et si les *Panzer* avancent sans grande difficulté, il n'en est pas de même pour le *Schtz.Rgt. 7* qui est retardé durant sa progression. En fin d'après-midi, Philippeville est à portée de mains. Rommel indique : « À la limite sud du village (Vocedée, NDA), nous eûmes avec une importante formation de chars français un court engagement qui se régla vite à notre avantage. L'ennemi cessa le feu et ses hommes furent, un à un, tirés de leurs chars par les nôtres. Une quinzaine de chars français tombèrent ainsi entre nos mains, certains endommagés, d'autres absolument intacts. Comme il était impossible de les faire garder là. Nous emmenâmes dans notre colonne ceux qui étaient intacts, avec leurs conducteurs français ! […] Près de Senzeille, à 6 km et demi à l'ouest de Philippeville, nous croisâmes une troupe de motocyclistes français avec leurs armes qui venaient de la direction opposée : nous les arrêtions à mesure qu'ils arrivaient. La plupart étaient si saisis et troublés de se trouver soudain au milieu d'une colonne allemande qu'ils étaient incapables de résistance et se contentaient de pousser leurs machines dans le fossé. »

Sur ce point, retrouvons notre *Leutnant* Braun dont le récit diffère quelque peu : « Le régiment doit prendre Philippeville et pousser jusqu'à Cerfontaine. Le *Hauptmann* Schulz reçoit l'ordre avec une compagnie et mon *Zug* de *Panzer IV* de prendre en charge notre *General* Rommel. Lors de notre avancée, nous tombons sur une grande quantité de Français qui retraitent, tous désarmés. Des motocyclistes ennemis apparaissent sur un chemin à droite. Sur ordre du *General* Rommel, je fonce rapidement avec mon char dans le champ pour leur couper la route. Un peu avant le chemin je dois surmonter un remblai de chemin de fer de deux mètres de haut, et j'atteins finalement le reste des motocyclistes avant qu'ils ne puissent organiser une certaine résistance. Une gerbe de balles de mitrailleuse et ils lèvent tous les mains. Un de nos motocyclistes arrive tout souriant vers nous et récupère nos prisonniers. Je lui donne un pistolet, les Français sont désarmés et sont emmenés vers l'arrière par notre motard. Rapidement je rejoins mon *Zug*. Mon char arrive aux abords d'un village qui s'appelle, je crois, Vodecée.

▲ Si certaines unités françaises sont démoralisées et se laissent capturer facilement, il est bon de rappeler que la plupart ont une bonne tenue au feu et que les Allemands sont bousculés à plusieurs reprises dans certains secteurs.

▼ Un des clichés les plus connus d'Erwin Rommel pendant la campagne de France le présente en train de regarder le ciel avec son état-major. Sa propension à caracoler en tête de ses troupes l'expose très souvent au danger d'être capturé ou tué.

Panzer II Ausf. B
7. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Dinant, Belgique, 12 mai 1940

Sur la route, une voiture attelée avec des chevaux est arrêtée, les chevaux sont très inquiets et soulèvent beaucoup de poussière. Je passe à côté et suis soudainement à quelques mètres de chars ennemis… qui sont heureusement inoccupés. Dans un profond fossé en partie couvert et une grosse canalisation, nous trouvons une partie des équipages et ainsi trois chars ennemis se joignent à notre colonne pilotée par leurs conducteurs. Le *General* Rommel me donne l'ordre de passer en pointe de nos unités sur la route Anthée - Philippeville et de ramener la compagnie renforcée vers le régiment. Je vais tout de suite en tête, j'arrive sur une grande place d'un village et j'ai le sentiment que des Français doivent être ici. Je me précipite avec mon pistolet dans les maisons et crie en français : «Soldats français ! Venez !». Comme suite à un ordre s'ouvrent toutes les portes et une grande quantité de Français, apparemment plusieurs compagnies, afflue avec les mains levées sur la place. Je monte sur mon véhicule blindé, et fait rassembler toutes les armes en un gros tas et je me remets en route pour rejoindre les chars de notre compagnie. Sur chaque véhicule blindé, nous avons embarqué 10 à 15 prisonniers, le reste qui ne peut être chargé est envoyé vers l'arrière. Nous continuons notre progression avec nos trophées sur les chars. Sur l'axe principal qui mène sur Philippeville, nous rencontrons la pointe de nos *Kradschützen*, à qui nous livrons nos prisonniers. Nous filons vers Cerfontaine où se trouve le Régiment que nous retrouvons à 21h00. »

Le *Hauptmann* Schulz va ensuite se distinguer pendant cette journée (selon la demande d'attribution du *Ritterkreuz* par Rommel). Il conduit les restes de la *1./Pz.Rgt. 25* et la *2./Pz.Rgt. 66* de Anthée sur Philippeville et il escorte Rommel (plus le *Zug* du *Lt.* Braun). Tandis que l'attaque du *Pz.Rgt. 25* est menée au nord à Philippeville, la compagnie de Schulz a reçu l'ordre de revenir au sud de la localité. Pendant son déplacement il capture de nombreux Français dispersés. Avec son unité, il tombe soudainement au sud-ouest à environ 1 kilomètre de Philippeville sur une colonne ennemie escortée par des chars et des antichars. Schulz passe alors à l'attaque : trois chars et deux canons sont détruits, une partie de la colonne se rend. Une section prend en charge les prisonniers et le matériel. Il ne lui reste plus alors qu'un *Zug* renforcé quand il rencontre au sud de Philippeville trois nouveaux chars français. La distance est trop courte pour changer de direction d'autant que les blindés tournent leurs canons vers son unité. Usant d'un formidable culot, il va à la rencontre des chefs ennemis et demande leur reddition ; par son audace, Schulz parvient à éviter l'affrontement, mais récupère aussi dix autres chars qui attendaient

◤◤ En haut et au milieu : Si certaines villes en Belgique et dans le nord de la France ne sont pas défendues, d'autres le sont avec acharnement. Même certains villages sont transformés en « hérissons antichars » que les *Panzer* ne peuvent réduire sans l'appui de l'artillerie ou de l'aviation.

◀ Ci-contre: Ce *Panzer 38(t)* a été vaincu par un tir de canon antichar français ; un des membres d'équipages a péri dans l'affrontement comme le prouve sa sépulture en arrière-plan. Les 15 mm de blindage latéral sont bien insuffisants contre les armements alors alignés par l'Armée française.

◀ Les formes du *Panzer IV* en France sont bien loin de celles des modèles de fin de guerre ! Cette vue permet d'apprécier le changement qui va s'opérer, et surtout de noter que le blindage incliné n'est quasiment pas utilisé pour ce matériel. Le bond technologique en cinq années de conflit va être des plus significatifs...

moteur en route avec équipages à leur poste non loin de là. On notera qu'il y a de notables « arrangements » entre les différents rapports et demandes pour une même action !
Le 16, Rommel est en vue de la frontière française et de ses défenses au niveau de Clairfayts. Il doit percer à cet endroit avec comme objectif Avesnes-sur-Helpe. À 17 h 30 la frontière est franchie sans aucune opposition. Le *Pz.Rgt. 25* ouvre la marche en partant de Froidchapelle, après un bombardement d'artillerie, et subit plusieurs pertes devant les premières fortifications, et doit arrêter son avance. Les *Pionieren* de la *7. Panzer-Division* entrent alors en jeu sous la protection de leurs blindés et détruisent l'un après l'autre les bunkers. Mais c'est finalement pendant la nuit que Rommel lance ses forces. Pour être au cœur de l'action, il envoie le *Leutnant* Hanke (le *I.03* de l'état major) dans un *Panzer IV* pour que ce dernier puisse le renseigner au plus vite. Hanke va se montrer, selon Rommel, très brillant durant cette mission, qui le conduira à une demande pour le *Ritterkreuz*.

Somua S35
4e régiment de cuirassiers
1ère Division Légère Mécanique
Armée française
Secteur de Cambrai, mai 1940

Panzer 38(t) Ausf. B
7. Panzer-Division
Wehrmacht
Secteur de Cambrai, mai 1940

La commune d'Avesnes-sur-Helpe tombe après un rude accrochage avec les Hotchkiss de la 1/25e BCC et le *Pz.Rgt*. y perd plusieurs chars, dont un *Panzer IV*, tandis que la 1/6e BCC en laisse sur le terrain 9 sur 10. La Sambre est traversée à Landrecies presque sans opposition, à part quelques échanges avec les engins du 4e régiment de cuirassiers, qui abandonne trois S-35 près du pont pour un *Panzer 38(t)* incendié.

L'OPPOSITION SE DURCIT

Retrouvons notre *Leutnant* Braun pour la journée du 17 mai : « Nous devons pousser vers Le Cateau Solre, mon char ouvre la marche. Nous surprenons des colonnes motorisées de toutes natures qui sont complètement surprises d'être dépassées, y compris un bataillon de chars. Sur la route Avesnes - Landrecies, le régiment pousse davantage. Je reste à la tête pour le reste de la nuit avec mon *Panzer*. À l'aube, un *Oberleutnant* prend le commandement, et immédiatement se place en pointe avec son peloton pour avancer et éclairer notre route. Peu de temps après, je rencontre des troupes ennemies, *Pak* et artillerie ! Je me bats à coups de canon et de mitrailleuses. Tout se passe très bien, car la route est presque sans bosses. En outre, nous avons appliqué des tactiques maintenant souvent éprouvées et qui ont fait leurs preuves : tirer des projectiles explosifs dans les arbres et les buissons à proximité de l'ennemi [2]. Complètement abasourdis, ils renoncent, avec ou sans véhicules. Plusieurs colonnes glissent côte à côte, alors que partout on voit des embouteillages. Je fais mettre les colonnes sur le bas côté herbeux, forçant les cavaliers ennemis avec mon fusil à s'y tenir. Lorsqu'ils ne le font pas, je tire dans les pneus afin qu'ils ne puissent aller encore plus loin. Certains véhicules selon la place qu'ils ont à notre arrivée sont aplatis ou poussés dans les fossés. De partout, nous dépassons et désarmons des colonnes à l'ouest de Landrecies puis le long d'une longue forêt ; partout, on peut voir des gros tas de munitions et parfois des unités désemparées. Dans la vallée du Cateau, le régiment s'arrête un long moment parce que les munitions et le carburant ne suivent pas. Sur une hauteur, je vois des mouvements suspects d'un char. Un canon de *Flak* se met en position de tir, et j'aperçois également une très grande force ennemie non loin. Je m'approche rapidement de ce groupe, et désarme immédiatement l'ennemi complètement surpris, puis j'avise le régiment et lui demande un soutien rapide. Comme la réponse tarde à arriver, je renvoie mon deuxième *Panzer IV*, pour qu'il se rende au QG demander de l'aide. […] Dix minutes plus tard, je regarde par hasard vers la gauche et je vois arriver à une distance de 200 mètres environ deux chars ennemis avec leurs canons braqués sur moi. Je hurle à mon tireur : «*8h00, 200, chars ennemis ! Feu !*» Notre canon est maintenant sur la cible. Mais l'ennemi tire presque simultanément deux obus sur ma tourelle. Un arrache le coin avant droit et l'autre le tourelleau de mon poste de chef de char. J'ai rentré ma tête dans la tourelle une seconde avant ! L'impact et le souffle me jettent au fond de mon char et m'étourdit. Après un court instant, je hurle : «*Arrière toute !*» Le terrain est accidenté, ce qui nous fait sortir de la zone dangereuse après seulement quelques mètres. Je suis de retour sur mes pieds, et je scrute les environs depuis ma tourelle. Plusieurs chars ennemis arrivent sur mes 10h. Je me dis que continuer la lutte n'est pas une option, car l'ennemi est bien supérieur et occupe une position d'attaque favorable. Je saigne abondamment de la tête (plus tard, il s'avèrera que j'ai reçu un grand éclat dans la boite crânienne et un derrière l'oreille gauche). Je fais immédiatement mon rapport au régiment ; rapport suivi d'une contre-attaque. Mais des chars français sont déjà signalés sur l'arrière. Le régiment décide de contourner ces véhicules, et mon *Zug* est amalgamé avec la *3./Pz.Abt.66* et placé sous les ordres du *Hauptmann* Jähde [3]. Nous formons une compagnie et prenons la direction de l'ouest. Après un certain temps, nos deux *Panzer IV* sont positionnés seuls au milieu du dispositif alors que nous voyons arriver des chars ennemis. Ces derniers ouvrent le feu très rapidement, nous obligeant à demander de l'aide, car nous n'avons presque plus d'obus de *7,5cm* antichar. Je réagis immédiatement et donne mes ordres sur une cible : «*75 mètres, à droite de la route, un char ennemi roule lentement dans les buissons*». Rapidement une *Panzergranate* est engagée, hausse réglée, j'aperçois le haut du véhicule, encore neuf mètres, puis «*Feu !*». L'obus frappe au beau milieu de la tourelle du char. Par sécurité,

▲ Les deux photos ci-dessus : Le B1bis « Indochine » fait partie de la 3e compagnie du 15e BCC, 2e DCr en mai 1940. Il est mis hors de combat par un tir fratricide d'un canon de 47 mm français l'ayant confondu avec un *Panzer* près du Cateau (Nord), le 17 mai 1940. Les sept obus tirés endommageront irrémédiablement le char, qui doit être évacué par son équipage.

on envoie un autre projectile et l'ennemi ne bouge plus. Je me dirige tout de suite dans ma zone de sécurité. Le régiment revient et va de pair vers l'avant (direction ouest) en formation hérisson. Des chars ennemis tentent de pénétrer par le côté dans notre ligne de défense. Environ 600 mètres plus loin, un *Panzer* armé d'un *2cm* se bat en vain contre un char français venant en sens inverse. J'ordonne l'ouverture du feu. Le premier obus touche la tourelle, le second dans la caisse, le char se déplace un peu et commence à brûler. Les blindés ennemis sont un peu partout dans ma direction de tir. Déjà, deux nouveaux engins ennemis apparaissent. Le premier met un coup au but sur mon *Panzer IV* puis s'arrête. Le suivant encaisse deux obus et prend feu. Le premier bouge à nouveau et il réussit par de rapides manœuvres à disparaître dans derrière un relief. Nous devons être économes avec nos munitions, parce que nous allons en manquer. Dans la nuit vers 23h45, je reçois un ordre spécial du régiment. À minuit, je suis là avec mon *Panzer IV* et nous attendons deux *Panzer III* [4]. Le *Regimentsadjutant, l'Oberleutnant* Student, assure le commandement et nous devons retourner vers la *II.Abteilung* sur Landrecies. Les deux *Panzer III* n'étant toujours pas là, je vais partir seul avec le *Regimentsadjutant*. Je file vers l'est à travers la forêt de Pommereuil à grande vitesse, car il y des troupes ennemies de partout. Dès que nous avons le bois derrière nous, j'aperçois un village situé dans une courbe [5]. Sur le côté gauche de la route se trouvent des véhicules. Je suis obligé de passer devant ; je reconnais alors des unités de transport de personnel françaises. Là, je remarque subitement qu'une deuxième colonne d'une vingtaine d'automitrailleuses françaises est sur le côté droit. Les espaces entre les trois premiers engins sont très rapprochés. Si je parviens à pousser l'ensemble de ces trois blindés sur le côté, j'aurai davantage de place sur le côté gauche de la route pour m'engager. Mon char se colle aux voitures blindées, mais la deuxième doit avoir les freins serrés, car ma tentative échoue.

▲ Le *Sd. Kfz. 251* est un des véhicules permettant l'acheminement rapide des troupes allemandes au front. Il sera décliné en plusieurs versions, notamment une de commandement, et servira de bases pour de nombreux véhicules tout au long du conflit.

▲▲ Le B1bis 293 « Tananarive » (2e DCr, 28e BCC, 1re compagnie) est mis hors de combat à Flavion le 15 mai 1940, non par le feu allemand, mais par des pannes à répétition : tourelle bloquée, chenille droite faussée, épiscopes détruits... pour finalement verser dans un trou dont il ne pourra pas sortir. L'équipage évacuera et sera fait prisonnier. Coll. L. Becker

[2] Le tir dans les arbres permet de projeter des centaines d'échardes de bois, potentiellement mortelles.

[3] Le futur *Kommandeur* de la *schwere Panzer-Abteilung 502*, unité de l'as Otto Carius. Jähde sera unanimement apprécié par ses hommes.

[4] En fait des *Panzer 38(t)*, certains documents d'archive indiquent « Panzer III (t) ».

[5] Très certainement Ors.

◀ Le B1bis « Tornade » (3e compagnie, 15e BCC, 2e DCr) est perdu à Wassigny, dans l'Aisne, le 17 mai 1940. Pas de trace d'impact mais surtout les marquages des vainqueurs sur le côté.

[6] Il s'agit des Somua S-35 du 18e régiment de dragons de la 1re Division Légère Mécanique..

[7] Braun utilise le terme de « Pak » pour désigner les canons antichars des deux camps.

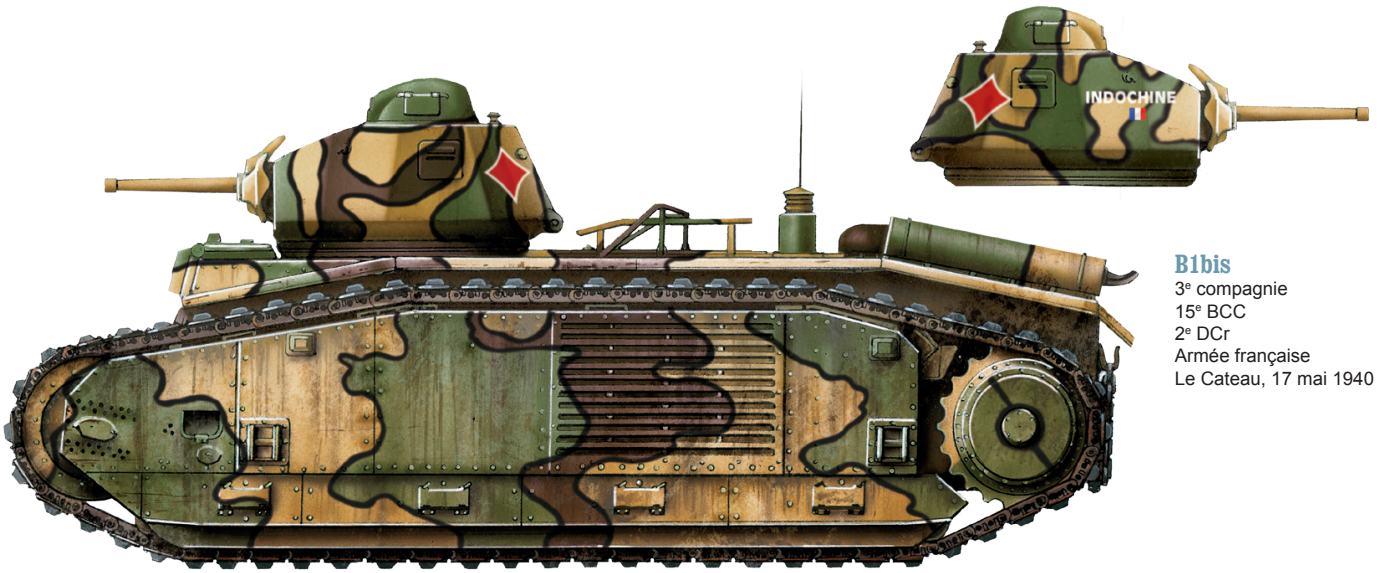
[8] Au vu du faible blindage du *Panzer IV*, Braun confond très certainement des impacts d'obus antichars avec ceux de munitions plus légères.

▼ Ce Somua S35 semble lui aussi avoir été abandonné et sabordé dans le nord de la France. L'insigne du 4e régiment de cuirassiers est bien visible sur le flanc.

Je dois éviter à tout prix le combat, et je ne dois tirer qu'en cas d'extrême urgence. Afin de voir un peu plus loin, je me hisse à mon poste buste sorti et je donne des ordres aux Français pour qu'ils bougent. Leurs casques d'acier brillent sous la lune pâle, ils s'agitent dans tous les sens, énervés après chacune de mes injonctions. L'ennemi semble être surpris et ne fait rien. Je remarque un espace sur le bas côté droit, et j'ordonne à mon conducteur de prendre cette direction. Mais immédiatement tout le monde à bord sent que le sol est très meuble ! La chenille s'enfonce et commence à patiner. Coincés là-dedans, ce serait la pire chose qui pouvait nous arriver. Comme je vois la route bien mieux d'en haut, j'ordonne de faire marche arrière, puis de virer vers la gauche. «*Première vitesse ! vire à droite !*» Par cinq fois nous manœuvrons de la sorte et nous retrouvons sur un terrain ferme, que nous traversons rapidement. Après 50 mètres, nous sommes de retour sur du dur, et là, les Français commencent à ouvrir le feu. Nous arrivons près de Landrecies. Je tire des fusées blanches pour que notre *Pak* ne nous prenne pour une cible. L'*Oblt*. Student demande au *Major* von Paris une voiture et nous filons pour trouver la deuxième *Abteilung*, que nous rejoignons à l'aube du 18 mai. Sur le chemin du retour, je suis pris en charge par notre médecin qui m'enlève l'éclat derrière l'oreille et me dit que je peux ne plus assumer de commandement jusqu'à la guérison ! Je ne suis pas tout à fait d'accord. Mon *Panzer IV* est resté à Landrecies, en sentinelle près du pont en attendant mon retour. Vers 10h, je suis de retour à mon *Panzer*, qui a refait entretemps le plein en essence et munitions. Je suis bien heureux d'échapper aux griffes du personnel médical ! Avec cinq autres blindés, nous nous dirigerons vers le régiment. […] Lorsque j'arrive à Pommereuil, le *Major* von Paris me dit que des véhicules blindés [6] et des canons se trouvent dans le village, l'empêchant de continuer. Problème : Rommel en personne l'attend au Cateau. Après une rapide réunion, nous convenons que je prends deux *Panzer* avec moi à droite vers l'église tandis que le *Leutnant* Müller s'engage à gauche avec les trois autres chars. Les ordres sont donnés par radio. Je lance mes blindés. Derrière l'église j'aperçois subitement un *Pak* [7], qui ouvre instantanément le feu. Je continue d'avancer par la droite, dans les jardins, où je croise des chars ennemis en maintenance. Après environ 75 mètres, je vois soudainement un buisson rouler. Le gars veut nous échapper ! J'entends deux détonations venant de derrière, puis il ne bouge plus. Nous poursuivons notre traversée, les Français tirent des maisons et j'indique par radio : «*Mitrailleuses dans les habitations !*». Au même instant, je reçois une rafale de balles sur la tourelle, des éclats me touchent au front et à l'occiput. Le tir provient d'un bosquet en sortie du village. Un *Pak* a été signalé, je continue de progresser, mais… lentement. Il tire, je le repère ! Un explosif est expédié et le *Pak* s'envole. En tirant dans les maisons, je parviens rapidement à la fin du bourg, où je détruis un nid de trois autres mitrailleuses bien camouflées. Maintenant, les Français sortent en masse de la localité et cherchent leur salut dans la fuite en direction du Cateau. Un ordre grésille dans la radio : «*Sortez du village, ennemis capturés, retour vers les fusiliers*». Tous les Français sont désarmés, une partie chargée sur les superstructures de nos véhicules et le reste est renvoyé vers l'arrière. Le *Major* von Paris me demande d'embarquer dans mon char et nous filons vers le quartier général. »

GROS DÉGÂTS À CAMBRAI

En ce tout début de matinée du 19, Rommel se voit confier le renfort du *SS-Totenkopf.IR.1* (*SS-Staf.* Simon). La *Pz.Aufkl.Abt. 37* éprouve des difficultés à traverser Oisy. Rommel perçoit une menace sur son flanc gauche, provenant



B1bis
3e compagnie
15e BCC
2e DCr
Armée française
Le Cateau, 17 mai 1940

notamment de la localité de Castillon, tenue par le 95e régiment d'infanterie de la 9e division d'infanterie marocaine. La 1re DCR a dépêché également une partie de son 18e régiment de dragons sur place. À 21h10, le *Schutz.Rgt.7* avec le *Pz.Rgt. 25* annoncent qu'ils sont à cinq kilomètres de Cambrai. Finalement vers 22h, Castillon est prise après un violent combat par le *SS-Rgt*. Cambrai ouvrant la route d'Arras, Rommel lance trois *Kampfgruppen* dont le *Pz.Rgt. 25* au centre qui doit filer tout droit sur Arras. Rommel indique : « Précédé de quelques chars et de deux détachements d'autocanons de DCA, le bataillon, étalé sur un large front et sur une grande profondeur, progressa droit devant soi à travers champs en direction du nord-ouest, en soulevant un grand nuage de poussière. Les troupes ennemies […] ne firent pas de résistance. » Pas de résistance, vraiment ? Retrouvons à ce sujet le *Leutnant Braun* : « Ce jour-là, le 20 mai, le régiment attaque Cambrai. Je me retrouve avec mon char en tête de l'unité. Nous devons combattre et détruire plusieurs batteries pour tenter de pénétrer dans la ville. L'adversaire s'accroche au terrain. Mon *Panzer IV* progresse dans les larges rues en tirant de temps en temps un obus. Je préfère rester le buste en dehors de ma tourelle ; j'ai ainsi une meilleure vue. Tout à coup, tout le côté de mon char crépite ! Je m'aperçois que nous avons en fait touché une ligne à haute tension. À cause des départs de coups et impacts, on ne distingue pas grand-chose dans un char. Je ressens une vive douleur à la main droite. Elle saigne ! J'en sortirai plus tard moi-même quelques éclats d'obus. Mon tireur m'indique que notre char a reçu plusieurs coups au but et que le système du frein de canon perd son huile. Je quitte mon engin pour constater qu'un impact a transpercé le blindage du tube ! L'*Oberstleutnant* Sieckenius arrive alors et me demande pourquoi je ne tire plus, parce que justement l'ennemi recommence à ouvrir le feu. Je lui explique clairement la situation… son ordre suit : «*Continuez de tirer, tant que le tube est utilisable* !» Je retourne dans mon blindé, vérifie le niveau d'huile : il est adéquat ! Je donne l'ordre de faire feu. Le tube recule, s'arrête en face de ma poitrine et reste où il est. Il y avait en fait juste assez de fluide pour éviter que le canon soit arraché par le recul. Ainsi, nous pouvons continuer de tirer, mais seulement avec nos mitrailleuses. Je sors de nouveau et explore les dommages causés

▲ Près du Cateau se trouvent aussi des blindés britanniques, dont ce Matilda II : les pièces de *3,7cm* sont incapables de percer son blindage, et de nombreuses unités, dont la « Totenkopf », seront très violemment bousculées par ces blindés dans le nord de la France.

par les tirs. Quatre maillons de chenille sont retournés vers le haut et sur plusieurs endroits du char je distingue des impacts et des traces de ricochets. Dans l'ensemble, mon *Panzer IV* a reçu pas moins de 15 obus antichar [8]. J'ordonne à l'équipage de sortir afin de m'aider à remplacer les patins de chenilles endommagés, ce qui est fait rapidement. En raison de la forte insécurité pour cette nuit, le régiment nous ordonne de sortir de Cambrai vers l'est. Je hèle le premier motard qui passe et lui demande de contacter l'armurier le plus rapidement possible afin que mon char ait de nouveau un canon qui fonctionne. L'homme réagit très vite, et le lendemain je suis opérationnel avec un tube tout neuf. »
Rommel détourne le *Pz.Rgt.* sur Sains-les-Marquion, le pont à Baralle étant détruit. Un passage est trouvé et l'unité fonce sur Vis en Artois, tandis que le *Schtz.Rgt.7* combat sur Cagnicourt. Arras est bientôt en vue. Le *Kradschtz.Btl.7* voit surgir sur son flanc de nombreux chars du *7th Royal Tank Regiment*, mais sans aucune défense antichar la panique gagne très vite les Allemands. Le *Schutz.Rgt.7* subit le même sort. Il faut l'intervention personnelle de Rommel en première ligne pour stopper cette déroute avec le déploiement des obusiers et des *8,8cm* de la *Panzer-Division*. Le *Lt.* Braun avec son *Pz.Rgt*. intervient près de la voie ferrée Arras-Beaumetz.

FIN DE COURSE À ARRAS

Retrouvons une dernière fois notre *Leutnant* Braun : « Le régiment prend la direction sud-ouest vers Beaurains. Il doit se préparer dès 15h à faire mouvement et attaquer en direction du nord de Warlus et de tenir les hauteurs jusqu'à 20 heures. Mon *Panzer IV* fait face à cette direction et avec mes jumelles je vois qu'il y a apparemment des *Pak* et des blindés ennemis aux environs de Agnez [9]. Je transmets ce message immédiatement. Le régiment prévoit un assaut sur Agnez par le sud-est vers 20 h. Je pars rapidement à gauche derrière cette bourgade où je tombe sur les chars britanniques. J'engage le combat avec ma tourelle tournée à 11h. Les chars ennemis font feu, mais tirent trop court, me permettant d'en réduire deux au silence. Plusieurs tirs venant de 9h touchent subitement ma tourelle. L'ennemi a manifestement de nombreux antichars à proximité… Mon chargeur n'a jamais autant donné de lui-même : il s'active à toute allure. Tout à coup, je ressens une douleur atroce dans la jambe ! Un obus a frappé mon char sur le côté gauche et a emporté mon pied gauche. Mon tireur, lui, est tué sur le coup mais gémit pendant quelques secondes. Le projectile lui a déchiré le tronc au niveau des hanches. J'ordonne à mon équipage l'évacuation du *Panzer*. Je dois surmonter ma souffrance et m'extraire de toutes mes forces de la tourelle. Cela fait, je me laisse tomber dans l'herbe. Je ne peux pas utiliser mon pied droit non plus, un éclat d'obus s'étant fiché à l'intérieur de l'articulation. Mes chargeur, conducteur et opérateur radio me portent rapidement dans un champ de pommes de terre pendant que les Britanniques s'acharnent sur mon char, blessé à mort. Mon chargeur arrête un autre blindé et ils me mettent avec eux à l'abri derrière la tourelle. L'avance continue, selon l'emplacement d'où viennent les tirs ennemis nous devons nous serrer tantôt à droite, tantôt à gauche. Je perds une grande quantité de sang. »

[9] Agnez-les-Duisans.

Toutes les bouches à feu de la *7. Panzer-Division* sont nécessaire pour enrayer cette attaque. L'appui des Stukas termine d'arrêter l'avancée britannique. Les pertes sont lourdes au sein de la division de Rommel (dont trois *Panzer IV*), ce qui met un terme à sa chevauchée.

ÉPILOGUE

Parti de la frontière allemande le 10 mai, le *Pz.Rgt.25* arrive à Arras le 21 mai après avoir parcouru environ 310 kilomètres en combattant. Le *Gen.Maj.* Rommel reçoit la *Ritterkreuz* le 27/05/1940, l'*Obst.* Rothenburg (*Pz.Rgt.25*) le 03/06/1940, le *Hptm.* Schulz (*Pz.Rgt.25*) et l'*Obst.* von Bismarck (*Schutz.Rgt.7*), le *Ltn.* Neubrandt (*Pz.AufkI.Abt.37*) le 29/09/1940 après leur conduite durant toute la campagne à l'Ouest. Seule la demande pour le *Ltn.* Hanke (*I.03*) sera rejetée. Le *Leutnant* Braun a survécu à sa terrible blessure, mais nous ignorons ce qu'il est devenu par la suite. ■

▲ Ces soldats britanniques maintenant prisonniers marchent vers la captivité, certains avec le sourire aux lèvres. La progression fulgurante des *Panzer* a aussi surpris certaines unités du *BEF*.

◀ Les deux clichés de la page précédente : Le parc blindé du *BEF* est loin d'être homogène, et certains engins efficaces côtoient des échecs sérieux. Les *Infantry Tank Mark I* Matilda (cliché du haut) n'ont pas les capacités de s'opposer décemment aux *Panzer*, tout comme le *Light Tank Mk VIC*.

▼ L'*Infantry Tank Mark I* Matilda tire encore ses inspirations du premier conflit mondial, comme le prouvent ses lignes...

BIBLIOGRAPHIE

- Rapport après combat du L. Braun
- Demandes de remise du Ritterkreuz du *Gen.Major* Rommel
- Mary (J-Y.), *Le corridor des Panzers*, Heimdal, 2010.

ALFREDO CARPANETO

Deux *Panzer VI Ausf. E* Tiger I sur le front de l'Est durant l'hiver 1943/44. Si Alfredo Carpaneto fait déjà preuve de courage et de témérité lors de combats menés à bord d'un *Panzer III*, c'est véritablement lorsqu'il commande un Tiger qu'il va démontrer tout son talent. Bundesarchiv Bild-101I-277-0846-13 (Jacob)

UNE TÊTE DE MULE (ITALIENNE) AU COMBAT

La discipline au sein de l'Armée allemande est généralement considérée comme stricte et respectée de tous les soldats. Mais comme souvent, la vérité est tout autre, notamment lorsqu'un Italien caractériel s'invite au sein d'une des unités les plus prestigieuses, la *schwere Panzer-Abteilung 502* dont fait partie le célèbre as Otto Carius. Mais Alfredo Carpaneto n'est pas seulement un homme borné, voire une tête de mule, c'est aussi l'un des *Panzerschützen* les plus redoutables qui affiche à son palmarès une cinquantaine de victoires et… un officier supérieur allemand !

Par Laurent Tirone

Texte revu et corrigé tiré du Batailles & Blindés hors-série N°38 « Les As de la Panzerwaffe » (Tome 2).
Sauf mention contraire, toutes archives Caraktère. Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2019

LUTTER CONTRE LES PRÉJUGÉS

Né 4 janvier (certaines sources avancent le 26) 1915 dans la ville de Rome, Alfredo Carpaneto voit le jour dans une famille aisée italienne, ce qui lui permet de faire des études supérieures et d'apprendre, entre autres, l'Allemand, langue qu'il maîtrise plutôt bien au demeurant. Admirateur de Benito Mussolini et du système politique autoritaire fasciste, Alfredo Carpaneto souhaite très tôt changer les choses et intègre les *Milizia Volontaria per la Sicurezza Nazional* (MVSN, Milice volontaire pour la sécurité nationale). Chemise noire convaincue, il est toutefois déçu (!) par la « tiédeur » politique du *Duce*, qu'il juge trop neutre en Europe, si bien qu'il est vite séduit par l'aura d'un autre dirigeant européen, Adolf Hitler. De fait, Carpaneto considère que Mussolini ne va pas assez loin le redressent politique de son pays, notamment dans les relations qu'il entretient avec les démocraties voisines, nations qu'il considère comme ayant trahi leur parole après la victoire en 1918. *A contrario*, le nouveau chancelier allemand est en train de rendre une place de choix à son pays sur l'échiquier européen et tend, pour le jeune homme, à s'imposer comme le leader à suivre. Cette prise de position idéologique conduit Carpaneto à nourrir un projet plus ambitieux que de rester un simple milicien : celui d'intégrer dès que possible les troupes allemandes. En 1939, il prend alors la direction de Vienne, l'Autriche est annexée par le *III. Reich* depuis mars 1938. Là, en parallèle à des études de peinture à l'Académie des Arts, il fait du bénévolat auprès de la *Wehrmacht*. Il en profite alors pour affiner sa connaissance de la langue de Goethe. Son enthousiasme envers Berlin attire toutefois l'attention de Rome qui lui interdit toute manifestation de propagande par crainte de compromettre la neutralité, de façade, de l'Italie fasciste. Alfredo Carpaneto ne s'en laisse pas compter et il expédie, à titre personnel, un dossier de candidature pour rejoindre les futurs *Waffen-SS*. La réponse ne tarde pas, mais elle est négative ; les préjugés des Allemands envers les Italiens sont bien vivaces… L'invasion de la Pologne en septembre 1939 lui fournit une nouvelle chance. Il se fait connaître des services de recrutement de la *Heer* (force terrestre allemande) et, contre toutes attentes, il est finalement accepté ! Nul doute que sa parfaite connaissance de l'Allemand a joué en sa faveur.

Le 18 septembre 1939, il intègre la *Panzer-Ersatz-Abteilung 4* alors encasernée à Mödling, près de Vienne. Constituée le 26 août 1939, cette unité instruit de jeunes recrues au profit des *Panzer-Regimenter 3* et *4,* les deux régiments blindés de la *2. Panzer-Division*. Carpaneto rejoint ensuite la *4. Kompanie* où il fait ses classes avant de suivre une formation de tireur dans le nord de l'Allemagne. Le 3 avril 1940, il intègre la *7. Kompanie* du *Panzer-Regiment 4* avec laquelle il combat lors de la campagne de France à bord d'un *Panzer III*. Bien que considéré comme l'un des meilleurs chars allemands de l'époque, ce dernier souffre face aux blindés français mieux protégés et généralement mieux armés, mais le jeune Italien ne s'en laisse pas compter et montre déjà un tempérament de casse-cou capable d'actions aussi géniales qu'irréfléchies. Mais la chance est avec lui et il est récompensé pour sa bravoure avec l'obtention, le 24 juin 1940, de l'*Eisernes Kreuz 2. Klasse* (*EK. II,* Croix de Fer de 2e classe).

Un cas de conscience vient toutefois le travailler. En effet, il apprend avec stupéfaction que, le 10 juin 1940, l'Italie entre en guerre contre la France ! Il lui est alors demandé s'il souhaite rejoindre le *Regio Esercito* (L'Armée royale italienne), mais le jeune homme décline la proposition, il a juré fidélité à sa nouvelle armée et ses camarades sont tous Allemands. Il semble alors qu'il passe une formation comme pilote de char.

▲ *Panzer III Ausf. F* lors de la campagne de France en mai 1940. C'est sur ce char moyen que Carpaneto connaît son baptême du feu.

▼ Automitrailleuse Panhard AMD 178 mise hors de combat en mai/juin 1940. Son canon de 25 mm est tout à fait capable de détruire un *Panzer III*.
AMC # E025875

▲ Char léger Renault R35 abandonné par son équipage de 2 hommes. S'il pêche par son armement peu puissant, ce blindé reste difficile à mette hors de combat, car sa protection épaisse de 40 mm résiste bien aux projectiles de *3,7cm* tirés par le *Panzer III*.

◀ SOMUA S35 examiné par un soldat allemand. Ce char moyen surclasse le *Panzer III* en termes de puissance de feu et de protection. Bien que ne durant que quelques semaines, la campagne de France est loin d'être une promenade de santé pour les *Panzerschützen* qui doivent affronter des blindés supérieurs aux leurs.

◥◥ En haut : Rapide avec ses 52 km/h en pointe, le BT-7 est tout à fait capable de détruire un *Panzer III* grâce à son canon de 45 mm, mais il reste vulnérable avec son blindage épais de 23 mm.

▶▶ Au milieu : Le T-34/76 est un véritable traumatisme pour les Allemands, car à sa protection efficace, il ajoute un canon puissant et une excellente mobilité.

◢◢ En bas: KV-1 modèle 1939. Heureusement pour les *Panzerschützen*, ce mastodonte quasi invulnérable souffre de sa très médiocre fiabilité.

▼ *Panzer III Ausf. H* en Union soviétique. Malgré la greffe d'un canon de *5cm* long de 42 calibres, le char moyen allemand s'avère inférieur au très réussi T-34/76 russe, d'où la demande pour un *Panzer* lourd capable de l'engager à longues distances.

SUR L'*OSTFRONT*

De nouveau affecté à la *4. Kompanie*, Carpaneto brille par son sang-froid et une bonne humeur toute méditerranéenne. Certes, l'accent transalpin de notre homme amuse ses camarades, mais son tempérament latin en fait un bon compagnon. Par ailleurs, il confirme qu'il est un excellent combattant doublé d'un *Panzerschütze* expérimenté. Son unité est alors engagée lors de l'opération « Barbarossa », lancée le 22 juin 1941. À bord de son *Panzer*, il voit défiler des noms de villes inconnues : Ouman, Kiev, Rostov... Autant de batailles durant lesquelles ils se distinguent par son opiniâtreté et son courage face aux blindés soviétiques. Si les chars multitourelles T-28 ou les plus légers BT et autres T-26 ne lui font pas peur, les rencontres avec les puissants KV-1 lui occasionnent quelques sueurs froides. Mais rien n'arrête le bouillant italien, certains le qualifiant volontiers de « trompe-la-mort »aux vues des risques qu'il prend ! Mais ces éreintantes batailles dans les steppes russes ne font que repousser un adversaire qui semple ne jamais vouloir capituler. Et aux températures étouffantes et à la poussière rencontrées dans les plaines ukrainiennes succèdent la pluie puis la boue et enfin la neige et le froid glacial de l'hiver russe. Les chars allemands continuent de bousculer l'ennemi, mais la fatigue des hommes et l'usure des matériels commencent à peser sur la combativité des *Panzerschützen*. Bientôt, la *2. Panzer-Division* s'approche de Moscou, mais la capitale ennemie ne tombe pas, car les Soviétiques

contre-attaquent violemment des Allemands à bout de souffle. La lente progression des *Panzer*, du moins ce qu'il en reste, est stoppée net.
Malgré son courage, l'Italien ne reçoit aucune décoration d'importances pour ses faits d'armes. Il semble bien que si son tempérament en fait un excellent camarade, son côté tête de mule soit moins apprécié par sa hiérarchie de l'époque qui ne le propose pas pour d'éventuelles distinctions. Il est néanmoins décoré de la *Winterschlacht Im Osten* (*Ostmedaille*, médaille du front de l'Est) comme nombre de ses camarades. Pour autant, son livret militaire reste élogieux, ce qui ne va pas manquer d'attirer l'attention lors du recrutement des personnels des futures unités de chars lourds.

UN ITALIEN CHEZ LES « ÉLÉPHANTS »

Après l'échec de « Barbarossa », la *Wehrmacht* panse ses plaies et le parcours de Carpaneto prend un nouveau virage lorsqu'il est rappelé en Allemagne, au camp de Sennelager, près de Paderborn, le 1er avril 1942 pour une formation complémentaire. Sélectionné avec d'autres éléments des *2.* et *4./Panzer-Regiment 4* ainsi que des *Panzerschützen* de la *8./Panzer-Regiment 3*, il participe à la mise sur pied de la *schwere Panzer-Abteilung 502*, qui a pour emblème un éléphant, équipée du tout nouveau *Panzer VI Ausf. E* Tiger I de 57 tonnes. Formée le 25 mai 1942, à Bamberg, la *502* est la première *Tiger-Abteilung* à avoir été engagée sur l'*Ostfront*, dans le secteur de la *Heeresgruppe* « Nord », près de Leningrad et du lac Ladoga, à l'automne 1942. Carpaneto est affecté à la *2. Kompanie* qui compte alors neuf Tiger et dix *Panzer III Ausf. L* et *N*. Ces derniers sont à la fois utilisés pour compléter les effectifs et appuyer les chars lourds lors de leur progression. Voulus par Hitler, les premiers engagements des Tiger sont toutefois des échecs du fait d'un terrain peu adapté à de telles machines, les Soviétiques en capturant même un exemplaire quasi intact.
À peine familiarisés avec leurs nouvelles montures, l'Italien et ses camarades repartent vers l'Est, plus précisément dans le secteur de Pleskau et du lac Peipus où ils affrontent les Russes.
En 1943, un dilemme vient le perturber. Le 25 juillet, le régime fasciste italien est chassé du pouvoir et Mussolini fonde la *Repubblica Sociale Italiana* (RSI) dans le nord du pays.

Un temps il est question d'aller combattre aux côtés de ses compatriotes, mais la *502* est devenue sa nouvelle famille. Il y a tissé des liens très forts de camaraderie. Carpaneto est d'ailleurs devenu un bon ami d'un certain Otto Carius qu'il respecte profondément… alors que tout oppose l'impétueux Italien et le discret Allemand. Les liens d'amitié étant plus forts, il tourne alors définitivement le dos à la *Repubblica di Salò* et continue le combat sur le front de l'Est. Nommé *Obergefreiter* (caporal-chef) le 4 mars 1944, Carpaneto devient *Bordführer* sur Tiger quelques jours plus tard. Commence alors pour lui une série de victoires où son sens de la tactique et sa témérité éclatent encore une fois au grand jour, mais aussi sa terrible impudence dont va faire les frais le *Kommandeur* de sa compagnie.

VON SCHILLER, LE MAL AIMÉ

À la tête de la *2. Kompanie* de la *schwere Panzer-Abteilung 502*, l'*Oberleutnant* (premier-lieutenant) von Schiller est assez mal considéré par ses hommes, et c'est un euphémisme… Lorsque l'unité de chars lourds est intégrée à l'*Armee-Gruppe* « Narwa », elle est sous les ordres de l'*Oberst der Reserve* (colonel de réserve) Hyazinth Graf Strachwitz, que ses hommes surnomment « Panzer Graf ». L'officier supérieur germanique est en charge du secteur de Narva, où les Soviétiques tentent de progresser afin d'envelopper les éléments adverses. En avril 1944, pour contrer cette menace, les Allemands planifient un assaut blindé afin de réduire la tête de pont soviétique. La *2. Kompanie* de la *schwere Panzer-Abteilung 502* se prépare alors au combat, mais son unité de chars lourds ne peut jouer qu'un rôle secondaire dans la première phase de la bataille, destinée à isoler de ses arrières la tête de pont adverse située à l'ouest. En effet, les routes sont trop encaissées pour les mastodontes germaniques. Les Tiger I sont toutefois placés en défensive afin de briser les éventuelles contre-attaques soviétiques destinées à desserrer l'étau… ce qui ne tarde pas à arriver ! Les projectiles de *8,8cm* les stoppent alors net, brisant toutes leurs velléités. Le lendemain, la poche est réduite sans mal. La majorité des soldats russes et de leur matériel tombe entre les mains des assaillants. Seuls quelques chanceux peuvent s'échapper vers le sud pendant la nuit, profitant des attaques de secours menées par des T-34 dans cette direction. Mais le but est de réduire la poche de Narva et les chars lourds sont rapprochés de la ligne de front.

Le 19 avril 1944, dans les premières heures de cette journée de printemps, les Allemands se préparent à un nouvel assaut. Placés derrière les Tiger I, des véhicules

Les deux photos :
Ce *Panzer VI Ausf. E* Tiger I appartient à la *schwere Panzer-Abteilung 502*, une unité qui revendique la destruction de 1 400 chars ennemis pour 107 Tiger perdus.
©ECPAD/France/1943/Photographe inconnu

blindés sont alignés sur la route, mélangés avec des *chars moyens Panzer IV*. Ces derniers participent à la percée et escortent les transports d'infanterie. Un semi-chenillé *Sd.Kfz. 251* est positionné derrière le deuxième Tiger du groupe de tête. L'engin abrite des pionniers et des observateurs d'artillerie. Enfin, une escouade d'infanterie est attachée à chacun des quatre *Panzer VI*. Les hommes sont déjà debout sur les chars et voient de quelle façon ils pourraient se faire tout petits derrière la tourelle. L'assaut commence à l'heure dite, mais d'un coup, la colonne s'arrête sans raison apparente. Le blindé de Carpaneto vient de rouler sur une mine, avec pour conséquence le bris d'une chenille. L'engin est en travers de la piste et il est impossible de le contourner par champs. Tous les véhicules sont bloqués alors que l'artillerie russe, heureusement imprécise, entre en action !

Pourtant, rien ne se passe, le Tiger immobilisé ne bouge pas et le *Kommandeur*, l'*Oberleutnant* von Schiller, de la *2. Kompanie* ne prend aucune initiative pour débloquer la situation. Devant l'incompétence de ce dernier, le comte Strachwitz ordonne à Otto Carius de diriger les opérations. Comme par enchantement, Carpaneto, qui déteste cordialement von Schiller, se souvient comment fonctionne son Tiger, et son pilote, jouant sur l'unique chenille en état de fonctionner, déplace son véhicule vers sa droite, dans le marais. Cette manœuvre aurait pu être exécutée au cours de la matinée, mais Carpaneto n'a pas bougé, attendant que von Schiller fasse l'effort de prendre une initiative… ou cherchant tout simplement à créer une crise au sein de la chaîne de commandement. L'avance reprend, mais les fauves se heurtent à un fossé antichar. Strachwitz suspend alors l'attaque jusqu'au lendemain matin, laissant ainsi le temps aux pionniers de combler l'obstacle. Chaque Tiger prend alors en charge un secteur afin de pouvoir stopper toute attaque russe. Seul le char de tête couvre la partie avant, vu que les autres sont bloqués en file indienne. Soudain, un éclair illumine l'orée du bois. L'Armée rouge a réussi à faire passer des canons automoteurs qui prennent en enfilade les chars allemands ! Leurs tirs au début imprécis laissent toutefois le temps à ces derniers de riposter. S'ensuit alors un dangereux jeu de cache-cache entre les équipages russes qui sortent brusquement de la lisière pour ouvrir le feu et les tireurs allemands qui tentent de deviner d'où la menace va surgir. Visiblement expérimentés, les commandants des canons d'assaut russes semblent prendre l'ascendant quand l'artillerie germanique commence à pilonner les bois pour les forcer à retraiter. Néanmoins, le Tiger de Carius est touché et l'engin doit être évacué.

Le lendemain, une contre-attaque russe est brisée par les *Panzer* : deux T-34 restent sur le carreau, et l'infanterie préfère ne pas insister. Les *Panzerschützen* tentent alors de récupérer leurs chars endommagés et abandonnés sur le terrain.

▲ Tiger I de la *3. Kompanie*, formation sous les ordres du *Hauptmann* Christoph Leonhardt, de la *schwere Panzer-Versuchs-Abteilung 502* dans le secteur du lac Ladoga. Carpaneto est déployé au sein de la *2. Kompanie*. Bundesarchiv Bild 101I-461-0212-12 (Zwirner)

▼ Un soldat guide un Tiger I. Une manœuvre loin d'être anodine, car le mastodonte de presque 57 tonnes demande du doigté de la part du pilote pour ne pas endommager l'embrayage ou la très sophistiquée boîte de vitesses comptant 8 rapports avant et 4 marches arrière.

Pour ce faire, des fantassins allemands avancent leurs lignes le plus près possible pour couvrir les mécaniciens. Hélas, le Tiger de Carius doit être sabordé, car impossible à remorquer. Durant la nuit, un deuxième est toutefois ramené sous le feu de l'artillerie russe. Visant les échappements rougeoyants des blindés ennemis, les servants des canons antichars soviétiques parviennent toutefois à placer quelques coups au but, mais sans pouvoir stopper les manœuvres. Ensuite, c'est au tour de la machine de Carpaneto d'être dépannée, en dépit de la présence d'un biplan ennemi, surnommé « canard boiteux », qui, à la faveur de la nuit, harcèle les Allemands de ses petites bombes.

Malgré quelques succès initiaux, le plan de l'*Oberst der Reserve* Hyazinth Graf Strachwitz n'a pu être mené à son terme. Pour autant, la présence des Tiger a considérablement gêné l'activité de l'Armée rouge dans le secteur de Narva, l'empêchant de pousser plus en avant. Sans le « corset » formé par ces blindés, et les phases offensives menées par Strachwitz, le front défensif allemand aurait vraisemblablement craqué sous les coups de boutoir adverses. L'échec de la dernière phase de l'opération « Strachwitz » conduit néanmoins à évacuer le secteur de Narva. La conduite de Carpaneto n'est évidemment pas du goût de la hiérarchie allemande, mais il est difficile de se séparer d'un homme aussi expérimenté, surtout qu'une sanction disciplinaire aurait forcément conduit à s'interroger sur les compétences de l'*Oberleutnant* von Schiller et du pourquoi de sa nomination à ce poste à responsabilités…

Mais, alors que ses camarades reçoivent de nombreuses médailles, Alfredo Carpaneto est soigneusement tenu à l'écart des promotions les plus prestigieuses !

CARPANETO, LE POMPIER ITALIEN

Le 10 octobre 1944, suite à une collision avec une autre locomotive, le convoi ferroviaire qui transporte la *Panzer-Kompanie* de Carpaneto est immobilisé à quelques kilomètres de la ville de Memel située en Lituanie. La cité est assiégée par des forces russes très combattives. Un duo de machines est alors déchargé des wagons plateformes à l'aide d'un Bergepanther ; Carpaneto est dans le coup. Du fait de la pression exercée par l'ennemi dans le secteur de Truschellen, les deux « lourds » sont envoyés en urgence vers le Nord afin d'y appuyer les fantassins du *Grenadier-Regiment 209*, une unité de la *58. Infanterie-Division* arrivée sur zone depuis peu. Les chefs de chars des deux mastodontes décident alors de « sonder » le dispositif soviétique. Mais, au détour d'un bosquet, les deux fauves tombent dans une embuscade tendue par 13 chars moyens T-34/85, un engin tout à fait capable de détruire un Tiger I s'il parvient à l'engager sur ses flancs. Pris sous un déluge de feu, l'un des *Panzer* finit par succomber. Toutefois les équipages soviétiques ont mal coordonné leurs tirs et se sont acharnés sur un seul

▲ Ci-dessus : L'*Unteroffizier* Alfredo Carpaneto (4 janvier 1915 - 26 janvier 1945) arborant l'*Eisernes Kreuz 1. Klasse.*
Droits réservés

◤ En haut à gauche : Lors de l'opération « Strachwitz », les Tiger sont utilisés comme un « poing blindé » destiné à enfoncer les lignes ennemies. Le terrain très marécageux les oblige toutefois à attaquer en colonnes, réduisant d'autant leur force de frappe, surtout si l'engin de Carpaneto, alors en tête, est immobilisé par une mine !

◀ Protégés par la masse d'un Tiger, des *Landser* progressent vers la ligne de front.
©ECPAD/France/1944/Photographe inconnu

[1] À noter que depuis le 5 janvier, la 502 a été rebaptisée *schwere Panzer-Abteilung 511.*

ALFREDO CARPANETO VU PAR L'AS DES PANZER OTTO CARIUS... ... OU COMMENT SE PAYER LA TÊTE D'UN OFFICIER INCOMPÉTENT !

Alfredo Carpaneto est décrit par Otto Carius comme un commandant de char hors pair au tempérament de casse-cou capable d'actions aussi géniales qu'irréfléchies, un camarade en qui ses compagnons avaient une entière confiance. Mais il était aussi un latin irrespectueux envers les officiers qu'il considérait comme incompétents. Carius nous raconte alors comment le jeune Italien a « eu la tête » de l'Oberleutnant von Schiller. Un passage extrait de ses mémoires « Tigre dans la boue » publiées par les éditions Overlord Press.

▶ Otto Carius est l'un des *Bordführer* (commandant de char) les plus célèbres de la *schwere Panzer-Abteilung 502*. Face aux tanks soviétiques, en dépit d'une santé fragile, il fait preuve d'un sens tactique hors du commun, qui le conduira à revendiquer un « tableau de chasse » généralement estimé entre 150 et 200 engins ennemis détruits. Coll. Carius

Après l'immobilisation du Tiger de Carpaneto, chenille brisée par une mine, le commandant de la compagnie, von Schiller, reste dans son char et ne donne ni ordre ni consigne. À intervalles réguliers, le comte von Strachwitz s'enquiert de la situation, et à chaque fois, la même réponse lui parvient :

- Position inchangée. Progression impossible ! Nous restons immobilisés jusqu'à midi. Puis le comte perd patience. Von Schiller et moi sommes convoqués. Je sais que nous allons nous faire passer un sacré savon, et je m'y rends à pied avec mon commandant de compagnie. Nous atteignons le PC en rampant plutôt qu'en marchant.

Le comte Strachwitz nous attend depuis longtemps, juste devant son bunker, balançant son stick d'avant en arrière. Puis, l'enfer se déchaîne :

- Von Schiller, je suis estomaqué ! Vous n'avez pas donné un seul ordre depuis tout ce temps ! Je pense que demain vous serez au même endroit, sans avoir rien fait ! J'attends du commandant d'une compagnie de Tiger un peu plus d'initiatives personnelles ! C'est vraiment incroyable ! Vous fermez simplement vos trappes en attendant que la situation se règle d'elle-même ! Je vais ordonner une enquête et prendrai les mesures qui s'imposent.

Le comte sermonne sévèrement Schiller. Strachwitz est hors de lui, vert de rage et bien décidé à aller jusqu'au bout. Il me donne ensuite l'ordre de prendre les rênes de la mission et d'entamer, enfin, la progression. Le comte ajoute qu'il va bientôt rendre visite en personne à l'élément de tête.

- Si c'est à moi de remettre l'opération dans le droit chemin, vous n'avez encore rien vu !

Mitigé, je retourne au front. Je préviens les hommes par radio que je dirige l'opération. L'*Unteroffizier* Carpaneto, dans le char de tête, qui a roulé sur la mine, essaie sans attendre de pousser son véhicule vers la droite en utilisant sa seule chenille valide. Je l'aide en le poussant un peu, puis je prends la tête de la colonne. Bien sûr, nous aurions pu faire de même plus tôt dans la matinée. Mais Carpaneto n'a pas bougé, car von Schiller n'avait pas fait l'effort de venir le lui demander. Carpaneto ne supporte pas le commandant et il a voulu le lui faire comprendre ainsi. La mine antichar est arrivée à point nommé pour cela. Bien sûr, l'attitude de l'Italien – attendre inutilement un ordre qui ne viendra jamais – peut être considérée comme très peu martiale et loin de l'idéal de la camaraderie, mais son obstination et son hostilité envers Schiller nous ont en fait sauvé la mise.

Même en progressant rapidement, impossible d'ignorer que « Ivan » nous aurait taillé en pièces. L'*Unteroffizier* Alfredo Carpaneto est un peintre diplômé d'Autriche. C'est un casse-cou, un fabuleux chef de char et un excellent camarade. On peut tout lui demander, et chacun a confiance en lui.

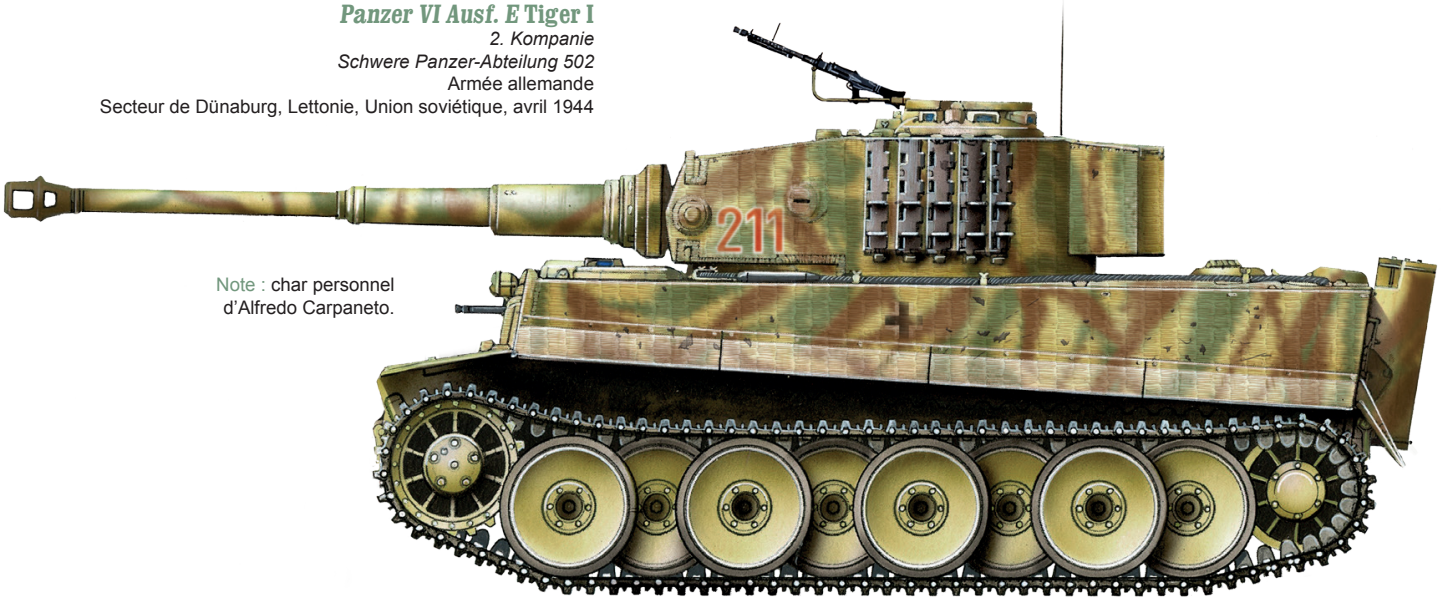
Mais l'homme n'est pas né pour s'entraîner à la parade et aux exercices de cour de caserne, où il avait toujours fait piètre figure. Impossible de faire de lui un « Prussien », même si son attitude martiale et son sens de la camaraderie ne sont pas si éloignés de l'authentique esprit prussien. Et bien sûr, ce genre de personnage ne pouvait qu'être constamment en bisbille avec des individus comme Schiller. J'ai ainsi du mal à comprendre pourquoi ce dernier a choisi ce « sous-officier-là » pour prendre la tête. L'affaire démontre une nouvelle fois l'inexpérience psychologique de von Schiller et son manque de perspicacité. C'est finalement ce qui lui fut fatal. ■

adversaire ! Profitant de ce répit inespéré, Carpaneto a juste le temps d'ordonner à son pilote de manœuvrer pour présenter l'avant de leur char aux canons soviétiques que les Russes se rendent compte de leur funeste erreur. Quelques obus viennent alors ricocher sur les 100 mm d'acier du Tiger. Le rapport de force est des plus défavorable, mais Carpaneto se refuse à retraiter, car il serait alors pris, impuissant, sous le feu des canons de 85 mm et il décide de les engager… à un contre douze ! Sur les six projectiles quittant le tube de son *8,8cm* à plus de 800 m/s, quatre font mouche à des distances variant de 800 à 1 600 mètres. Incapables de venir à bout du fauve, désagréablement surpris par la détermination de l'adversaire, les Russes font demi-tour en laissant quatre carcasses en flammes sur le terrain. Quant à Carpaneto, il passe le reste de la journée camouflé et à l'affût, son Tiger à défilement de tourelle. Des faits d'armes qui lui valent, enfin, la reconnaissance de sa hiérarchie. Et l'Italien reçoit enfin l'*Eisernes Kreuz 1 Klasse* (croix de fer de 1ère classe) en octobre 1944. Distinction qui vient s'ajouter au *Panzerkampfabzeichen* (*ohne zahlen*), l'insigne de combat des blindés. Néanmoins, malgré le courage des équipages de chars allemands, la situation se détériore rapidement.

LE SCORE S'ALOURDIT, MAIS…

Si Carpaneto, en novembre 1944, ajoute à son palmarès une quinzaine de victimes, dont plusieurs T-34/85 et des automoteurs lourds, la *Wehrmacht* est contrainte à reculer sous la pression exercée par l'Arme rouge. L'Italien et son Tiger combattent pour leurs parts au sud-ouest de Dünaburg, en Lettonie. Le 26 janvier 1945 [1], il combat au sein d'une *Gepanzerte Kampfgruppe* « Rinke » aux ordres du jeune *Leutnant* éponyme, *Kommandeur* de la *2. Kompanie*.

Panzer VI Ausf. E Tiger I
2. Kompanie
Schwere Panzer-Abteilung 502
Armée allemande
Secteur de Dünaburg, Lettonie, Union soviétique, avril 1944



Note : char personnel d'Alfredo Carpaneto.

Sur place, les chars fournissent leur appui aux soldats allemands qui tentent désespérément de barrer à l'ennemi les axes routiers menant jusqu'aux marches de Prusse-Orientale et Königsberg.
Embusqué le long d'une route nationale, l'Italien attend patiemment ses proies. Elles apparaissent enfin sous la forme d'une longue colonne mêlant chars de combat T-34/85 et camions. À deux reprises, le *8,8cm* de Carpaneto tonne. Deux chars ennemis sont mis en flammes. Les Soviétiques continuent cependant à avancer et le Tiger risque bientôt d'être débordé. Deux machines soviétiques sont de nouveau détruites, mais rien ne semble pouvoir stopper la poussée des tanks frappés de l'étoile rouge. Sa position étant devenue indéfendable, Carpaneto décide de décrocher. Il se replie au-delà d'un bourg, vers le sud-ouest, où il espère bien faire jonction avec le gros de son unité. La route est givrée à cause du blizzard qui souffle depuis la veille. Le froid est mordant. Pris sous le feu ennemi, le chef de char ordonne à son pilote de progresser à travers champs. Le Tiger gagne en vitesse jusqu'au moment où il s'engage sans le savoir sur un petit étang ; l'eau est gelée, mais, évidemment, la glace ne résiste pas aux 57 tonnes du Tiger. Celui-ci glisse et s'embourbe dans plus d'un mètre de vase. Le char est immobilisé, mais son moteur Maybach tourne toujours. Pensant l'heure de la curée arrivée, plusieurs T-34 convergent vers le *Panzer*. En *Bordführer* expérimenté, Carpaneto gère ses priorités. D'abord repousser la menace immédiate, ensuite trouver une solution pour sortir sa machine de sa gangue de boue. La tourelle de l'Italien pivote jusqu'à atteindre les 6 heures. Dans un vacarme assourdissant, un perforant quitte le tube de *8,8cm* pour aller s'écraser sur un T-34. Blindage percé, celui-ci est stoppé net. Un second engin connaît le même sort. Les Soviétiques prennent alors conscience que, même immobilisé, le *Panzer* est encore dangereux. Dans ces conditions, les tankistes russes et se replient, préférant demander un tir d'artillerie pour en finir avec Carpaneto. Quelques minutes plus tard, des obus de gros calibres ravagent le terrain, en vain car après avoir été tracté par l'un de ses camarades, manœuvre théoriquement interdite, mais nécessitée fait loi, l'Italien est sorti de la zone pilonnée. En début de soirée, il ajoute encore neuf chars à son tableau de chasse, portant son score, pour le 26 janvier 1945, à quinze machines détruites ! Journée

▲ Le T-34/85 est un adversaire redoutable pour le Tiger I mais ce dernier compte toujours sur son puissant canon de *8,8cm* pour tenir en respect les chars soviétiques.
Droits réservés

fructueuse, mais qui n'est pas terminée pour autant. Ses pleins complétés et son *Panzer* paré, Carpaneto se dirige vers le bourg de Groß Blumenau où il a ordre d'appuyer le *Fusilier-Battaillon 58*. Cramponnés à leurs positions, les fantassins menacent de lâcher prise sous les assauts répétés des Russes. Il est un peu plus de 20 heures lorsque le Tiger de Carpaneto aborde une ligne de crête surplombant les maisons de Groß Blumenau. Le secteur est boisé et la visibilité mauvaise du fait de l'obscurité et des nappes de brouillard qui stagnent au ras du sol. Aussi, l'Italien ne s'inquiète pas des 500 mètres restants à parcourir pour rejoindre l'infanterie. Certes, ce passage est à découvert et en partie éclairé par la lueur blafarde des maisons en feu, mais, après tout, la chance semble être de son côté depuis quelque temps, alors… Le « lourd » débouche au sommet de la colline puis manœuvre sans perdre de temps. Au moment où le char s'engage vers le village, au milieu des échanges d'armes automatiques, un coup de tonnerre se fait entendre. C'est un coup de départ. L'ennemi vient d'ouvrir le feu avec une pièce de gros calibre. Peut-être un 85 mm antichar, mais plus

▲ Ci-dessus : IS-2 modèle 1944. La puissance de son canon de 122 mm en fait un danger mortel pour les Tiger I. Droits réservés

▲▲ En haut : Les Allemands estiment qu'avec ses optiques de tir TZF9b, le tireur d'un Tiger I a 93% de chance de toucher une cible de 2,5 sur 2 m à 1 000 m en conditions de combat. Carpaneto saura faire bon usage de ce point fort face aux T-34 soviétiques. Droits réservés

probablement encore un canon de 122 mm d'un tank lourd JS-2, pratiquement la seule machine soviétique capable de surclasser un *Panzer VI Ausf. E*. L'engin de Carpaneto est touché de plein fouet. L'obus heurte le flanc du Tiger. Le choc fait caler le gros 12 cylindres Maybach et des flammes commencent à s'en échapper. Des durites d'essence viennent de céder sous l'impact. En face, le chef de char russe décide d'achever le fauve blessé et double son coup. Le second projectile se fraye un chemin dans l'acier du *Panzer* qui explose quelques dizaines de secondes plus tard. Alfredo Carpaneto et son équipage n'ont pas le temps d'évacuer et sont tués sur le coup. L'homme venait à peine de fêter ses 30 ans.
Reconnu comme un soldat exceptionnel, l'as italien reçoit la *Ritterkreuz des Eisernen Kreuzes* (*RK*, Croix de chevalier de la Croix de Fer) à titre posthume le 28 mars 1945, sur proposition faite le 16 du même mois, pour avoir accompli de grands actes de bravoure face à l'ennemi. Avec plus d'une cinquantaine victoires créditées, dont la majorité sur Tiger, Carpaneto s'est hissé parmi les meilleurs chefs de chars de la *schwere Panzer-Abteilung 502* et il reste dans les souvenirs d'un Otto Carius comme un homme au tempérament enjoué, un artiste casse-cou doublé d'une tête de mule qui aura eu raison de l'incompétence d'un officier supérieur ! ■

IS-2 modèle 1944
Unité non identifiée
Armée rouge
Union soviétique, 1944

Bon de commande

BATAILLES & BLINDÉS

ABONNEMENTS* :	France	UE, Suisse	Autres**	Quantité	TOTAL
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°95 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x _____ =	€
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°95 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x _____ =	€
NOUVEAU : ABONNEMENT BIMESTRIELS + HORS-SÉRIE Abonnement d'un an à **Batailles & Blindés,** soit **6 numéros**, à partir du **n°95** inclus + **3 numéros hors-série**, à partir du **n°43** inclus	75.00 €	90.00 €	100.00 €	x _____ =	€

*ATTENTION : Ce bon de commande est valable jusqu'au 1er février 2020 pour les abonnements
** DOM-TOM ET RESTE DU MONDE

Sous-total abonnements : _____

HORS-SÉRIE (Tarif france : 14,90€ // Tarif UE et Suisse :18,90€ // Tarif DOM-TOM et Monde : 22,90€)

☐ **HS n°2** : Opération Daguet (réf.74)	☐ **HS n°27** : L'effondrement du Reich (réf.287)
☐ **HS n°3** : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	☐ **HS n°29** : Histoire de la *Panzerwaffe* (réf.289)
☐ **HS n°6** : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	☐ **HS n°30** : La *Panzerwaffe* : de Koursk à Berlin (réf.290)
☐ **HS n°15** : Guderian (réf.185)	☐ **HS n°31** : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe* (réf.291)
☐ **HS n°16** : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	☐ **HS n°32** : Les divisions blindées (réf.292)
☐ **HS n°17** : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	☐ **HS n°33** : La bataille de Kharkov (réf.22033)
☐ **HS n°20** : Les as de la *Panzerwaffe* à Koursk (réf.280)	☐ **HS n°34** : Koursk 43 - Le grand baptême du feu (réf.22034)
☐ **HS n°21** : *Panzerknacker* : combat antichar allemand (réf.281)	☐ **HS n°35** : Régiments blindés de la *SS-Panzerwaffe T2* (réf.22035)
☐ **HS n°22** : 1944 : duels dans le bocage (réf.282)	☐ **HS n°36** : Stalingrad - La mort de la *6. Armee* (réf.22036)
☐ **HS n°23** : La révolution de la guerre mécanisée (réf.283)	☐ **HS n°37** : As de la *Panzerwaffe* & *Sturmartillerie 1* (réf.22037)
☐ **HS n°24** : La Cavalerie au combat (réf.284)	☐ **HS n°38** : As de la *Panzerwaffe* & *Sturmartillerie 2* (réf.22038)
☐ **HS n°25** : L'été des occasions manquées (réf.285)	☐ **HS n°39** : Les 10 derniers jours du *Reich* (réf.22039)
☐ **HS n°26** : *Afrika Korps* - Les unités de l'Axe (réf.286)	☐ **HS n°40** : Lorraine 1944 (réf.22040)

Nombre de numéros sélectionnés X tarif zone : _____ x _____ = _____€

ANCIENS NUMÉROS (8 € pièce, toute destination) :

☐ N°8 : Il faut sauver le soldat Lynch ! (ref.8)	☐ **N°63** : La *s.Pz.Jg-Abt. 521* sur la route de Stalingrad (réf.263)
☐ N°16 : Saga d'un "Wikinger" sur l'Ostfront (ref.16)	☐ **N°64** : *Panzer-Grenadier* - 1939/1945 (réf.264)
☐ N°17 : Destins croisés en Normandie (ref. 17)	☐ **N°65** : Les *Sturmgeschütz-Abteilungen* (réf.265)
☐ **N°22** : Leclerc : « se commander soi-même » (ref.22)	☐ **N°66** : Combattre dans un Tigre (réf.266)
☐ **N°36** : Dans l'enfer du bocage (réf.145)	☐ **N°67** : Commander une *Panzer-Division* (réf.267)
☐ **N°37** : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)	☐ **N°68** : La bataille de Ponyri (réf.268)
☐ **N°38** : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)	☐ **N°69** : Ruhr 1945 - La fin de la *Wehrmacht* à l'ouest (réf.269)
☐ **N°39** : *Panzerschreck* (réf.162)	☐ **N°70** : « Reco », en pointe toujours ! (réf.270)
☐ **N°40** : *Skijäger* (réf.172)	☐ **N°71** : 1945 - L'agonie de la *Panzerwaffe* à l'Est (réf.271)
☐ **N°41** : Wittmann à Koursk (réf.181)	☐ **N°72** : Chars & débarquements - Succès et échecs (réf.272)
☐ **N°42** : Nashorn au combat (réf.182)	☐ **N°73** : Bataille de Normandie : le rapport Guderian (réf.273)
☐ **N°43** : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)	☐ **N°74** : Combattre à bord du Panther (réf.274)
☐ **N°44** : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)	☐ **N°75** : Debrecen, dernier choc blindé à l'est (réf.275)
☐ **N°45** : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)	☐ **N°76** : Opération « Market Garden » (réf.21076)
☐ **N°46** : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)	☐ **N°77** : Les directives Tychsen (réf.21077)
☐ **N°47** : M4 Sherman (réf.247)	☐ N°78 : Combats de chars dans Berlin (réf.21078)
☐ **N°48** : Küstrin, dernière bataille avant Berlin (réf.248)	☐ N°79 : Les fauves du Dr. Bäke (réf.21079)
☐ **N°49** : Pourquoi les *Tank Destroyers* ? (réf.249)	☐ N°80 : El-Alamein : Rommel pouvait-il l'emporter ? (réf.21080)
☐ **N°50** : Piégé à Stalingrad (réf.250)	☐ N°81 : Combattre dans un *Stug* ! (réf.21081)
☐ **N°51** : 1945 - Carnage à Bautzen (réf.251)	☐ N°82 : 1944/1945 Bataille pour Budapest (réf.21082)
☐ **N°52** : Tempête rouge sur l'Europe (réf.252)	☐ N°83 : La *Wehrmacht* et la course au gigantisme (réf.21083)
☐ **N°53** : Baptême du feu de la « Hitlerjugend » (réf.253)	☐ N°84 : Caen la Martyre - Le calvaire de la « capitale normande » (réf.21084)
☐ **N°54** : La bataille d'Aix-la-Chapelle (réf.254)	☐ N°85 : Ardennes 44 / Krinkelt-Rocherath (réf.21085)
☐ **N°55** : Campagne d'Allemagne de la 5e DB (réf.255)	☐ N°86 : Le noël sanglant des *Windhunde* (réf.21086)
☐ **N°56** : Échec à la « Das Reich » (réf.256)	☐ N°87 : Guderian - Imposteur ou Génie ? 1ère partie (réf.21087)
☐ **N°57** : *Panzer-Division 45* (réf.257)	☐ N°88 : Koursk 1943 : Kempf vs Vatoutine (réf.21088)
☐ **N°58** : Chasse aux Scud pour les forces spéciales (réf.258)	☐ N°89 : Opération « Sonnenwende » (réf.21089)
☐ **N°59** : *Qui a tué wittman ?* (réf.259)	☐ N°90 : France 1941 (réf.21090)
☐ **N°60** : KOVEL, la « Wiking » au combat (réf.260)	☐ N°91 : La Division « Totenkopf » - Du zénith au crépuscule (réf.21091)
☐ **N°61** : La motorisation de l'US army (réf.261)	☐ N°92 : L'heure de gloire de Wittmann (réf.21092)
☐ **N°62** : Les *Sturmtiger* au combat ! (réf.262)	☐ N°93 : Le pont de Remagen (réf.21093)

Nombre de numéros sélectionnés : _____ x 8€ = €

TOTAL GLOBAL :
abonnements + hors-séries + anciens numéros €

www.caraktere.com

ATTENTION :

Les stocks variant très vite, nous vous conseillons de visiter notre site internet afin de prendre connaissance des produits disponibles.

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
Résidence Maunier
3 120 route d'Avignon
13 090 Aix-en-Provence
FRANCE

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
Pays : .....
E-mail : .....
Tél. .....

Merci de nous fournir un numéro de téléphone ou un email afin de pouvoir vous contacter en cas de rupture de stock.

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift
☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :

Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

En raison de frais bancaires importants, nous acceptons uniquement les chèques d'agences bancaires domiciliées en France.

Due to high bank charges we shall accept checks only from french bank accounts

HORS SÉRIE N°41

BATAILLES & BLINDÉS

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

116 pages

14,90€ (Tarif france)
18,90€ (Tarif UE)
22,90€ (Tarif Monde)

L'*Ostfront*, dont les affrontements les plus représentatifs sont les confrontations entre les blindés des deux camps, est aussi un laboratoire où chacun a tenté de développer des engins adaptés au terrain. Du T-34 au *Panther* en passant par le *Tigre* ou le JS-2, la Grande Guerre patriotique a vu naître ou combattre les chars les plus emblématiques de la Seconde Guerre mondiale. C'est aussi sur le front germano-soviétique que les *as* de la *Panzerwaffe* vont entrer dans la légende. Les Carrius, Wittman et autres Bäke « doivent » tout à leur performance contre les blindés soviétiques. Mais c'est aussi le champ d'application de deux doctrines d'emploi jugées révolutionnaires à l'époque. D'un côté, la *Wehrmacht* tente de mettre en œuvre sa *Blitzkrieg* sur une échelle géographique jusqu'ici inconnue afin de vaincre, une fois encore en quelques mois, le colosse soviétique. De l'autre, les rares mais brillants survivants des purges de 1937 comme Joukov ou Rokossovski vont tenter, avec des moyens dérisoires et en dépit de l'encombrante présence de Staline, d'appliquer les leçons de leurs maîtres Isserson, Triandafillov, et autres Svetchine, concepteurs de l'art opératif au cours des années 30. Bref, la place des blindés dans la Seconde Guerre mondiale n'a jamais été plus importante mais aussi plus documentée que sur ce front, et ce numéro va permettre enfin de comparer l'impact de leur utilisation sur les opérations.

www.caraktere.com - 04 42 21 06 76

NOUVEAUTÉ LIVRE

caraktère
presse & éditions

ACHTUNG TIGER !

LE CHAR TIGRE AU COMBAT

2 TOMES

Géniteur d'une famille de blindés de légende, le *Panzer VI* Tiger est associé à toutes les campagnes militaires de la *Wehrmacht* durant la seconde moitié de la guerre. Pas moins de dix *Abteilungen* de la *Heer* et trois de la *Waffen-SS* en seront équipées, que ce soit dans la version Tiger I ou Tiger II. Il faut ajouter à cela les trois bataillons de chasseurs de chars lourds dotés de *Jagdpanzer* Elefant et *Jagdtiger*, engins découlant respectivement du concurrent malheureux du Tiger I pour le premier et du Tiger II pour le second. Sur tous les fronts (Tunisie, Italie, Normandie, Ardennes, Leningrad, Ukraine, Pologne, Reich…), les équipages de « fauves » vont faire des ravages dans les rangs alliés à coups de 8,8cm et produiront les plus grands as de la *Panzerwaffe* : Wittmann, Carius, Knispel, Wendorff, Schroif, Bolter, Egger, pour ne citer qu'eux.

Le Tiger et sa glorieuse lignée méritaient donc bien une étude à part entière. Grâce à ces deux volumes présentant en détail les quatre blindés lourds précités et narrant l'historique de chacune de leurs unités, Caraktère vous propose enfin les ouvrages de référence sur le sujet en langue française !

TOME 1 DISPONIBLE EN FÉVRIER 2020

196 pages environ chaque volume / Format 21 x 28,5 cm / Couverture cartonnée

Commandez dès à présent les 2 tomes
79,80€ France et UE / 89,80€ Dom-Tom et Reste du monde (Frais de port inclus)
et bénéficiez d'un bon d'achat de 7 € à valoir sur une prochaine commande.
Votre bon d'achat vous parviendra en même temps que le Tome 1.

TARIF DE PRÉCOMMANDE
VALABLE JUSQU'AU 31 JANVIER 2020

Prix unitaire :

FRANCE & UNION EUROPÉENNE ~~44,90€~~ **39,90€**

DOM-TOM & RESTE DU MONDE ~~49,90€~~ **44,90€**

Frais de port inclus